Univ. of Ill. Library
53
2093

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

OU

LIVRE DE LECTURE

DE TRADUCTION ET DE RÉCITATION

A L'USAGE DES ÉCOLES ALLEMANDES

PAR

JOSEPH SCHWOB.

Il faut que, dans les livres, l'utilité et l'agrément se trouvent ensemble, afin que la lecture ait pour les jeunes gens un attrait qui la leur fasse désirer.

Rollin.

CINQUIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PAR

TH. DROZ,

Professeur à l'Ecole polytechnique fédérale.

Avec un vocabulaire français-allemand à la fin du volume.

ZURICH

MEYER & ZELLER (LIBRAIRIE REIMMANN)

1890.

Imprimerie ZURCHER & FURRER à Zurich.

Avant-propos de la cinquième édition.

Il a été tenu compte, dans cette cinquième édition, des remarques faites au sujet de la précédente. Le XVII^me^ siècle est mieux représenté. Une pièce d'un goût douteux a été supprimée. D'autres ont été remplacées par des pages plus intéressantes et plus utiles d'auteurs contemporains. Le plus idéaliste des poètes de notre temps nous a fourni une douzaine de pages d'une simplicité remarquable, bourrées d'expressions usuelles et d'un emploi journalier. Enfin, le vocabulaire a été complété, et le genre de chaque substantif y a été indiqué.

Nous espérons que, grâce à ces améliorations, ce livre, qui en est arrivé à un nombre d'éditions déjà respectable, sera de plus en plus apprécié, soit par les professeurs pour leurs élèves, soit par les adultes qui veulent apprendre le français.

Zurich, mars 1890.

L'Editeur.

28.7.49 = Sp. Cul. div.

Table des matières.

	Page
Ma première instruction, par Lamartine	1
Les aïeules, par F. Coppée	3
Du devoir des écoliers envers leurs maîtres, par Rollin	4
Contemplation, par V. Hugo	7
L'homme qui sait lire et écrire, par Souvestre	8
La Peinture, par La Fontaine	10
Anecdote, par Helvétius	11
Ma sœur, par Nadaud	12
Lutte des Francs contre les Romains, par Châteaubriand	12
La pierre sculptée, par Autran	15
Une traversée, par Châteaubriand	18
La tombe du marin, par V. Hugo	20
Dévouement, par A. de Lamartine	20
Souvenir du pays natal, par Châteaubriand	22
Le corps humain, par Fénelon	23
Dieu révélé par la nature, par L. Racine	25
Travail et industrie, par Arnault	26
Le laboureur et ses enfants, par La Fontaine	28
Le distrait, par La Bruyère	28
Le diamant, par E. Deschamps	31
La maison paternelle, par Lamartine	32
L'ami du pauvre, par E. Lebrun	35
Moineaux et hirondelles, par Souvestre	36
La neige, par A de Vigny	38
La feuille, par Arnault	39
Le père Dutemps, par A. de Lamartine	39
Les vacances, par A. Brizeux	42
La chèvre de M. Seguin, par A. Daudet	43

Page

L'espérance, par Bannière 48
Jeannot et Collin, par Voltaire 49
Le château et la chaumière, par Nadaud . . . 55
Sur la nécessité de l'attention, par Bossuet . . . 56
Avantages de l'étude, par Mennechet 60
La Suisse à vue d'oiseau, par X. Marmier . . . 61
Souvenirs de voyage, par Nadaud 68
L'esprit et le bon sens, par Diderot 69
Les deux paysans et le nuage, par Florian . . . 73
La fête d'Interlaken, par Mme de Staël 74
Aux paysans, par Autran 77
Du beau dans la nature, par R. Tœpffer . . . 79
Le matin, par Jussieu 80
De l'utilité de l'histoire, par Rollin 81
L'histoire, par Victor Hugo 84
La Providence, par Lamennais 85
Bonheur de l'enfant vertueux, par J. Racine . . . 86
Examen particulier de la nature, par Fénelon . . 87
Même sujet, par Rollin 91
Impressions de voyage, par A. Dumas 95
L'aveugle et le sourd. Anonyme 102
Un paysage du Berry, par G. Sand 102
A un enfant, par V. de Laprade 104
Les deux convois, par Paul de Kock 105
Le songe, par Patrix 106
La fauvette, par Buffon 107
L'orpheline, par Soumet 109
Les religieux du mont Saint-Bernard, par Mallet du Pan 110
Même sujet, par de Saussure 112
Le voyageur sauvé des neiges du mont Saint-Bernard, par Chênedollé 114
Avignon, par P. Mérimée 115
La discrétion, par Panard 117
La peur, par J.-J. Rousseau 118
La cloche, par Lamartine 119
Le grand-père, par Souvestre 120
A l'enfance, par V. Hugo 126
Lettres de Jean Racine à son fils 126

Page

L'amour filial, par Florian 132
Le chasseur de chamois, par de Saussure . . . 132
Même sujet, par X. Marmier 135
Les inconvénients de la fortune, par Désaugiers . . 137
L'amour du sol natal, par Maizières 138
Même sujet, par Souvestre 146
Les hirondelles, par Béranger 150
Marine, par Châteaubriand 151
La mer, par A. Brizeux 152
Enfance de Jean de Muller, par C. Monnard . . . 153
L'ambition, par Boileau 154
La campagne, par J.-J. Rousseau 155
Mes vœux, par Jacquemard 157
Jeux de Prince, par Saint-Simon 158
L'âne retrouvé. Anonyme 160
Mort d'André Chénier, par Filon 161
L'esprit de méthode et le génie, par Diderot . . . 164
L'oison, par Bouilhet 167
Révolutions de la surface du globe, par Cuvier . . 168
Les batteurs de blé, par Brizeux 170
Agrément des voyages à pied, par J.-J. Rousseau . . 170
Les goûts du poète, par Turquety 171
De la véritable grandeur, par Rollin 172
Le cèdre du Liban, par L. Lebrun 177
L'hospitalité suspecte, par P.-L. Courier 178
Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon, par Florian . 180
Une vue des Pyrénées, par X. Marmier 181
La nature, par Delille 183
Lettre de Benjamin Constant à sa grand'mère . . 184
La grand'mère, par V. Hugo 186
Déroute de Grandson, par de Barante 187
Le fou Guilleau, par Nadaud 189
Une bonne fortune, par J.-J. Rousseau 190
Le matin, par Autran 192
La pêche du goémon en Bretagne, par Souvestre . . 193
La Chenille, par Florian 194
Les découvertes du génie, par Cuvier 195
Les bœufs, par P. Dupont 197

Page

Fragment de Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre 198
Ni l'or ni la grandeur, par La Fontaine 208
La Prière, par Lamennais 208
Hymne de l'enfant à son réveil, par Lamartine . . 210
Pierre l'ermite, par Michaud 211
L'histoire du mendiant, par Nadaud 215
Souvenirs de voyage, par Saint-Marc Girardin . . 216
Le Colimaçon, par Arnault 227
Le parasite, par Lesage 228
Le Corbeau et le Renard, par La Fontaine . . . 231
Bataille de Sempach, par Paul Rochette . . . 232
Ceux qui sont morts pour la patrie, par V. Hugo . 234
La mémoire, par Rollin 235
Image de la vie, par Mme Tastu 236
Education maternelle, par Lamartine 237
L'amour maternel, par V. Hugo 240
Les prétendus fantômes, par de Retz 240
Le lion abattu par l'homme, par La Fontaine . . 243
Fragment de l'Avare, par Molière 244
Le baptême du malheur, par A. de Musset. . . 247
Histoire du chien de Brisquet, par C. Nodier . . 247
Départ du petit Savoyard, par Guiraud 250
Education du duc de Bourgogne par Fénelon, par Aimé Martin 252
Le petit Savoyard à Paris, par Guiraud 264
De l'utilité des fables, par La Fontaine 265
La Fable et la Vérité, par Florian 269
Le lac de Gers, par Töpffer 269
La chanson du rouet, par Leconte de Lisle . . . 278
Fragment du Grand Œuvre, par V. Cherbuliez . . 279
La Grève des forgerons (Fragment), par F. Coppée . 280

MA PREMIÈRE INSTRUCTION.

J'avais dix ans. Il fallait bien commencer à m'apprendre quelque chose de ce que savent les hommes. Ma mère n'instruisait que mon cœur et ne formait que mes sentiments. Il s'agissait d'apprendre le latin. Le vieux curé d'un village voisin tenait une petite école pour les enfants de quelques paysans aisés. On m'y envoyait le matin. Je portais sur mon dos, dans un sac, un morceau de pain et quelques fruits pour déjeuner. Je portais de plus sous mon bras, comme les autres, un petit fagot de bois ou de ceps de vigne[1] pour alimenter le feu du pauvre curé. Le village de Bussières, où il desservait une petite église, est situé à un quart de lieue du hameau de Milly[2] au fond d'une charmante vallée. Elle est dominée d'un côté par des vignes et des noyers, et s'étend de l'autre sur des prés, arrosés par un ruisseau et entrecoupés de petits bois de chênes et de groupes de vieux châtaigniers. La cure, avec son jardin, sa cour et son puits, était cachée derrière les murs de l'église et tout ensevelie dans l'ombre du large clocher.

Nous venions de Milly, cinq ou six enfants, tous les jours, quelque temps qu'il fît. Plus la température était froide, plus le chemin était pour nous amusant à faire et plus nous le prolongions. Entre Bussières et Milly, il y a une colline rapide, dont la pente se précipite sur la vallée du presbytère. Ce sentier, en hiver, était un lit de neige ou de verglas, sur lequel nous nous laissions rouler ou glisser comme font les bergers des Alpes. Les prés, inondés par le ruisseau, étaient souvent des lacs de glace interrompus seulement par le tronc noir des saules. Nous avions trouvé le

[1] Le *p* du mot *cep* se prononce, lorsque ce mot est seul ou à la fin d'une phrase, mais il est muet dans *cep* (pr. *cè*) *de vigne*. — [2] Milly, patrie de Lamartine, est situé près de Mâcon, dans l'ancienne province de Bourgogne (département de Saône-et-Loire).

moyen d'avoir des patins, et, à force de chutes, nous avions appris à nous en servir. C'est là que je pris une véritable passion pour cet exercice du nord. Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et avec les gracieuses ondulations de l'oiseau dans l'air, sur une surface plane, brillante et sonore ; s'imprimer à soi-même par un simple balancement du corps, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de la volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'était pour moi et ce serait encore, si je ne respectais pas mes années, une si charmante distraction de la pensée que je ne puis y songer sans émotion. Combien de fois n'ai-je pas fait des vœux pour que l'hiver avec son brillant soleil froid, étincelant sur les glaces bleues des prairies de la Saône, fût éternel comme nos plaisirs.

On conçoit qu'en telle compagnie et par une telle route nous arrivions souvent un peu tard. Le vieux curé ne nous en recevait pas plus mal. Accablé d'âge et d'infirmités, il avait peu de goût pour la société d'enfants étourdis et bruyants qu'il s'était chargé d'instruire. Tout ce que le bonhomme voulait de nous, c'était la légère rétribution que la générosité de nos parents ajoutait sans doute au mince casuel de son église. Du reste, il se déchargeait de notre éducation sur un jeune vicaire, qui vivait avec lui dans sa cure et qu'il traitait en père plus qu'en supérieur. Ce vicaire s'appelait l'abbé Dumont. Notre instruction se borna, pendant l'année tout entière, à apprendre quelques déclinaisons de mots latins, dont nous ne comprenions même que la désinence. Le reste consistait à patiner l'hiver, à nager l'été dans les écluses des moulins et à courir les fêtes des villages voisins, où l'on nous donnait les gâteaux d'usage dans ces circonstances et où nous tirions les innombrables coups de pistolet, qui sont le signe de réjouissance dans tous les pays du monde.

Je n'aurais guère songé à désirer une autre vie que celle-là. Ma mère, qui craignait pour moi le danger des éducations publiques, aurait voulu prolonger aussi cette heureuse enfance. Mais mon père et ses frères voyaient avec inquiétude que j'allais toucher à ma douzième année dans

quelques mois, et que l'âge viril me surprendrait dans une grande infériorité d'instruction et de discipline. Ils s'en alarmaient tout haut. J'entendais, à ce sujet, des représentations vives faites à ma pauvre mère. Elle pleurait souvent. L'orage passait et se brisait contre l'imperturbabilité de sa tendresse et contre l'énergie de sa volonté si flexible et pourtant si constante. Mais l'orage revenait tous les jours. Par prudence et par amour pour ses enfants, ma mère céda. Mon arrêt fut porté, non sans bien des temporisations et bien des larmes. On chercha longtemps un collège où les principes religieux, si chers à ma mère, fussent associés à un enseignement fort et à un régime paternel. On crut avoir trouvé tout cela dans une maison d'éducation célèbre alors à Lyon. Ma mère m'y conduisit elle-même. Mon cœur se brisa pour la première fois de ma vie, et quand la grille de fer se referma entre ma mère et moi, je sentis que j'entrais dans un autre monde et que la lune de miel de mes premières années était écoulée sans retour.

Lamartine (1790—1869).

LES AÏEULES.

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange.
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton.
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine[1] et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,

[1] Etoffe de fil et de coton.

Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles.
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort; et, quand on est très vieux, on est tout seul;
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rhythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui; ces oiseaux
Ont pris leur vol; ils n'ont plus besoin de défense;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile.
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

F. Coppée (1842—).

DU DEVOIR DES ÉCOLIERS ENVERS LEURS MAITRES.

Quintilien[1] prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, et de les regarder comme des

[1] Quintilien (pr. *Ku-aintili-ain*), célèbre rhéteur romain. La date précise de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. On sait qu'il vivait au premier siècle de notre ère.

pères, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction, qui est comme la vie de l'âme. En effet, ce sentiment de tendresse et de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, et pleins de reconnaissance pendant tout le temps de leur vie: ce qui me paraît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

La docilité, qui consiste à bien recevoir les avis des maîtres, et à les pratiquer, est la première vertu des écoliers, comme celle des maîtres est de bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre: et comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne et l'humecte; de même, tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître et du disciple.

La reconnaissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, est le fait d'un honnête homme et la marque d'un bon cœur. Qui de nous, dit Cicéron[1], a été instruit avec quelque soin, à qui la vue ou même le simple souvenir de ses précepteurs, de ses maîtres et du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir? Sénèque[2] exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour leurs maîtres, aux soins desquels ils sont redevables de s'être corrigés de leurs défauts et d'avoir pris des sentiments d'honneur et de probité. Leur exactitude et leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge, où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit et le jugement, on reconnaît que ce qui nous donnait de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertissements, les réprimandes et la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge imprudent, est précisément ce qui doit les faire estimer et aimer. Aussi

[1] Cicéron, le plus célèbre des orateurs romains, naquit à Arpinum l'an 106 avant J. C. Il découvrit et fit échouer la conjuration de Catilina et fut proclamé Père de la patrie. — [2] Philosophe et moraliste latin. Il fut le précepteur de Néron, qui le fit mourir l'an 65 de l'ère chrétienne. Nous avons de lui plusieurs traités philosophiques et des tragédies. Ces dernières sont attribuées par quelques critiques à un autre Sénèque, resté inconnu.

voyons-nous que Marc-Aurèle[1], l'un des plus sages et des plus illustres empereurs qu'ait eus Rome, remerciait les dieux de deux choses surtout, de ce qu'il avait eu pour lui-même d'excellents précepteurs, et de ce qu'il en avait trouvé de pareils pour ses enfants.

Quintilien, après avoir marqué les différents caractères d'esprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait, selon lui. „Pour moi", dit-il, „je veux un enfant que la louange excite, qui soit sensible à la gloire, qui pleure quand il se voit vaincu. Une noble émulation le tiendra toujours en haleine; un reproche, une réprimande le piquera jusqu'au vif; l'honneur lui fera tout faire. Il ne faut point craindre qu'un tel écolier s'abandonne jamais à la paresse."

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où sont tirées les paroles précédentes, il avait déclaré qu'il n'aurait jamais bonne opinion d'un enfant qui mettrait son étude à faire rire en contrefaisant les manières, la mine et les défauts des autres.

Il nous montre toutes ces bonnes qualités dans l'aîné de ses deux enfants, dont il peint le caractère et déplore la perte d'une manière si éloquente et si touchante dans la belle préface de son sixième livre. Après avoir parlé de son cadet, qui était mort à l'âge de cinq ans, et avoir décrit les grâces et la beauté de son visage, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit, qui commençait à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son aîné. „Il me restait après cela", dit-il, „mon fils Quintilien, qui était tout mon plaisir, toute mon espérance, et il pouvait suffire pour ma consolation. Car, entré déjà dans sa dixième année, ce n'était plus des fleurs qu'il montrait, comme son jeune frère, mais des fruits tout formés et dont l'attente ne pouvait plus tromper . . . . J'ai bien de l'expérience, mais je n'ai jamais vu dans aucun enfant, je ne dis pas seulement tant de belles dispositions pour les sciences, ni tant de goût

[1] Il succéda à l'empereur Antonin, l'an 161 de J. C., et mourut l'an 180.

et d'inclination pour l'étude (ses maîtres le savent), mais tant de probité, de bonté d'âme, de douceur, de penchant à faire plaisir et à obliger, que j'en ai connu en lui."

„Il avait outre cela tous les avantages que donne la nature: un son de voix charmant, une physionomie douce, une facilité surprenante à bien prononcer les deux langues, comme s'il eût été également né pour l'une et pour l'autre.

„Mais tout cela n'était encore que des espérances. Je fais bien plus de cas de ses rares vertus, de son égalité d'âme, de sa fermeté, de la force avec laquelle il se raidissait contre les craintes et les douleurs. Car avec quel étonnement des médecins a-t-il supporté une maladie de huit mois! Sur le point de mourir, il me consolait lui-même et me défendait de le pleurer. Son esprit s'égarait-il quelquefois dans ces derniers moments, il n'était occupé pendant ses rêveries que de sciences et d'études. O vaines et trompeuses espérances!"

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens parmi nous, dont on puisse dire avec vérité autant de bien qu'en dit ici Quintilien de son fils? Quelle honte serait-ce pour eux, si, nés et élevés dans le christianisme, ils n'avaient pas même les vertus des enfants païens?

Rollin (1661—1741).

CONTEMPLATION.

Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent: „Je n'ose",
Et ne disait jamais: „Je veux."

Le soir elle prenait ma Bible
Pour y faire épeler sa soeur,
Et comme une lampe possible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire,
Leurs yeux purs venaient se fixer;
Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser!

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
Elle penchait un front charmant,
Et l'on aurait dit une aïeule,
Tant elle parlait doucement !

Moi j'écoutais . . . . O joie immense
De voir la sœur près de la sœur!
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait à moi, rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu !

Victor Hugo (1802—1885).

L'HOMME QUI SAIT LIRE ET ÉCRIRE.

L'homme qui sait lire cause avec les absents; il reçoit leurs confidences, il entend leurs assurances d'affection, il sait ce qu'ils font, ce qu'ils désirent. Le papier qu'il reçoit, couvert des signes qu'ils ont tracés, est pareil à ces talismans qui pouvaient, dit-on, évoquer les amis éloignés. Sans la lecture, les absents seraient comme des morts; car on cesserait de savoir où ils sont, ce dont ils s'occupent, s'ils se souviennent encore, et si nous continuons à leur être chers. Otez ces entretiens écrits qui ravivent la mémoire et raniment le cœur, la plupart des liens seraient rompus par l'éloignement.

L'homme qui sait lire est en communication, non seulement avec ses amis, mais avec tout l'univers! La terre ne

finit point pour lui à l'étroit espace que peut embrasser son regard ; il participe à la vie commune ; il n'y a plus d'étrangers à ses yeux, car il sait l'histoire de toutes les nations ; plus de contrées inconnues, car les livres lui ont montré le monde comme dans un miroir.

L'homme qui sait lire converse même avec les morts. Il reçoit les leçons de tous les génies des temps passés ; il profite de leur expérience, il ajoute leurs réflexions à ses réflexions ; il devient le légataire universel de l'héritage de sagesse laissé par les siècles qui l'ont précédé.

L'homme qui sait lire peut tout apprendre ; l'enseignement lui arrive directement sans passer par la bouche du maître ; les livres sont pour lui des écoles toujours ouvertes qui le suivent jusqu'au milieu de la solitude, et qu'aucune volonté ne peut fermer.

L'homme qui sait lire ne connaît pas l'ennui ; il a, à sa disposition, tout ce qui peut éveiller la curiosité, intéresser l'esprit, émouvoir l'imagination. Veut-il voyager au loin, écouter les inspirations des poètes, assister aux merveilleuses découvertes des savants, suivre les aventures romanesques de quelques héros imaginaires, la lecture, comme une fée complaisante, l'emporte où il veut aller !

Enfin, *l'homme qui sait lire* semble multiplier ses facultés et agrandir sa nature. Il est mille fonctions qui ne peuvent être confiées qu'à lui seul. Il a un sens de plus que l'ignorant ; il appartient, pour ainsi dire, à un rang plus élevé dans l'ordre des êtres.

Mais *la lecture* n'est que la moitié de la science indispensable ; elle commence l'homme social, *l'écriture* le complète.

L'homme qui ne sait point écrire ne peut faire lire ses propres pensées ; il entend peut-être, mais sans avoir la faculté de répondre ; il a reçu l'ouïe, il lui manque la parole ! Ses relations avec les absents se bornent à un éternel monologue, dont il est l'auditeur muet ; il n'a aucun moyen de faire à son tour ses confidences, d'adresser une question, ni de dire ce qu'il veut.

L'homme qui ne sait pas écrire ne peut fixer, par une note invariable, le souvenir présent ; tout se détruit succes-

sivement derrière lui, les dates, les noms, les circonstances, parce qu'il n'a rien pu rattacher à des signes précis.

L'homme qui ne sait pas écrire ne peut expliquer à un absent l'affaire dont[1] dépend sa fortune ou son bonheur. Il voudrait en vain faire parvenir sa réclamation ou sa plainte; obligé d'emprunter la main d'un autre homme, il est dans une sorte d'enfance éternelle; c'est un mineur qui ne peut se produire qu'avec le secours d'une tutelle.

L'homme qui ne sait pas écrire ignore l'art de mettre en ordre ses pensées et de les exprimer avec brièveté. Accoutumé à la diffusion de la parole improvisée, il n'a jamais pu refaire ses phrases, discuter ses expressions, déplacer ses arguments, étudier enfin cette science du langage, qui apprend à tout dire sous la meilleure forme et avec le moins de mots.

Mais l'homme qui sait *lire* et *écrire* est comme l'oiseau qui a senti pousser ses deux ailes: le monde lui est ouvert! il a obtenu une victoire sur l'espace et sur le temps; et il possède les deux arts les plus utiles à ses progrès et à son bonheur.

E. Souvestre (1806—1854).

LA PEINTURE.

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme, de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile, et l'on croit voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre:
Il n'est événements ni de paix ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin montrés à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux,
Sont par moi révélés: par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir:
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes

[1] Il voudrait peut-être mieux employer *d'où*. L'Académie dit: *C'est un procès d'où dépend ma fortune.*

Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Clotho[1], qui marche sur leur traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces !

La Fontaine (1621—1695).

ANECDOTE.

Notre ridicule nous est toujours caché, ce n'est que dans les autres qu'on l'aperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour ; on avait servi le souper dans un vestibule, et ce vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, et tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés ; c'était le premier ministre du duc : Ah ! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez ! et que j'ai de grâces à vous rendre ! je craignais d'avoir fait une impertinence. — Eh ! Madame, qui pourrait y tenir ? répond le ministre : mais, dites-moi, était-elle bien grosse ? — Ah ! Monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle, ajouta-t-il, près de moi ? — Que voulez-vous dire ? Une araignée voler ? — Eh quoi ! reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, Madame, vous êtes une folle, je croyais que c'était une chauve-souris." — Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; et, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : Tout est vanité !

Helvétius (1715—1791).

[1] Clotho, la plus jeune des Parques, celle qui, suivant la fable, tenait le fil de la destinée des hommes, comme l'indique son nom, tiré du grec.

MA SOEUR.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre !

De nos plaisirs, qu'elle confond,
Ma part est toujours la meilleure ;
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience, ma loi,
Et dans sa bonté, mon refuge.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre !

Nadaud (1820—).

LUTTE DES FRANCS CONTRE LES ROMAINS.

Les Francs, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées[1], des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus

[1] s. f. Espèce de lance des anciens Germains, des Francs.

noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

„Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses !

Les Grecs répètent en chœur le Pæan, et les Gaulois l'hymne des Druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, pous-

sant un cri aigu, ils entonnent le bardit[1] à la louange de leurs héros:

„Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

„Nous avons lancé la francisque[2] à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie; les vierges ont pleuré longtemps!

„Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

„Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi; nos pères les rassasiaient de carnage! Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir!"

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions: „Victoire à l'empereur!" Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement: la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence, lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

Châteaubriand (1768—1848).

[1] s. m. Chant de guerre des anciens Germains. — [2] s. f. Arme des anciens Francs, hache d'armes à deux tranchants.

LA PIERRE SCULPTÉE.

Marbre couché sur la colline,
Toi qui m'arrêtes en chemin,
Dis-moi quelle est ton origine?
Survis-tu seul à la ruine
D'un temple ou d'un tombeau romain?

Sur tes flancs, vénérable pierre,
Des caractères effacés,
A travers un réseau de lierre,
Fixent et troublent ma paupière.
Que disent-ils? Ah! je le sais.

Ils disent qu'ici bas succombe
Tout ce qui fut brillant un jour,
Qu'au cercueil l'homme en poudre tombe,
Et que le marbre de la tombe
Disparaît lui-même à son tour!

Autran (1813—1877).

UNE TRAVERSÉE.

Nous sortîmes de la Manche, et l'immense houle venant de l'ouest nous annonça notre entrée dans l'Atlantique.

Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire une idée des sentiments qu'on éprouve, lorsqu'on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse et menaçante de l'abîme. Il y a dans la vie périlleuse d'un marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre. Entre le monde que l'on quitte et celui que l'on cherche, on n'a pour patrie que l'élément sur lequel on est porté. Plus de devoirs du monde à remplir, plus de visites à rendre, plus de journaux, plus de politique. La langue même du matelot n'est plus la langue ordinaire. Vous habitez un univers d'eau, parmi des créatures dont le vêtement, les goûts, les manières, le visage ne ressemblent à ceux d'aucun peuple. Les matelots se passionnent pour leur navire; ils pleurent de regret en le quittant, de tendresse en le retrouvant. Ils ne peuvent rester dans leur famille: après avoir juré cent fois

qu'ils ne s'exposeraient plus à la mer, il leur est impossible de s'en passer.

Dans cette vie réduite à un si petit espace, sous les nuages et sur les abîmes, tout s'anime pour le marinier ; une ancre, une voile, un mât, un canon sont des personnages qu'on affectionne, et qui ont chacun leur histoire.

La voile fut déchirée sur la côte du Labrador ; le maître voilier lui mit la pièce que vous voyez.

Cette ancre sauva le vaisseau, quand il eut chassé sur ses autres ancres[1] au milieu des coraux des îles Sandwich.

Le mât fut rompu dans une bourrasque au cap de Bonne-Espérance. Il n'était que d'un seul jet ; il est beaucoup plus fort depuis qu'il est composé de deux pièces.

Les nouvelles du bord sont des plus intéressantes : Le ciel est clair à midi ; on a pris hauteur[2] ; on est à telle latitude. On a fait le point[3] ; il y a tant de lieues gagnées.

La déclinaison de l'aiguille est de tant de degrés ; on s'est élevé au nord[4].

Le sable des sabliers passe mal ; on aura de la pluie.

On a remarqué des procellaires[5] dans le sillage[6] du vaisseau ; on essuiera un grain. [7]

Des poissons volants se sont montrés au sud ; demain le vent soufflera de ce côté.

L'eau a changé de couleur ; on a vu flotter du bois et des goémons ; on a aperçu des mouettes et des canards ; un petit oiseau est venu se percher sur les vergues.

Dans l'épinette[8] il y a un coq favori et pour ainsi dire sacré, qui survit à tous les autres ; il est fameux pour avoir

[1] *Chasser sur ses ancres,* les entraîner, leur faire labourer le fond. On dit *une ancre chasse,* lorsqu'elle ne tient pas le fond. [2] *Prendre hauteur,* observer la hauteur du soleil. [3] *Faire le point,* déterminer la longitude et la latitude. [4] *La déclinaison,* ou plutôt *l'inclinaison,* de *l'aiguille aimantée* augmente à mesure qu'on s'approche du pôle. — [5] *Procellaire* (de *procella,* tempête), pétrel, oiseau dont la présence annonce ordinairement l'approche de la tempête. — [6] Le *sillon* est la trace que fait la charrue dans la terre qu'on laboure. Le *sillage* se dit de la trace que fait dans l'eau un bâtiment qui navigue. — [7] *Grain,* tourbillon subit, pluie soudaine. — [8] *Épinette,* cage où l'on enferme les poulets qu'on veut engraisser. *Épinette,* espèce de clavecin, en allemand *Spinett.*

chanté pendant un combat, comme dans la cour d'une ferme au milieu de ses poules.

Sous les ponts habite un chat ; il a fait deux fois le tour du monde. Les mousses donnent au coq du biscuit trempé dans du vin, et le matou a le privilège de dormir, quand il lui plaît, dans le vitchoura[1] du second capitaine.

Le vieux matelot ressemble au vieux laboureur ; leurs moissons sont différentes, il est vrai. Le matelot a mené une vie errante ; le laboureur n'a jamais quitté son champ ; mais ils connaissent également les étoiles, et prédisent l'avenir en creusant leurs sillons. A l'un l'alouette, le rouge-gorge, le rossignol ; à l'autre la procellaire, le courlis, l'alcyon, leurs prophètes. Ils se retirent le soir, celui-ci dans sa cabine, celui-là dans sa chaumière ; frêles demeures, où l'ouragan qui les ébranle n'agite point les consciences tranquilles.

Le matelot ne sait où la mort le surprendra, à quel bord il laissera sa vie : peut-être sera-t-il lancé au sein des flots, attaché sur deux avirons, pour continuer son voyage ; peut-être sommeillera-t-il, enterré dans un îlot désert que l'on ne retrouvera jamais.

Le vaisseau seul est un spectacle : sensible au plus léger mouvement du gouvernail, hippogriffe ou coursier ailé, il obéit à la main du pilote, comme un cheval à la main du cavalier. L'élégance des mâts et des cordages, la légèreté des matelots qui voltigent sur les vergues, les différents aspects sous lesquels se présente le bâtiment, font de ces machines savantes une des merveilles du génie de l'homme. Tantôt la lame et son écume brisent[2] et rejaillissent contre la carène, tantôt l'onde paisible se divise, sans résistance, devant la proue. Les pavillons, les flammes, les voiles, achèvent la beauté de ce palais de Neptune. Animé par un souffle impétueux, le navire avec sa quille, comme avec le soc une charrue, laboure à grand bruit le champ des mers.

Sur ce chemin de l'océan, le long duquel on n'aperçoit ni arbres, ni villages, ni villes ; sur cette route sans colonnes,

[1] *Vitchoura*, vêtement garni de fourrure. — [2] *Briser*, en terme de marine, s'emploie quelquefois neutralement dans le sens de *se briser*. *La mer brise sur la côte.*

sans pierres milliaires, qui n'a pour bornes que les vagues, pour relais que les vents, pour flambeaux que les astres, la plus belle des aventures, c'est la rencontre de deux vaisseaux. On se découvre mutuellement à l'horizon; on se dirige es uns vers les autres. Les équipages et les passagers s'empressent sur le pont. Les bâtiments s'approchent, hissent leur pavillon, carguent à demi leurs voiles, se mettent en travers. Quand tout est silence, les capitaines, placés sur le gaillard d'arrière, se hèlent[1] avec le porte-voix: „Le nom du navire? De quel port? Le nom du capitaine? D'où vient-il? Combien de jours de traversée? La latitude et la longitude? Adieu, va!"[2] On lâche les ris[3], la voile retombe. Les matelots et les passagers des deux vaisseaux se regardent fuir sans mot dire; les uns vont chercher le soleil de l'Asie, les autres le soleil de l'Europe. Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'océan; on se fait un signe de loin: „Adieu, va!" Le port commun est l'éternité.

Le maître de l'équipage de mon vaisseau malouin[4] était un ancien subrécargue[5] appelé Pierre Villeneuve. Il avait servi dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, et en Amérique, sous le comte d'Estaing; il s'était trouvé à une multitude d'affaires. Appuyé sur l'avant du vaisseau, auprès du beaupré, de même qu'un vétéran assis sous la treille de son petit jardin, dans le fossé des Invalides[6], Pierre, en mâchant une

[1] *Hèler*, appeler en criant *hé, hé! (anrufen).* — [2] *Adieu, va!* terme de marine par lequel on indique que la manœuvre est exécutée et que le navire part. Cette expression pourrait se rendre en allemand par *„Fertig! Fahre wohl!"* — [3] On appelle *ris* des œillets *(Loch, Schnürloch)* qui sont à une voile et dans lesquels on passe de petites cordes nommées *garcettes*, pour raccourcir la voile quand le vent est trop fort ou qu'on veut ralentir la marche du navire. Cela s'appelle *prendre des ris.* — *Ris* (*Segelring, Segelloch*) a pour homonyme *le ris* (*le rire*) et *le ris*, die Kalbsbröse. — [4] *Malouin*, de Saint-Malo — [5] Subrécargue (de l'espagnol *sobre*, sur, et *carga*, charge), commis auquel on confie la *charge*, la cargaison d'un navire pour en faire la vente. — [6] A l'Hôtel des Invalides, à Paris, on assigne aux vieux soldats qui ont le goût du jardinage, un petit coin de terre qu'ils peuvent cultiver à leur gré.

chique de tabac[1], qui lui enflait la joue comme une fluxion, me peignait le moment du branle-bas[2], l'effet des détonations de l'artillerie sous les ponts, le ravage des boulets dans leurs ricochets contre les affûts, les canons, les pièces de charpente. Je le faisais jaser des Indiens, des nègres, des colons ; je lui demandais comment étaient habillés les peuples, comment les arbres étaient faits, quelle couleur avaient la terre et le ciel, quel goût les fruits, si les ananas étaient meilleurs que les pêches, les palmiers plus beaux que les chênes. Il m'expliquait tout cela par des comparaisons prises des choses que je connaissais ; le palmier était un grand chou ; les chameaux ressemblaient à des ânes bossus ; tous les peuples de l'Orient, et notamment les Chinois, étaient des poltrons et des voleurs. Villeneuve était de Bretagne, et nous ne manquions pas de finir par l'éloge de l'incomparable beauté de notre patrie.

Le son de la cloche interrompait nos conversations ; il réglait les quarts[3], l'heure de l'habillement, celle de la revue, celle des repas. Le matin, à un signal, l'équipage, rangé sur le pont, dépouillait la chemise bleue pour en revêtir une autre qui avait séché dans les haubans.

Au repas de midi et du soir, les matelots, assis en rond autour des gamelles, plongeaient l'un après l'autre, régulièrement et sans fraude, leur cuiller d'étain dans la soupe flottante aux roulis. Ceux qui n'avaient pas faim vendaient pour un morceau de tabac ou pour un verre d'eau-de-vie leur portion de biscuit et de viande salée à leurs camarades. Les passagers mangeaient dans la chambre du capitaine. Quand il faisait beau, on tendait une voile sur l'arrière du vaisseau, et l'on dînait à la vue d'une mer bleue, tachetée çà et là de marques blanches par les écorchures de la brise.

[1] Chiquer, *Tabakkauen*, la chique, *der Kautabak*. — [2] *Branle-bas*, terme de marine, action de décrocher tous les hamacs d'entre les ponts et de dégager les batteries, pour se disposer au combat. *Faire branle-bas. Branle-bas de combat* (*Vorbereitung zum Kampf*). — [3] Le *quart* désigne en marine le temps durant lequel une partie de l'équipage est de service. *Ce matelot est de quart. Il a fait son quart. Relever l'officier qui a fait son quart.*

Enveloppé de mon manteau, je me couchais la nuit sur le tillac. Mes regards contemplaient les étoiles au-dessus de ma tête. La voile enflée me renvoyait la fraîcheur de la brise, qui me berçait sous le dôme céleste. A demi assoupi et poussé par le vent, je changeais de ciel en changeant de rêve. Châteaubriand (1768—1848).

LA TOMBE DU MARIN.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de votre front des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus. V. Hugo (1802—1885).

DÉVOUEMENT.

Notre père était trop pauvre pour donner une servante à ma mère, et j'étais trop petite pour faire seule le ménage. Les voisines venaient bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au feu et pendre la marmite à la crémaillère ; mais ma mère et moi nous faisions tout le reste. Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre, j'avais été la servante née de la maison, les pieds de ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, dans la cour, dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir de moi avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main ; et moi, j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, serviable comme une grande personne à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable avant l'âge de huit ans. Elle me disait : „Ge-

nevière, il me faut cela, il me faut ceci ; apporte-moi ta petite sœur Josette sur mon lit, remporte-la dans son berceau, et berce-la du bout de ton pied jusqu'à ce qu'elle dorme ; va me chercher mon bas, ramasse mon peloton ; va couper une salade au jardin, va au poulailler tâter s'il y a des œufs chauds dans le nid des poules, hache des choux pour faire la soupe à ton père, bats le beurre, mets du bois au feu ; écume la marmite qui bout, jettes-y le sel, étends la nappe, rince les verres, descends à la cave, ouvre le robinet, remplis au tonneau la bouteille de vin." Et puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que tout allait bien, elle me disait : „Apporte-moi ta robe, que je te pare." Elle m'habillait, elle me paraît, elle me peignait, elle m'embrassait, elle me disait : „Va t'amuser maintenant sur la porte avec les enfants des voisines, qu'ils voient que tu es aussi propre, aussi bien mise et aussi bien peignée qu'eux."

Et j'y allais un moment pour lui faire plaisir, mais je n'allais jamais plus loin que le seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma mère me rappelait, et je n'y restais pas longtemps parce que les enfants se moquaient de moi et disaient entre eux : „Tiens, la sérieuse, elle ne sait jouer à rien, laissons-la." J'aimais mieux rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma mère, épiant dans ses yeux ce qu'elle pouvait avoir à demander. Tous les jours se passaient ainsi; je me levais la première, je me couchais la dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, je ne voyais le soleil que sur le seuil de la porte, et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc .... Je n'allais pas même à l'école ....

Le soir, à la veillée, quand mon père, mon frère, mes deux grandes sœurs étaient rentrés à la maison de leur ouvrage, elle nous rassemblait tous autour de son lit, pour nous lire à haute voix les belles histoires qu'elle avait lues tout bas dans la journée, et qui étaient propres à instruire mon petit frère, à amuser mes sœurs, à consoler mon père. C'étaient des chapitres de la Bible où il était parlé de pauvres gens exerçant honnêtement des états pénibles, comme nous, et cependant aimés et visités du Seigneur ; des paroles de l'Evangile, avec des réflexions par des savants, pour en faire comprendre la beauté aux simples ; les histoires de l'enfant

Jésus étonnant sa mère, devant les docteurs, par sa science, lui obéissant ensuite humblement à la maison, et maniant les outils et le bois autour de l'établi d'un charpentier . . . . .

Ou bien c'étaient les histoires d'un fils, nommé Télémaque, qui cherchait son père d'île en île, et qui était toujours arrêté par des naufrages, des aventures, des tentations et des malheurs qui faisaient pleurer, et qui pourtant faisaient plaisir; ou bien encore, c'était l'histoire d'un malheureux, appelé Robinson, qui était jeté par la tempête dans un désert, au milieu de la mer, seul avec un chien et un oiseau, et qui trouvait dans son esprit et dans la grâce de Dieu les moyens de se bâtir une maison, de se faire un jardin, de s'attacher des troupeaux apprivoisés et de bénir la Providence dans sa solitude.

Ces histoires nous divertissaient, pendant que mon père aiguisait ses outils sur une pierre imbibée d'huile, et que mon frère coupait ses vitres avec son poinçon de diamant. Quand l'Agelus sonnait dans le clocher, on fermait le livre et on allait se coucher pour se lever de grand matin, et on regrettait toujours que l'histoire ne fût pas finie.

A. de Lamartine (1790—1869).

SOUVENIR DU PAYS NATAL.

Combien j'ai douce souvenance[1]
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux?

[1] *Avoir souvenance* est un archaïsme et ne s'emploie guère que dans le genre marotique (genre imité de Marot, poète du 16me siècle.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore[1],
Et de cette tant vieille[2] tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?
Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?
Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Châteaubriand (1768—1848).

LE CORPS HUMAIN.

Mon corps est façonné exprès pour toutes les fonctions auxquelles il sert ; il est posé sur deux cuisses et sur deux jambes égales et bien proportionnées. Si je veux demeurer debout et immobile, mes cuisses et mes jambes sont droites et fermes comme des colonnes qui portent tout cet édifice. Si, au contraire, je veux marcher, ces deux grandes colonnes se trouvent brisées par des jointures ; pendant que l'une demeure appuyée pour me soutenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher. Mais ce corps, en se penchant, sait se planter en sorte qu'il garde un parfait équilibre pour ne pas tomber. Le corps, proportionné à ces deux soutiens, est fortifié par des

[1] *La Dore*, nom commun à deux petites rivières de France ; l'une se jette dans l'Allier, l'autre qui sort du mont Dore se joint à la Dogne pour former la Dordogne. — [2] L'exactitude grammaticale exigerait *si vieille*.

côtes bien rangées en demi-cercle, qui viennent se joindre par devant. Elles sortent toutes de l'épine du dos, qui est formée de vertèbres, c'est-à-dire de petits ossements très durs emboîtés les uns dans les autres, en sorte que le dos est tout ensemble très droit et très ferme, quand il me plaît, et très flexible pour se courber et pour se pencher, dès que j'en ai besoin. Les côtes servent à renfermer et à tenir en sûreté les principaux organes qui sont comme le centre de la vie, et dont la délicatesse est extrême; elles laissent néanmoins entre elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai besoin, pour faciliter l'élargissement ou le resserrement de toutes ces parties internes par rapport à la respiration et aux autres opérations vitales. Mon cœur est comme la source d'où part avec impétuosité le sang qui va, par des rameaux innombrables, arroser et nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivières vont arroser et fertiliser toutes les campagnes. Ce sang, qui se ralentit dans sa course, revient des extrémités du corps au centre, pour y reprendre de nouveaux esprits. Les poumons sont des soufflets qui font la respiration. L'estomac est un réservoir qui reçoit tous les aliments : il a des sucs tout propres pour les dissoudre, et pour les convertir en une espèce de lait[1] qui devient ensuite du sang. Le gosier, quand il est bien formé, est le plus parfait de tous les instruments de musique. Tout est merveilleux dans le corps humain, jusqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles et les plus abjectes. Il n'y a, dans tout ce corps, aucun ressort interne qui ne surpasse toute l'industrie des mécaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras qui sont brisés par des jointures, en sorte qu'ils se meuvent presque en tous sens. Ils sont terminés par deux mains qui s'allongent et qui se replient par les articulations des doigts, armés d'ongles. Que pourrait-on jamais inventer de plus propre à saisir, à repousser, à porter, à traîner, à séparer les corps voisins, à démêler les choses entrelacées, à faire les ouvrages les plus rudes ou les plus délicats[2].

[1] Cette espèce de lait s'appelle le *chyle* (*Milchsaft*, *Chylus*). — [2] Le bras et la main sont faits pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les ob-

Au-dessus de ce corps s'élève le cou, qui se dresse ou se penche, qui se tourne à droite ou à gauche selon les besoins, et qui porte la tête, siège des principales sensations. Le derrière de la tête est couvert de cheveux qui l'ornent et le fortifient. Le devant est le visage, où les deux yeux, égaux et placés avec symétrie, semblent allumés d'une flamme céleste. Le nez sert à relever le visage, et il est en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles sont aux deux côtés pour entendre à droite et à gauche. Ces sensations principales sont doubles, non seulement pour les rendre plus promptes et plus faciles des deux côtés, mais encore pour préparer une ressource dans les accidents où l'un de ces deux organes serait blessé. La bouche est, par les lèvres, un grand ornement du visage. Quand elle s'ouvre, elle montre un double rang de dents destinées à briser les aliments et à en préparer la digestion. La langue, souple et humide, va toucher le palais de tant de manières, qu'elle articule assez de sons pour en composer tout le langage du genre humain[1]. Mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout l'artifice de mon corps; je ne fais que l'effleurer; il est infini: plus on l'approfondit, plus on y trouve un art qui surpasse infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain est la plus composée et la plus industrieuse de toutes les machines[2]. Fénelon (1651—1715).

DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire!
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles!

stacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres sens." Buffon. — [1] La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis." Bossuet. — [2] „Il n'y a guère de machines qu'on ne trouve dans le corps humain." Bossuet.

O cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours ?
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

L. Racine (1692—1763).

TRAVAIL ET INDUSTRIE.

Quand j'avais dix-huit ans, j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, j'allais rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service. En sortant de la barrière[1], j'étais toujours sûr de trouver un pauvre qui criait d'une voix glapissante : „La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur !“ De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous. Un jour que je payais mon tribut à Antoine, — c'était le nom de mon pensionnaire — il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vif à qui Antoine adressa son *memento* (*pr. mémainto*) criard : La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur ! Le passant s'arrêta, et, après avoir considéré quelques moments le pauvre : „Vous me paraissez“, lui dit-il, „intelligent et en état de travailler : pourquoi faire un si vil métier ? Je veux vous tirer de cette situation et vous donner dix mille livres[2] de rente.“

[1] La barrière dont il s'agit ici a été supprimée en 1860, lors de l'agrandissement de Paris. — [2] La livre est le nom d'une monnaie et le nom d'un poids. La livre (monnaie) valait à peu près un franc. La livre (poids) était de 16 onces en France, ou

Antoine se mit à rire et moi aussi. „Riez tant que vous voudrez“, reprit le monsieur poudré, „mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple; j'ai été aussi pauvre que vous; mais, au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis et que je vendais ensuite, à bon prix, aux fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce. Cinq ans après, je possédais trente mille francs, et j'épousais la fille d'un fabricant de papier, qui m'associait à sa maison de commerce, peu achalandée, il faut le dire; mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède deux maisons à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de bonne heure le goût du travail et le besoin de la persévérance. Faites comme moi, l'ami[1], et vous deviendrez riche comme moi.“ — Là-dessus, le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant: La charité, s'il vous plaît.

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin, et donnait des ordres à cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. „Monsieur“, me dit à la fin le libraire, „il y a vingt-cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles, le dimanche?“ „Quoi, Antoine, c'est vous?“ m'écriai-je. „Monsieur“, répliqua-t-il, „vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rente.“

A. V. Arnault (1766—1834).

du moins à Paris, car les poids n'étaient pas partout les mêmes en France, avant l'uniformité des poids et mesures décrétée par la Convention nationale (1793). — [1] *Mon ami*, exprimerait plus

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins[1].
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents ;
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'oût[2].
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous[3] retournent le champ
Deçà, delà, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

La Fontaine (1621—1695)

LE DISTRAIT.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme, il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, et que ses bas sont rabattus sur ses talons. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie, que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une

de bienveillance. *L'ami*, outre qu'il est plus familier, peut contenir un petit reproche à l'adresse du pauvre qui mendie au lieu de travailler. — [1] Cela veut dire : c'est le *fonds*, le bien qui est le moins sujet à tromper les efforts et les espérances. — [2] *Oût* (qui s'écrit aujourd'hui *août* et se prononce *ou*, suivant quelques-uns, *out*) signifiait, dans l'ancien langage, la moisson, qui se fait dans le mois *d'août*. — [3] Les datifs des pronoms personnels

fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse.

.....Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, on lui perd tout, on lui égare tout : il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue ; tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans, le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau, il s'assied, il se repose, il est chez lui. Le maître arrive, Ménalque se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole ; le maître de la maison s'ennuie et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense ; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère et il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil et ne songe nullement à l'aban-

s'emploient quelquefois par pléonasme, par redondance, pour donner plus de force et de vivacité au discours. C'est le *dativus ethicus* des Grecs et des Latins. *Faites-moi taire ces gens-là. Donnez-leur-moi sur les oreilles.* (Acad.)

donner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper, elle rit, et si haut qu'elle le réveille. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire de voir son chien qu'il a serré pour sa cassette.... Il se promène sur l'eau et il demande quelle heure il est; on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse. Un duc et pair reçoit l'une de ces lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots; Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin.... Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre et se la fait lire, on y trouve: „Monseigneur, j'ai reçu avec soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur.....

S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette: il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuiller pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandre sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en souvient et qu'il trouve qu'on lui donne trop de vin, il en flanque plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite: il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop..... La Bruyère (1645—1696).

LE DIAMANT.

Un père avait trois fils; un jour il les appelle;
„J'ai fait de tous mes biens“, dit-il, „trois parts. La mort
Peut venir . . . J'ai voulu tout régler avant elle,
Et chasser d'entre vous cet esprit de querelle,
Qui divise les fils pour quelques pièces d'or.

Mais il me reste encore un bijou de famille
Qu'on ne peut partager. C'est un beau diamant!
Si le ciel m'eût donné le bonheur d'une fille,
Il eût dans son écrin brillé splendidement.

Dieu ne l'a point voulu; je ne suis point rebelle;
Que son nom soit béni! Mais ce trésor sera
A celui de vous trois qui nous apportera
L'action la plus belle
Dans un an, quand ce jour solennel reviendra.“

A l'époque marquée, au foyer du vieux père
Tous trois étaient assis;
Dans leurs yeux on lisait ce mot charmant: J'espère!
Ils commencèrent leurs récits.

Le premier dit: Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or sans reçu de ma main.
Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,
Garder tout. J'ai rendu le sac d'or à sa veuve.

Le père répondit: Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme.

Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai sain et sauf de sa tombe.

Ton action, mon fils, est fort louable aussi,
Dit le père, c'est vrai ; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres :
Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres.

Le dernier dit : Un soir, je vis mon ennemi
Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
Au moindre mouvement il roulait dans l'abîme ;
Je le sauvai, dussé-je être après sa victime.

Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi.
Servir nos ennemis est la vertu suprême,
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même.

E. Deschamps. (1791—1871).

LA MAISON PATERNELLE.

La résidence de ma famille était une petite maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison, par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimension colossale, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté, où les paysans enferment le linge du ménage et par des sacs de blé ou de farine, déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A gauche est la cui-

sine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour ; car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans les campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A gauche, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, alors en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres presque sans meubles ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité ! . . . J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet ; et bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour, qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps. L'extérieur de cette demeure répond au dedans. Du côté de la cour la vue s'étend seulement sur les pressoirs, les bûchers et les étables qui l'entourent. La porte de cette cour, tou-

jours ouverte sur la rue du village, laisse voir tout le jour les paysans qui passent pour aller aux champs ou pour en revenir ; ils ont leurs outils sur une épaule, et quelquefois sur l'autre un long berceau où dort leur enfant. Leur femme les suit à la vigne, portant un dernier né à la mamelle. Une chèvre avec son chevreau vient après, s'arrête un moment pour jouer avec les chiens près de la porte, puis bondit pour les rejoindre.

De l'autre côté de la rue est un four banal qui fume toujours, rendez-vous habituel des vieillards, des pauvres femmes qui filent et des enfants, qui s'y chauffent à la cendre de son foyer jamais éteint. Voilà tout ce qu'on voit d'une des fenêtres du salon.

L'autre fenêtre, ouverte au nord, laisse plonger le regard au-dessus des murs du jardin et des tuiles de quelques maisons basses, sur un horizon de montagnes sombres, et presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruines, enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage. Si l'on enlevait cette ruine, les brillants reflets du soir sur ses murs, les fantasques tournoiements des fumées de la brume autour de ses donjons disparaîtraient pour jamais avec elle. Il ne resterait qu'une montagne noire et un ravin jaunâtre. Une voile sur la mer, une ruine sur une colline, sont un paysage tout entier. La terre n'est que la scène ; la pensée, le drame et la vie pour l'œil, sont dans les traces de l'homme. Là où est la vie, là est l'intérêt.

Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent[1]. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on n'en distingue presque pas. Deux ou trois roches ternes aussi tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépasse la hauteur de la

[1] Ancienne mesure agraire variant de trente à cinquante et un ares.

bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime. C'est peut-être ce qui fait le charme secret de ce jardin. Il est comme un berceau d'enfant que la femme du laboureur a caché dans un sillon du champ pendant qu'elle travaille. Les deux flancs du sillon cachent les bords du berceau, et, quand le rideau est levé, l'enfant ne peut voir qu'un pan du ciel entre deux ondulations du terrain.

Quand au jardin en lui-même, il n'en a guère que le nom. Il n'eût pu compter pour un jardin qu'aux jours primitifs où Homère décrit le modeste enclos et les sept prairies du vieillard Laërte. Huit carrés de légumes coupés à angles droits, bordés d'arbres fruitiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune ; à l'extrémité de ces allées, au nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois ; un autre berceau plus petit, au fond du jardin, tressé en vignes de Judée, grimpantes sous deux cerisiers : voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides ; il n'y a pas une goutte d'eau sur toute cette terre ; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie ; et autour de cette eau verte et stagnante, douze sycomores et quelques platanes, qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.

Alph. de Lamartine (1790—1869).

L'AMI DU PAUVRE.

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet, compagnon de misère,
Qui partageait le pain du pauvre hère.
Quelqu'un lui dit : Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Il vaudrait mieux pour toi de t'en défaire.
Le malheureux à ce mot soupira :
— Si je ne l'ai, dit-il, qui m'aimera ?

E. Lebrun (1729—1807).

MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où mon ami Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards ; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur les joues roses ; là, les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange ; ainsi rapprochées, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste ; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires ? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect ; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane[1] dans la comédie des *Nuées*, „à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à se lever devant les vieillards". Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes ; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments ; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je disais ceci à Roger ce matin et tout en causant nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre de touffes de lilas. Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux ; les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe

[1] Aristophane, célèbre poète comique grec, naquit vers l'an 450 avant Jésus-Christ. La comédie des *Nuées* était principalement dirigée contre Socrate.

de lumière. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau ; c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre ; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles ; c'est le rossignol des toits.

— Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger ; car il ne vit, comme nos orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur ; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle ?

J'avouai en souriant mon ignorance.

— Eh bien, reprit Roger qui s'animait, je vais vous le dire, moi ! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée des bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. Or, donc[1], vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux ; les parasites ne manquent jamais là où il y a une table servie. — Mais je passe encore condamnation là-dessus ; Racine a dit des oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

[1] *Or* (*nun, nun aber*), qui a la même origine que *lors, alors* (*hora*) sert, comme *atqui* en latin, à lier une proposition à une autre (la mineure à la majeure d'un argument). *Celui qui se fâche a tort. Or tu te fâches, donc tu as tort.*

Les moineaux ont pris le poète au mot ; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille ? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans ; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux devraient les imiter ; mais non : ils les regardent faire en jasant ; ils se promènent, ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent ; s'ils le trouvent à leur gré, ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec.

J'ai été forcé de blâmer les moineaux ; j'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

— Et voilà ce qui me le rend plus exécrable ! a répondu Roger avec une indignation plaisante ; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise ; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir ; laissez les hirondelles construire pour les moineaux ! Que de nids usurpés de même dans le monde ! Combien de gens qui, pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres, n'ont qu'à y rapporter aussi un fétu ! Celui-ci, c'est son nom, son crédit ; cette autre, sa fortune ou sa beauté ! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté !

— A la bonne heure, ai-je repris en riant ; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits ? La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime ; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle.

E. Souvestre (1806—1854).

LA NEIGE.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,

Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc, qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher.

Alfred de Vigny (1799—1863).

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault (1766—1834).

LE PÈRE DUTEMPS.

On appelle ici *coquetier* un homme qui va de chaumière en chaumière et de verger en verger acheter des œufs, des prunes, des pommes, des petites poires sauvages, des châtaignes ; qui en remplit les paniers de ses ânes, et qui va les revendre avec un petit bénéfice aux portes des églises, après vêpres, dans les villages voisins.

Ce coquetier des montagnes, que je rencontrais ainsi, était déjà vieux et cassé dans mon enfance. Je le croyais couché depuis de longues années sous une de ces pierres de granit couvertes de mousse, qui parsemaient comme des tombes son petit champ d'orge et de folle avoine autour de son haut chalet. Il avait dès ce temps-là les yeux chassieux ; ma

mère lui donnait, pour fortifier sa vue, de petites fioles où elle recueillait les pleurs de la vigne, sève du cep qui sue au printemps une sueur balsamique ayant, dit-on, la vertu sans avoir les vices du vin. Maintenant plus qu'octogénaire, il paraissait tout à fait aveugle . . . .

Rassurez-vous, père Dutemps ! lui criai-je en me rapprochant de lui ; j'ai repris le cheval : il ne fera ni peur à votre âne, ni mal à vous. Et je m'arrêtai à l'ombre d'un poirier sauvage, devant le pauvre homme.

Vous me connaissez donc, puisque vous avez dit mon nom? murmura l'aveugle. Mais moi, je ne vous connais pas. . . . .

Hélas ! père Dutemps, lui dis-je, cela prouve que ma voix a bien changé comme mon visage. Car vous l'avez entendue bien souvent quand je rappelais les chiens courants de mon père au bord du grand bois, au-dessus de votre champ de blé noir." . . . .

Vous êtes donc Monsieur Alphonse ? s'écria-t-il . . . . .

Oui, c'est moi, père Dutemps, lui dis-je. Donnez-moi votre main que je la serre en reconnaissance des bons services que vous nous avez rendus . . . . . Demeurez-vous toujours seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois de hêtres? Quel âge avez-vous? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable? Qui est-ce qui bat les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres ? Depuis quand avez-vous perdu tout à fait la vue ? Et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes ? car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée.

— J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard. Ma femme, la Madeleine, est morte il y a sept ans ; elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants sont morts, excepté la Marguerite, qui était la dernière de mes filles, et que vous appeliez la *Pervenche des bois*, parce qu'elle avait des yeux bleus comme ces fleurs qui croissent à l'ombre vers la source ; elle a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir me soigner et me nourrir dans la petite cabane là-haut où elle est née et où elle restera .

jusqu'à ma mort ; elle a une petite fille et un petit garçon, qui mènent les bêtes aux champs, et qui continuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* pour eux, servira pour leur acheter des habits, du linge et une armoire, quand ils seront en âge et en idée de se marier. Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver ; elle fait le pain de seigle ; et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne, ou plutôt l'âne me garde quand les enfants n'y sont pas.

. . . Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi tout seul dans les sentiers de la montagne ? lui demandai-je.

— Oh ! non, jamais, dit il ; jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaignier ; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir les feuilles du châtaignier, et rougir les prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant ; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille, et qui sortent une à une, en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards glisser dans les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi, la marche de toutes les petites *bêtes du bon Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au soleil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez-vous. Je me dis : „Voilà le coucou qui chante, c'est le mois de mars, et nous allons avoir du chaud ; voilà le merle qui siffle : c'est le mois d'avril ; voilà le rossignol : c'est le mois de mai ; voilà le hanneton : c'est la St-Jean ; voilà la cigale : c'est le mois d'août ; voilà la grive : c'est la

vendange, le raisin est mûr; voilà la bergeronnette, voilà les corneilles, c'est l'hiver." Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits de feuilles qui s'élèvent ou qui s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai; à midi, tout baisse; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court; puis tout tombe et tout finit. Oh! jamais je ne m'ennuie; et puis, quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela, me dit-il en fouillant dans sa poche, et en en tirant à moitié son chapelet. Je prie le bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains.

— Mais l'hiver, lui dis-je, afin de m'instruire par moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

— Oh! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille: tous ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les enfants, ou avec les chèvres et les poules qui vivent avec nous, et je me repose tout l'été. Oh! non, le temps ne me dure pas: seulement, quelquefois, je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai connus dans les vieux temps. . . . . .

A. de Lamartine (1790—1869).

LES VACANCES.

O mes amis, voici le beau temps des vacances,
Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances ! . . .
Quelle joie en rentrant, vive mais sans délire[1],
Quand debout sur la porte, et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant
Presse les serviteurs ; quand le foyer pétille,

[1] *Une joie sans délire*, c'est à dire sans éclats, sans manifestations bruyantes, une joie calme, intime et attendrie.

Et que nul n'est absent du repas de famille !
Monotone la veille, et vide, la maison
S'anime, un rayon d'or luit sur chaque cloison:
Le couvert s'élargit; comme des fruits d'automne,
D'enfants beaux et vermeils la table se couronne;
Et puis mille babils, mille gais entretiens,
Un fou rire, et souvent de longs pleurs pour des riens.
Et plus tard, lorsqu'on touche aux soirs gris de septembre,
En cercle réunis dans la plus grande chambre,
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer !
On roule près du feu la table de noyer,
On s'assied ; chacun prend son cahier, son volume;
Grand silence ! On n'entend que le bruit de la plume,
Le feuillet qui se tourne, ou le châtaignier vert[1]
Qui pétille comme au beau[2] milieu de l'hiver.
Les yeux sur ses enfants, et rêveuse, la mère
Sur leur sort à venir se forme une chimère[3],
Songe à l'époux absent depuis le point du jour,
Et prend garde que rien ne manque à son retour.
L'aïeule, cependant, sur sa chaise se penche,
Et, priant le Seigneur, courbe sa tête blanche.

A. Brizeux (1806—1858).

LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

[1] Il est question ici du bois de châtaignier qui sert de bois de chauffage et que l'on brûle en hiver dans certaines parties de la France, dans les cheminées ou sur le foyer. — [2] Au beau milieu de l'hiver, *mitten im Winter*. Il s'en alla un *beau* jour, un *beau* matin, une *belle* nuit, au *beau* milieu de la nuit.— [3] *Se former une chimère* c'est à dire former des projets, faire des châteaux en Espagne, se repaître de chimères.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait : „C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.“

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ; et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle ; un amour de petite chèvre . . . .

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi :

„Enfin“, pensait le pauvre homme, „en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi !“

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour elle se dit en regardant la montagne :

„Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite corde qui vous écorche le cou . . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos . . . . Les chèvres, il leur faut du large.“

A partir de ce moment l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant : Mê ! . . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était . . . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

„Ecoutez, monsieur Seguin, je languis chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne.“

„Ah ! mon Dieu . . . . Elle aussi!“ cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle, ... puis, s'asseyant dans l'herbe, à côté de sa chèvre :

„Comment, Blanquette, tu veux me quitter?“

Blanquette répondit:

„Oui, monsieur Seguin.“

„Est-ce que l'herbe te manque ici?“

„Oh! non, monsieur Seguin.“

„Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde?“

„Ce n'est pas la peine , monsieur Seguin.“

„Alors, qu'est-ce qu'il te faut? Qu'est-ce que tu veux?“

„Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.“

„Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne . . . . Que feras-tu quand il viendra? . . . . “

„Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.“

„Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi . . . . Tu sais bien, la vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit . . . . puis le matin le loup l'a mangée.

„Pauvre Renaude ! . . . . Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.“

„Bonté divine! dit M. Seguin . . . mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger . . . . Eh bien, non . . . . je te sauverai malgré toi, coquine, et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.“

Là-dessus M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné que la petite s'en alla . . . .

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la

caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Notre chèvre était heureuse. Plus de corde, plus de pieu.... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise.... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque pardessus les cornes.... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes.... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc!.... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux!....

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes.... Puis tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout.... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil.... Une fois s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

„Que c'est petit!“ dit-elle; „comment ai-je pu tenir là dedans?“

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde....

En somme ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin! vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque[1] à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna

[1] Cep de vigne sauvage.

la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir .... „Déjà!“ dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste .... Un gerfaut[1] qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit .... Puis ce fut un long hurlement dans la montagne:

„Hou! hou!“

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé .... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

„Hou! hou!....“ faisait le loup.

„Reviens! reviens!....“ criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester ....

La trompe ne sonnait plus ....

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient ....

C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas, seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment: „Ha! ha! la petite chèvre de

[1] Oiseau de proie du genre faucon.

M. Seguin!“ et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou. Blanquette se sentit perdue .... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était .... non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude ....

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette! comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat, la bouche pleine .... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait: „Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube ....“

L'une après l'autre les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de corne, le loup de coups de dents .... Une lueur pâle parut dans l'horizon .... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie. „Enfin!“ dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang ....

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Alphonse Daudet (1840—).

L'ESPÉRANCE.

Fille des cieux, séduisante Espérance!
Ange béni, tu berces notre cœur.
Pleine de charme aux beaux jours de l'enfance,
Console-nous aux jours de la douleur!

L'homme agité, sur ton ancre fidèle
Trouve un garant d'un avenir meilleur ;
L'homme qui rêve une gloire immortelle,
A ton flambeau rallume son ardeur.

Pour un mortel si la vie est amère,
Tu l'adoucis en y mêlant ton miel ;
Et s'il succombe à ses malheurs sur terre,
En souriant, tu lui montres le ciel.

Banière.

JEANNOT ET COLIN.

Jeannot et Colin étaient à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé, et Colin avait pour père un brave laboureur, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille[1], ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année. Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon [2] de fort bon goût ; le tout était accompagné d'une lettre à monsieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde[3]. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monsieur son père, qui faisait venir monsieur son

[1] *Taille* se disait autrefois d'une espèce d'impôt prélevé sur les roturiers. Cet impôt était ainsi nommé, dit-on, parce que les paysans collecteurs, ne sachant pas écrire, marquaient leurs recettes sur une taille de bois (*Kerbholz*). — [2] *Une veste de Lyon*, c'est-à-dire de soie. On appelait autrefois *veste* (de *vestis)* un vêtement qui se portait sous l'habit (*Leibrock*) ; ce vêtement a été remplacé par le *gilet*, qui porte encore en allemand le nom de *Weste*. Le mot français *veste* signifie aujourd'hui *Jacke*. — [3] Ce portrait, en trois mots, rappelle celui de l'*Oisiveté* dans le *Roman de la Rose* (ouvrage du 13me siècle) :

Quand elle s'était bien pignée (peignée)
Et bien parée et atournée
Si (alors) était faite sa journée.

fils à Paris. Jeannot monta en voiture en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs doivent savoir que monsieur Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, on n'a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins du rivage vous regardent voguer à pleines voiles et ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient votre bonheur et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt monsieur de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde. Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis; ce gouverneur, qui était un homme du bel air et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord: Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour . . . — Moi, monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit; il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes, leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il

serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? Plaide-t-on en latin quand on a un procès ? — Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? — A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle *(Quadrant)* pour voyager, et l'on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie ! — Quelle pitié ! repartit le gouverneur. Se conduit-on par les astres dans ce monde ? Et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve dans l'almanach *(pr. almana)* ? .. Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie ; le père était très indécis : Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? — A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout ; c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine. — On voit bien, dit madame, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation ; je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. — Hélas ! madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables ; et pour les histoires modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. — Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles ; mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des

surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. — Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire; mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et on a raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches), savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent. — Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser. Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Un jour, le valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent les meubles de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers, et je vais faire diligence pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça. Il court à la maison; son père était déjà emprisonné; tous les domestiques avaient fui chacun de son côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restait rien que le souvenir de sa for-

tune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses. Après que le fils eut longtemps pleuré avec sa mère, il alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfants. Hélas! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur. Et il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris. Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère. Dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. — Eh mon Dieu, monsieur le marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable madame la marquise, votre mère? — Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il expliquait, le prêtre prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante. — Mon fils, voilà où Dieu vous voulait; les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur; Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité. Oh! monsieur, tant mieux, elle est sûre de son salut! — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend. — Le marquis fut près de s'évanouir; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une voiture à l'antique, suivie de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune et assez agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis, immobile, abîmé dans sa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête. C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot! Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut

Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être[1] grand seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile, je te mettrai de part[2], et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction! — La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. — Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et de ton bonhomme de père. — Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Et Jeannot le père, et Jeannot la mère, et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Voltaire (1694—1778.)

[1] Tu as beau être, *wenn du auch bist, umsonst bist du.* On eut beau faire et beau dire, il persista dans sa résolution, *umsonst that und sprach man, er blieb bei seinem Entschlusse.* — [2] Mettre quelqu'un de part, *Jemandem einen Antheil an etwas geben.*

LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.

Le seigneur de cette terre
Habite un manoir altier,
Et Nicolas, son fermier,
Niche dans une chaumière.
Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le manoir est fait de pierre,
La cabane est de cailloux ;
Mais le château, voyez-vous,
Porte envie à la chaumière.

Le seigneur n'a rien à faire ;
Nicolas fait tout ici,
Le château jalouse aussi
Le travail de la chaumière.

Le château fait grande chère ;
Mais, quand il peut s'échapper,
Le seigneur s'en vient happer
Les crêpes [1] de la chaumière.

Quelquefois, la nuit entière,
On danse dans le château ;
Mais le soir, sur l'escabeau,
Comme on rit à la chaumière !

Le seigneur ne dort plus guère ;
Il a souvent des ennuis ;
Mais il voit, toutes les nuits,
Comme on dort à la chaumière.
Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Nadaud (1820).

[1] La *crêpe* est une pâte, semblable à celle des beignets, qu'on fait cuire en l'étendant sur la poêle (*Krausteigkuchen*). Ne confondez pas *la crêpe avec le crêpe (Krepp, Trauerflor)*.

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'ATTENTION.

Lettre de Bossuet à son élève, le grand Dauphin[1].

Ne croyez pas, monseigneur, qu'on vous reprenne si sévèrement pendant vos études pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en (dans) de telles fautes; mais nous regardons plus haut quand nous en sommes si fâché: car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même que le défaut d'attention qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier, non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez l'ordre aussi. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire, alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles, alors vous placerez mal les choses; vous récompenserez au lieu de punir, vous punirez quand il faudra récompenser; enfin vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses

[1] Bossuet, un des hommes les plus distingués du dix-septième siècle par le talent, la science et le caractère, à la fois théologien profond, grand orateur et grand écrivain, avait été nommé précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV. Il composa plusieurs ouvrages pour son royal élève, entre autres le *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel il cherche la raison des événements historiques dans les desseins de Dieu sur son Eglise. Il écrivit aussi à son élève la lettre ci-dessus, dont les sages observations s'adressent non seulement aux princes, mais à tous ceux qui veulent travailler avec fruit et s'acquitter convenablement de leurs devoirs. On peut rappeler à ce sujet une lettre d'un célèbre Anglais du siècle dernier, Lord Chesterfield, qui, écrivant à son fils, insiste beaucoup sur ce même point: „C'est l'attention seule, dit-il, qui grave les objets dans la mémoire. Il n'y a pas au monde de marque plus sûre d'un petit et pauvre esprit que l'inattention. Tout ce qui vaut la peine d'être fait, mérite et exige d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention." Un grand esprit de notre époque, Royer-Collard, a dit: „Ce qui manque le plus de nos jours, c'est, dans l'ordre moral, le respect, et dans l'ordre intellectuel, l'attention." Tâchons de revenir à l'un et à l'autre.

mouvements vagues et incertains, et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire.

Ce qui fait que les grands princes comme vous, s'ils n'y prennent sérieusement garde, tombent facilement dans la paresse et dans une espèce de langueur, c'est l'abondance où (dans laquelle) ils naissent. Le besoin éveille les autres hommes, et le soin de leur fortune les sollicite sans cesse au travail. Pour vous, à qui les biens nécessaires pour la vie se présentent d'eux-mêmes, vous n'avez rien à gagner par le travail, rien à acquérir par le soin et l'industrie. Mais, monseigneur, il ne faut pas croire que la sagesse vous vienne avec la même facilité et sans que vous y travailliez soigneusement. Il n'est pas en votre pouvoir de vous mettre dans l'esprit ce qui sert à cultiver la raison et la vertu pendant que vous penserez à tout autre chose. Il faut donc vous exciter vous-même, vous appliquer, vous efforcer, afin que la raison domine toujours en vous. Ce doit être là toute votre occupation; vous n'avez que cela à faire et à penser. Car comme vous êtes né pour gouverner les hommes par la raison, et que pour cela il est nécessaire que vous en ayez plus que les autres, les choses sont disposées de sorte que les autres travaux ne vous regardent pas, et que vous avez uniquement à cultiver votre esprit, à former votre raison.

Pensez-vous que tant de peuples, tant d'armées, une nation si nombreuse, si belliqueuse, dont les esprits sont si inquiets, si industrieux et si fiers, puissent être gouvernés par un seul homme, s'il ne s'applique de toutes ses forces à un si grand ouvrage? N'eussiez-vous à conduire qu'un seul cheval un peu fougueux, vous n'en viendriez pas à bout, si vous lâchiez tout à fait la main et si vous laissiez aller votre esprit ailleurs: combien moins gouvernerez-vous cette immense multitude où bouillonnent tant de passions, tant de mouvements divers? Il viendra des guerres; il s'élèvera des séditions; un peuple emporté fera de toutes parts sentir sa fureur. Tous les jours de nouveaux troubles, de nouveaux dangers. On vous tendra des pièges: vous serez environné de flatteurs, de fourbes; un brouillon remuera des provinces éloignées; un autre cabalera jusque dans votre cour: il animera l'ambitieux, il soulèvera l'entreprenant,

il aigrira le mécontent. A peine trouverez-vous quelqu'un à qui vous puissiez vous fier : tout sera factions, artifices, trahisons. Au milieu de l'orage vous croirez qu'il n'y a qu'à demeurer tranquille dans votre cabinet, espérant, comme dit un ancien poète, que les dieux feront vos affaires pendant que vous dormirez. Vous seriez loin de la vérité si vous le pensiez. „C'est en veillant, disait sagement Caton, „ainsi que Salluste l'a rapporté, c'est en agissant, c'est en „prenant bien son parti qu'on a d'heureux succès. Mais „livrez-vous à une lâche indolence, vous implorerez en vain „les dieux ; ils seront en colère et disposés à vous nuire.“ Voilà en effet ce qui arrive. Dieu ne nous a pas donné, pour n'en pas faire usage, le flambeau qui nous éclaire, cette faculté de nous rappeler le passé, de connaître le présent, de prévoir l'avenir. Quiconque ne daignera pas mettre à profit ce don du ciel, aura Dieu et les hommes pour ennemis. Car il ne faut pas s'attendre que les hommes respectent celui qui méprise ce qui le fait homme, ou que Dieu protège celui qui n'aura fait aucun cas de ses dons les plus excellents.

Que tardez-vous donc, monseigneur, à prendre votre essor ! Que ne jetez-vous les yeux sur votre auguste père, dont la paix et la guerre font également briller la vertu, qui préside à tout, qui donne lui-même aux ministres étrangers ses réponses, et aux siens les lumières dont ils ont besoin pour exécuter ses ordres ; qui établit dans son royaume les plus sages lois, qui décide la marche de ses armées et souvent les commande en personne ; qui enfin, tout occupé des affaires générales, ne laisse pas d'embrasser les détails ? Il souhaite avec ardeur de vous faire entrer dans ses vues, et de vous apprendre de bonne heure l'art de régner. Formez-vous un esprit qui réponde à de si hauts projets. Ne songez point combien est grand l'empire que vous ont laissé vos ancêtres, mais quelle vigilance il faudra que vous ayez pour le défendre et le conserver. Ne commencez pas par l'inapplication et par la paresse une vie qui doit être si occupée et si agissante. De tels commencements feraient qu'étant né avec beaucoup d'esprit, vous ne pourriez que vous imputer à vous-même l'extinction ou l'inutilité de cette

lumière admirable dont le riche présent vous vient du ciel. A quoi, en effet, vous serviraient des armes bien faites si vous ne les avez jamais à la main ? A quoi, de même, vous servira d'avoir de l'esprit, si vous ne l'employez pas et que vous ne vous appliquiez pas? C'est autant de perdu. Et comme si vous cessiez d'écrire, vous viendriez, manque (faute) d'habitude, à l'oublier ; de même, si vous n'exercez votre esprit, il s'engourdira, il tombera dans une espèce de léthargie ; et quelques efforts que vous eussiez alors envie de faire pour l'en tirer, vous n'y parviendrez plus.

Alors il s'élèvera en vous de honteuses passions. Alors le goût du plaisir, et la colère, qui sont les plus dangereux conseillers des princes, vous porteront à toute sorte de crimes ; et, le flambeau qui seul aurait pu vous guider étant une fois éteint, vous vous serez mis hors d'état de compter sur aucun secours. Vous comprenez aisément vous-même combien on serait, dans une pareille situation, peu capable de gouverner. Aussi n'est-ce pas à tort qu'un homme emporté par ses passions est regardé comme n'étant plus *maître de rien*. Puisqu'il n'est pas son maître, comment le serait-il des autres? Esclave d'autant plus à plaindre que sa servitude tombe sur cette partie de lui-même, sur cette raison, par laquelle Dieu a voulu que tous les hommes fussent libres. Que celui qui voudra donc être maître et tenu pour tel, commence par exercer sur lui-même son pouvoir ; qu'il sache commander à la colère ; que les plaisirs, malgré tout ce qu'ils auraient d'attrayant, ne le tyrannisent point ; qu'il jouisse toujours de sa raison. Voilà ce qu'on ne doit attendre de personne, si ce n'est une habitude prise dans le bas âge.

Rappelez-vous, je vous en conjure, de quelle manière Denys le Tyran traita le fils de Dion pendant qu'il l'eut en sa puissance. Tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare, c'est ce que la haine qu'il avait pour le père lui fit entreprendre contre le fils. Vous avez vu dans votre *Cornelius Nepos*, qu'inventeur d'un nouveau genre de vengeance, il ne tira point l'épée contre cet enfant innocent, il ne le mit point en prison, il ne lui fit point souffrir la faim ou la soif ; mais, ce qui est plus déplorable, il corrom-

pit en lui toutes les bonnes qualités de l'âme. Pour exécuter ce dessein, il lui permit tout, et l'abandonna, dans un âge inconsidéré, à ses fantaisies, à ses humeurs. Le jeune homme, emporté par le plaisir, donna dans la plus affreuse débauche. Personne n'avait l'œil sur sa conduite; personne n'arrêtait le torrent de ses passions. On contentait tous ses désirs : on louait toutes ses fautes. Ainsi corrompu par une malheureuse flatterie, il se précipita dans toute sorte de crimes. Mais considérez, monseigneur, combien plus facilement les hommes tombent dans le désordre qu'on ne les ramène à l'amour de la vertu. Après que ce jeune homme eut été rendu à son père, il fut mis entre les mains de gouverneurs qui n'oublièrent rien pour obtenir qu'il changeât. Tout fut inutile; car, plutôt que de se corriger, il aima mieux renoncer à la vie en se jetant du haut en bas de sa maison. Tirez de là deux conséquences, dont la première est que nos véritables amis sont ceux qui résistent à nos passions, et que ceux, au contraire, qui les favorisent sont nos plus cruels ennemis; la seconde et la plus importante est que si de bonne heure on prend bien garde aux enfants, alors l'autorité paternelle et de bons principes peuvent beaucoup. Au contraire, si de mauvaises et fausses maximes leur entrent une fois dans l'esprit, alors la tyrannie de l'habitude se rend invincible, et il n'y a plus ni remède, ni secret qui puisse guérir le mal. Pour empêcher qu'il ne devienne incurable, il faut le prévenir. Travaillez-y, monseigneur : et afin que votre raison fasse les plus grands progrès, fuyez la dissipation, ne vous livrez point à de frivoles amusements, mais nourrissez-vous de réflexions sages et salutaires; remplissez-vous-en l'esprit, faites-en la règle de votre conduite, et accoutumez-vous à recueillir les fruits abondants qu'elles sont capables de produire.

Bossuet (1627—1704).

AVANTAGES DE L'ÉTUDE.

Apprendre, c'est jouir, c'est acquérir un bien
Qui seul des coups du sort n'ait à redouter rien[1];

[1] Cette construction est sans doute amenée par la contrainte de la rime. En prose on dirait : *n'ait rien à redouter.*

Qui tienne lieu de tout et que rien ne remplace,
Qui ne puisse donner ni fortune ni place,
Qui nous aide à braver l'orage et les autans[1],
Et nous rende en hiver les roses du printemps!
On ne peut, mon enfant, parvenir à mon âge,
Sans avoir dans la vie essuyé maint naufrage;
Eh bien! quand le malheur se plut à m'accabler,
C'est l'étude, après Dieu, qui vint me consoler.
Mes auteurs favoris, mes maîtres, mes modèles,
Comme de vrais amis me sont encor fidèles;
Ils abrègent mes nuits, ils allongent mes jours,
Et quand je les appelle, ils répondent toujours,
Leur amitié jamais de regrets n'est suivie.
Pour chasser ici-bas les chagrins de la vie,
Ils se prêtent l'un l'autre un mutuel secours,
Et les jours les plus longs avec eux semblent courts.

Mennechet (1794—1845).

LA SUISSE A VUE D'OISEAU[2].

Au midi de la France, près des embouchures du Rhône, commence une chaîne de montagnes, d'abord peu imposantes, mais qui graduellement s'exhaussent, puis se développent le long des frontières septentrionales de l'Italie dans des proportions gigantesques, puis s'étendent vers l'orient, jusque dans l'intérieur de la Hongrie, et là s'affaissent et se réduisent en petites collines. Ces montagnes, dont les diverses ramifications portent différents noms, sont les Alpes, et le pays où s'élèvent leurs plus hautes sommités, c'est la Suisse.

Les vallées de ce pays se déroulent vers le nord en s'élargissant progressivement jusqu'aux monts calcaires du Jura, qui forment entre le lac Léman et le lac de Constance un vaste demi-cercle. De Schaffhouse à Bâle, le Rhin ser-

[1] *Autan* ne s'emploie guère qu'en poésie pour *vent violent*:
Sous les coups réunis de l'âge et des *autans*,
Tombe du haut sapin la tête échevelée. Baour-Lormian.

[2] A vue d'oiseau, *aus der Vogelperspective.*

pente le long du Jura. On dirait un fossé creusé au pied d'un rempart.

Il fut un temps où cette région était plongée dans les profondeurs de l'Océan, où les pics gigantesques, dont on mesure à présent la hauteur avec le baromètre, apparaissaient comme des îles éparses dans l'immensité des vagues. Les observations des géologues ne laissent aucun doute sur cet état primitif de la contrée helvétique. Quand la masse d'eau se fut écoulée, quand le sol qu'elle laissait à découvert se fut revêtu d'herbes, de plantes, de forêts, longtemps encore cette terre virginale resta inhabitée.

Des traditions rapportent que, six cents ans avant l'ère chrétienne, des Italiens, épouvantés par une invasion de Gaulois, dévalisés et chassés par ces barbares, vinrent avec leurs femmes et leurs enfants, chercher un refuge dans les gorges sauvages des Alpes. Là, les bois et les montagnes les séparaient des hordes féroces contre lesquelles ils avaient vainement essayé de lutter. Là, ils se firent un nouveau *Latium*. Un de leurs dieux ou de leurs héros s'appelait Rhétus. De là leur nom de Rhétiens, qui s'est maintenu d'âge en âge dans les annales de la Suisse. Aujourd'hui, on désigne encore par le nom de Rhétie le pays qui s'étend autour des sources de l'Inn et du Rhin, le district des Grisons.

D'autres traditions disent les lents et les timides développements des premiers habitants de la Suisse. Ils s'installèrent d'abord dans les vallées les plus larges et les plus tempérées ; puis peu à peu prirent possession de terrains moins attrayants. Mais ils regardaient avec une crainte superstitieuse les hautes cimes que les touristes de nos jours se réjouissent de gravir. Le Rhône leur semblait un fleuve orageux, issu du chaos. Le beau, le limpide, le radieux Léman était, selon l'expression d'un poète, le lac du désert et de la tempête[1]. Le lac de Constance, qu'on appelait d'abord le grand lac, inspirait par son aspect la même terreur. Des rives de ce lac jusqu'à celles du lac de Zurich, on ne voyait qu'un vaste désert, des forêts, repaire des ours, des

[1] Daguet, Histoire de la Confédération suisse.

sangliers, des terres humides où pullulaient de nombreux reptiles dont le peuple a fait dans ses légendes une image fantastique.

Tel a été l'état de la Suisse. On ne s'en douterait guère en la parcourant aujourd'hui. Il n'est pas de pays où l'on voyage plus commodément, et pas un qui attire chaque année une plus grande quantité de promeneurs, de savants, de curieux. Il a été tellement visité, et si souvent décrit, que si l'on se hasarde à le décrire de nouveau, on craint de faire une œuvre inutile ou téméraire. Mais, tant que le souci des intérêts matériels et l'idolâtrie de l'or, n'auront point gangrené les plus nobles facultés de l'homme, tant qu'il lui restera au cœur une fibre poétique, un sentiment des belles et grandes choses, il y aura des artistes qui se rendront gaiement en Suisse pour peindre ses paysages et des écrivains qui raconteront en de nouveaux volumes les impressions de leur voyage à travers cette magnifique contrée.

Qui ne voudrait la voir, cette belle Suisse, dans sa sévère majesté et sa grâce idyllique, dans l'action intelligente de sa population et dans le silence solennel de ses solitudes? Les scènes les plus variées, les contrastes les plus saisissants, sont réunis là dans un étroit espace : sites sauvages, images riantes, abîmes effroyables, sentiers fleuris. Ici, par de ténébreux défilés, on arrive à de vastes plaines pareilles à des mers de verdure. Là, ce sont de mystérieuses vallées qui se déroulent comme des bandes de velours entre des remparts de granit. Sur les coteaux pierreux, le vent jette un germe léger, et de ce germe naît une plante vivace, un arbuste, un sapin peut-être, qui, peu à peu, se développe et de ses larges rameaux pare la nudité d'un sol aride. Du haut des rocs escarpés, le torrent impétueux s'élance, bondissant, mugissant ; au loin, on l'entend retentir; au loin, on voit flotter son tourbillon d'écume pareil à la vapeur d'une chaudière bouillante, et l'on s'effraye de sa puissance. Puis le voilà qui tombe comme un cheval des pampas, épuisé de fatigue par l'ardeur de sa course. L'orageux, le terrible torrent qui sape les rochers, déracine les arbres, s'apaise tout à coup dans le bassin où il s'épanche, et se divise en plusieurs ruisseaux dociles qui se soumettent

humblement à l'industrie de l'homme, qui font marcher des moulins et des scieries ; puis, après avoir accompli cette tâche laborieuse, s'en vont gaiement de côté et d'autre, ondulant, serpentant au gré de leurs caprices, arrosant les prés, s'endormant dans leurs lits de fleurs, puis descendant mollement leur pentes, jusqu'à ce que, enfin, ils aillent s'unir au lac qui les absorbera dans son enceinte ou au fleuve qui les entraînera vers l'océan.

En gravissant les hautes montagnes de la Suisse, on passe par plusieurs zones de végétation, comme si l'on faisait un voyage à travers différents degrés de latitude. A voir ces montagnes dans leur sublime grandeur, dans leur immuable majesté, on dirait les reines de la terre, les filles des Titans pétrifiées. Comme des reines, elles portent une couronne étincelante, et les nuages leur font une ceinture d'argent. Les glaces qui recouvrent leurs cimes sont, comme celles des régions polaires, des glaces éternelles. Sur leurs épaules s'étend une couche de neige pareille à un manteau d'hermine, mais sur leurs flancs se déroule à longs plis une robe diaprée des plus fraîches couleurs.

La nature a donné à la Suisse le caractère le plus grandiose, la beauté la plus imposante, le prestige le plus magique. L'homme l'a vivifiée par son labeur, et plus d'une fois, illustrée par sa bravoure, ennoblie par ses vertus.

Les annales de la Suisse sont remarquables entre toutes celles des différents peuples de l'Europe. A certaines époques, elles nous apparaissent comme de merveilleuses épopées. En d'autres temps, elles nous offrent de doux tableaux de mœurs ou de sérieux enseignements. Deux profonds sentiments y éclatent de siècle en siècle : l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, et ces deux sentiments ont été, à diverses reprises, glorifiés par des prodiges de courage.

Pendant un long espace de temps, l'Helvétie subit le contre-coup de tous les bouleversements de l'Europe. Elle est successivement subjuguée par les Allemannes, par les Huns, par les Goths, réunie à l'empire des Francs, puis au royaume de Bourgogne, et enfin à l'empire d'Allemagne. Des mandataires de l'Autriche la gouvernent despotiquement ; des seigneurs construisent sur la cime de ses col-

lines leurs manoirs féodaux, et parfois abusent cruellement de leurs prérogatives.

Le courage et l'intrépidité que les Suisses déployèrent dans leurs guerres d'émancipation inspira aux souverains étrangers le désir d'attacher à leur service de si vaillants soldats. De l'année 1452 date le premier traité des rois de France avec la Confédération helvétique. Dix ans après, on remarquait, parmi les troupes de Charles VII, deux compagnies de Suisses armés de piques de dix-huit pieds de longueur. En 1516, François Ier signait un nouveau traité, par lequel il s'engageait à payer aux Suisses quatre cent mille écus pour l'expédition de Dijon, trois cent mille pour l'expédition d'Italie, dans le cas où on lui restituerait une partie des bailliages italiens cédés par Maximilien Sforza. De plus, il promettait à chaque canton un subside annuel de trois mille livres, et garantissait aux Suisses le maintien des privilèges commerciaux qui leur avaient été octroyés dans la ville de Lyon. De leur côté, les Suisses s'engageaient à fournir au roi six mille hommes au moins en temps de paix, et seize mille en temps de guerre.

Si les Suisses faisaient ainsi payer leurs services, on doit reconnaître qu'ils ne faillirent[1] point à ce qu'on attendait de leur bravoure et de leur honneur. Pendant près de quatre siècles, ils ont vaillamment pris part à la plupart

[1] *Faillir*, qu'il ne faut pas confondre avec *falloir*, est un verbe défectif. Il signifie: *manquer à son devoir, se tromper, faire faillite* (*banqueroute non frauduleuse*), *être sur le point de.* Ce verbe ne s'emploie guère qu'à l'infinitif, au participe présent dans quelques phrases consacrées par l'usage, au futur et dans les temps composés. *Il est dans notre nature de faillir. Le cœur me faut, je me sens pris d'une faiblesse* (*mir wird schwach*). *Ce banquier a failli, a fait faillite. Il a failli* (*pensé, manqué de*) *périr. Au bout de l'aune faut le drap*, locution proverbiale qui signifie que toutes les choses ont leur fin et qu'il ne faut pas s'étonner qu'elles viennent à *faillir*, à manquer, à *s'user* (*abnutzen*) quand on en a *usé* (*benutzen*) autant qu'on le pouvait. — *Faillir* fait au futur, suivant l'Académie, *je faudrai. Je ne faudrai pas à l'honneur.* Cependant Lamartine a dit: *Il ne faillira pas à son peuple.* L'emploi de ce verbe est moins fréquent qu'il ne l'était autrefois. On ne dirait plus, comme dans *Lancelot du Lac* (ouvrage du douzième siècle), excepté cependant dans le style marotique et badin: *Quand sa lance lui faut* (*manque*), *il met la main à l'épée.*

des guerres de la France, ils ont été les fidèles gardes de ses rois, et au (le) 10 août (1792), ils ont arrosé de leur sang les marches des Tuileries.

La Suisse se souvient de son ancienne histoire, et cette histoire restera comme un exemple mémorable de ce que peut faire un petit peuple dans sa lutte contre une grande puissance, quand il est soutenu par un vrai sentiment d'honneur et de patriotisme. La Suisse a eu ses Léonidas qui défendaient intrépidement ses Thermopyles; ses Horatius Coclès qui se dévouaient au salut de leurs compagnons. Elle a eu son Rodolphe d'Erlach, qui, après ses victoires, retournait humblement, comme Cincinnatus, à sa charrue; elle a eu son Winkelried, qui s'élançait au milieu des piques autrichiennes et mourait pour faire une trouée dans les rangs ennemis. Elle a eu ses vénérables paysans qui, en concluant au nom de leurs concitoyens un traité d'alliance entre leurs cantons respectifs, prenaient à témoin de leurs promesses la plaine et les montagnes. „Aussi longtemps que la terre subsistera", telle était la formule du serment. La Suisse a eu son Nicolas de Flue, ce saint ermite qui, après avoir vaillamment combattu pour son pays, après s'être retiré dans la solitude pour consacrer le reste de sa vie à Dieu, sortait de sa cellule pour apaiser de périlleuses dissensions. La Suisse a eu son Brutus, Joseph Amberg, qui remplissait à Schwitz les fonctions de landammann. Son fils s'étant rendu coupable d'un crime qui entraînait la peine de mort, le malheureux Amberg, en sa qualité de juge, fut forcé de lui appliquer la loi. Il ne chercha point à se soustraire à cette horrible obligation. Le jour de l'exécution, il alla voir le condamné dans son cachot, l'embrassa en pleurant, puis, s'étant démis de sa charge, se réfugia dans une habitation solitaire. Là il vécut encore cinq ans dans la prière et la pénitence, puis il mourut, épuisé par le chagrin. Par son testament, il fondait dans une église de Schwitz un service perpétuel pour le repos de son âme et de celle de son fils.

La Suisse a eu aussi, dès les premières périodes du moyen âge, ses illustrations littéraires et scientifiques. Le christianisme, consacré déjà dans le Valais par le martyre

de la légion thébaine, fut implanté, en l'an 610, au milieu d'une sauvage peuplade de montagnards, par saint Colomban, cet ardent, cet infatigable missionnaire irlandais.

Au neuvième siècle, l'abbaye instituée sous l'invocation de saint Gall, un des compagnons de saint Colomban, renfermait une des bonnes écoles de l'Europe. On y copiait et on y enluminait avec un soin minutieux des manuscrits. On y enseignait la théologie, la musique et les langues classiques. Il existe encore un catalogue de la bibliothèque de ce glorieux monastère, rédigé par un religieux vers l'an 860, et dans ce catalogue on ne compte pas moins de quatre cents volumes, rare trésor à cette époque. Bien des princes, amis des lettres, n'en avaient pas tant.

Au treizième siècle, la Suisse a eu ses Minnesænger, ces doux, religieux et chevaleresques poètes de la race germanique.

D'âge en âge le goût des lettres et des sciences s'est propagé et développé dans tous les cantons de la Suisse, et a produit à diverses époques des hommes qui, par leurs travaux, se sont fait un nom célèbre. Maintenant la Suisse a, dans chacun de ses villages et de ses hameaux, des écoles élémentaires ; dans la plupart de ses villes, des gymnases, des bibliothèques publiques, des musées; trois universités: Bâle, Zurich, Berne; deux académies: Genève et Lausanne; une école polytechnique à Zurich, une école militaire à Thoune, et plusieurs sociétés artistiques, historiques, littéraires, qui ont des séances régulières et publient d'intéressants mémoires.

Après ses diverses commotions sociales, religieuses et politiques, la Suisse en est venue à former un Etat fédératif qui se compose à présent de vingt-deux cantons très différents l'un de l'autre par leur étendue. Le plus grand, le canton de Berne, a 467,300 habitants[1]; le plus petit, celui d'Uri, n'en a que 14,700.

La population entière de la Suisse est de 2,510,000 âmes, dont 1,023,000 catholiques et 1,477,000 protestants. Chaque canton a son administration, sa juridiction et sa constitution particulière. Les affaires générales du pays

[1] Ces chiffres sont actuellement plus élevés.

sont réglées par l'assemblée fédérale qui est formée par les députés des cantons et se réunit à Berne.

Tout jeune j'ai appris à aimer ce pays, qui n'est séparé que par une forêt de sapins ou une fraîche rivière de ma province natale[1]. Je l'ai visité plusieurs fois à diverses époques de ma vie, aux jours joyeux de la jeunesse, aux jours graves de l'âge mûr. Ce qui m'attire surtout au sein de la Suisse, ce ne sont point ses villes, si brillantes qu'elles soient, ni les progrès de son commerce et de son industrie; ce sont ses lacs, ses bois, ses montagnes, toutes les admirables beautés dont la nature l'a dotée. C'est là ce qu'on ne se lasse pas de contempler et d'admirer.

Xavier Marmier (1809).

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Ami, te souvient-il de nos courses errantes,
Quand, légers de soucis et dépourvus de rentes,
Sans équipage et sans chevaux,
Le bâton à la main et le sac sur l'épaule,
Nous allions parcourir les sentiers de la Gaule,
Gambadant par monts et par vaux?

Nous voulions découvrir d'impossibles contrées,
Des rivages perdus, des routes ignorées,
Des sites riants ou glacés;
Nous voulions remonter aux sources des rivières,
Gravir sur des rochers, et lire sur des pierres
L'histoire des siècles passés.

Je n'ai rien oublié; tout vit dans ma mémoire;
C'est là que, relisant notre première histoire,
Souvent je me sens rajeunir;
Et le jour, quand je pense, et la nuit, quand je rêve,
Au hasard avec toi, sur les monts, sur la grève,
Je voyage de souvenir.

Voici le jour, partons. La fraîcheur matinale
Des champs silencieux et des forêts s'exhale
Avec mille parfums divers;

[1] L'auteur est né à Pontarlier, département du Doubs.

La rosée en tombant perle sur la feuillée,
Et déjà l'alouette, avant nous éveillée,
S'élance en chantant dans les airs.

Nous partons; nous prenons notre course première
Comme écoliers faisant l'école buissonnière,
Jouant, riant à travers champs;
Et puis, lorsque, tombant sur nos têtes moins gaies,
Le soleil a ployé nos jambes fatiguées,
Nous réfléchissons en marchant.

Salut, les pampres verts, les ruines antiques,
Les riantes maisons, les tourelles gothiques
Flanquant les murs d'un noir château,
Les villages déserts, les modestes églises,
Les filles du pays naïvement surprises,
Et la halte au bord d'un ruisseau!

Mon ami, c'étaient là les beaux jours de la vie;
Ils font nos souvenirs; ils feront notre envie;
Nous ne demandions rien au sort:
Que pouvait-il manquer à notre humble ordinaire?
Les repas les meilleurs sont ceux que l'on digère,
Les meilleurs lits, ceux où l'on dort.

Ah! lorsque, bien changés, près du foyer tranquille,
Le boiteux rhumatisme ou la goutte immobile
Nous tiendront souffrants ou perclus,
Comme nous conterons à de jeunes oreilles
Les mille événements, les monts et les merveilles
Que nous ne verrons jamais plus[1].

Nadaud (1820).

L'ESPRIT ET LE BON SENS.

Le président de Montesquieu[2] et lord Chesterfield[3] se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux

[1] On dit plus communément: *Que nous ne verrons plus jamais.*
[2] *Montesquieu* est un des écrivains les plus célèbres du dix-huitième siècle. Il est surtout connu par son ouvrage sur *l'Esprit*

nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites.

Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit: „Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que „je vis ici; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les „Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de „trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui „avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se „mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gou„vernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus „de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur „votre conduite; on vous épie, on suit tous vos pas, on „tient note de tous vos projets; on ne doute point que vous „n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut„être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une vi„site. Voyez, Monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez „qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûte„rait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'hon„neur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues,

des Lois, dans lequel il passe en revue les différentes législations et en cherche la raison soit dans la nature de l'homme en général, soit dans des causes locales particulières à chaque pays et à chaque peuple. — [3] *Chesterfield*, qui a rempli en Angleterre plusieurs fonctions importantes, s'est fait dans le dix-huitième siècle une réputation d'homme d'esprit et de bon ton. Il a été lié avec les hommes les plus distingués de son temps, particulièrement avec Montesquieu et Voltaire. On a de lui des *Lettres à son fils*, où il lui donne des conseils sur sa conduite dans le monde. Nous en avons cité un passage, en note, p. 56. Ces lettres sont écrites avec esprit et élégance, mais la morale se ressent des idées du dix-huitième siècle.

„je vous demande un service que je crois de quelque impor-„tance, c'est de ne pas me reconnaître; et si par hasard il „était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne „pas me dénoncer.“ Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre ses papiers et de les jeter dans le feu.

A peine cela fut-il fait que lord Chesterfield entra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rendit compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit:

— „Voilà qui est bien, mon cher président; mais remet-„tons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre „aventure à tête reposée.“

— „Vous vous moquez!“ lui dit le président. „Il est „impossible que ma tête se repose, lorsqu'elle ne tient qu'à „un fil.

— „Mais qu'est-ce que cet homme, qui vient si géné-„reusement s'exposer au plus grand péril pour vous en „garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous „plaira: l'amour de la patrie ne fait point faire de ces dé-„marches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. „Cet homme n'est pas votre ami?

— „Non.

— „Il était mal vêtu?

— „Oui, fort mal.

— „Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour „prix de son avis?

— „Oh! pas une obole.

— „Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-„il tout ce qu'il vous a dit?

— „Ma foi, je n'en sais rien . . . Des inquisiteurs eux-„mêmes, je pense.

— „Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait „au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— „Mais c'est peut-être un des espions qu'ils em- „ploient?

— „A d'autres! On prendra pour espion un étranger; „et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant une „profession assez vile pour être bien payée; et cet espion „trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si „l'on vous prend! Chansons que tout cela, mon ami.

— „Mais qu'est-ce donc que ce peut-être?

— „Je le cherche, mais inutilement."

Après avoir, l'un et l'autre, épuisé toutes les conjectures possibles, le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, lord Chesterfield, après être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court et dit:

— „Président, attendez; mon ami, il me vient une idée. „Mais . . . si . . . par hasard . . . cet homme . . .

— „Eh bien! cet homme?

— „Si cet homme . . . Oui, cela pourrait bien être; cela „est même, je n'en doute plus.

— „Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, „dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

— „Si je le sais! . . . Oh! oui, je crois le savoir à pré- „sent . . . Si cet homme vous a été envoyé par . . .

— „Parlez donc, s'il vous plaît.

— „Par un homme qui est malin quelquefois, par un „certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver „par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux „que cent livres d'esprit; car avec du sens commun . . .

— „Ah! scélérat!" . . . s'écria le président, „quel tour „vous m'avez joué! . . . Et mon manuscrit! mon manuscrit „que j'ai brûlé!"

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête; il monta dedans et partit la nuit même sans dire adieu à son compagnon de voyage. — Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit: „Ah!

„mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre „des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une „autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens „de bon sens[1].“

Diderot (1713—1784).

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

„Guillot“, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
„Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs.“ — „Pourquoi? répond Guillot.
— „Pourquoi? regarde donc; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle,
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.“
— „La peste!“ dit Guillot: doucement, calmez-vous;
Je ne vois pas cela, compère:

[1] Les grammairiens et les lexicographes ne sont pas d'accord sur la prononciation du mot *sens*, mais l'usage se déclare de plus en plus pour la prononciation de l'*s* finale de ce mot, peut-être pour éviter toute équivoque avec *sang* et *cent*, peut-être aussi en vertu de cette tendance, qui se manifeste davantage de jour en jour, à faire entendre la consonne finale de certains mots monosyllabes et dissyllabes, probablement pour leur donner plus de corps et d'énergie, tels sont les mots *hélas*, *jadis*, *fils*, *fat*, *net*, *fret*, *dot*, *but*, *mœurs*, etc. Il y a même en France des personnes qui vont jusqu'à prononcer, sans doute abusivement, la consonne finale dans *coût*, *le cours*, *le vers*. Cet abus sera peut-être un jour la règle. Car, comme l'a dit Varron, en fait de langue, l'usage change toujours: *omnis consuetudo loquendi in motu est.* Cependant l'*s* finale de *sens* est toujours muette dans les locutions suivantes; *le sens commun* (*der gesunde Menschenverstand*), *de sens rassis* (*beruhigten Sinnes*, *kaltblütig*), *sens dessus dessous* (*drunter und drüber*), *sens devant derrière* (*verkehrt*).

Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle; il porte de la pluie,
La terre est sèche dès longtemps;
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie,
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin."
— „C'est bien voir que cela!" dit Lucas en colère.
— „Mais chacun a ses yeux," lui répondit Guillot.
— „Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot,
Attendons la fin de de l'affaire:
Rira bien qui rira le dernier." — „Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici."
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant:
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

Florian (1755—1794).

LA FÊTE D'INTERLAKEN.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés aux pieds des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thoune qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette

montagne qui porte le nom de Vierge *(Jungfrau)*; aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet[1]; elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse ; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents, ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister à un des plus touchants spectacles que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les yeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

[1] La *Jungfrau* a été gravie depuis, entre autres, par l'intrépide explorateur des Alpes, M. Desor, en 1841.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton ; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était, il y a cinq siècles, lors de la conjuration du Grutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques, qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux rustiques. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indé-

pendance; et le patriotisme, exalté par le sentiment du bonheur, s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

„Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes „aussi verdoyantes: quand toute la nature sourit, le cœur „seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert?"

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs Un pays pauvre, d'une étendue très bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que des grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle: toujours elle les respecte, les imite, et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours. Puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

Mme de Staël (1766—1817).

AUX PAYSANS.

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis!
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles;
Elles donnent, hélas! moins qu'elles n'ont promis.

La cité pour son peuple en vain se dit féconde;
Le pain de ses enfants est plus amer que doux.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde,
Qui tout bas porte envie au dernier d'entre vous.
Paisibles et contents, la tâche terminée,
A votre cher foyer vous rentrez chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez eux qu'un morne désespoir!
Les saisons, il est vrai, vous sont parfois cruelles;
Aux caprices du temps vos travaux sont soumis.
Les blés, tendres encor, sont broyés par les grêles;
Les vergers sont battus par les vents ennemis.
Le désastre pourtant n'est jamais sans remède;
Avant peu, sous vos toits, la douleur s'interrompt!
L'olive a fait défaut, les prés viendront en aide;
Si les blés ont manqué, les pampres donneront[1].
Qu'elle est hideuse à voir la misère des villes!
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus!
Que d'opprobres en elle et de passions viles! —
La pauvreté rustique est mère des vertus.
C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils, si durs au froid, insensibles au feu;
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.
Si la France un matin vous aligne en phalange,
Vous savez faire honneur à votre humble berceau,
Vous, dignes héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau[2].
Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis.
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles;
Elles donnent, hélas! moins qu'elles n'ont promis,

J. Autran (1813—1877).

Donner se dit dans un sens particulier de ce qu'une chose rapporte, produit. *Les terres à blé ont beaucoup donné cette année. Le blé, le vin a donné, n'a pas donné.* — [2] *Hoche* (1768—1797) et *Marceau* (1769—1796) occupent une des premières places dans la glorieuse phalange de ces jeunes généraux de la république, qui, sortis des rangs du peuple, portèrent si haut la gloire militaire de la France.

DU BEAU DANS LA NATURE.

Je suis sur une cime. De cet endroit, le beau me frappe de toutes parts. Il apparaît dans les formes et dans les couleurs ; il éclate dans la grâce délicate des plantes et dans la robuste élégance des grands arbres ; il jaillit de l'azur du lac et des splendeurs du firmament. Mais quoi ! n'est-il point encore dans l'onduleux mouvement de ces coteaux qui fuient, dans la vaporeuse transparence de ces nues qui flottent? ne résulte-t-il pas aussi du sentiment de paix, qui, à l'aspect de ces objets, vient visiter mon âme doucement charmée?

Mais durant que, couché sur l'herbe, je promène mes regards sur les campagnes, voici que les champs pâlissent insensiblement, une terne lumière a remplacé le vif éclat des prairies, et une haleine froide ride les flots assombris. Que tout est morne ! et, au lieu de ces riantes clartés de tout à l'heure, quel deuil ingrat et lugubre ! Cependant au ciel tout s'ébranle, tout s'agite et, de tous les points de l'horizon, les nuées, comme des escadrons innombrables, envahissent les plages de l'air, se mêlent, se choquent, s'embrasent : le tonnerre gronde, la foudre éclate . . . et du sein des orages je ne sais quels traits de beauté viennent m'apporter le tressaillement du plaisir jusque sous cette voûte de rocher, où j'ai trouvé un abri.

La tempête passe au-dessus de ma tête, et court porter ses coups sur ces lointaines montagnes, dont les cimes altières semblaient tout à l'heure défier ses fureurs. Mais l'ondée a rafraîchi les campagnes qui brillent d'une nouvelle splendeur, et la nature entière, comme aux premiers jours du monde, semble sourire de bonheur et de sérénité. Que le lac est frais ! et qu'elles sont charmantes à voir, ces gouttelettes qui, suspendues aux feuilles, aux herbages, scintillent de toutes parts ! Le soir va les surprendre et l'aurore de demain éclairera de ses pâles lueurs une double rosée. A ces spectacles aussi renaît le doux tressaillement, et je n'y sais trouver d'autre cause sinon que tout cela m'apparaît, non pas comme utile ou surprenant, mais comme éternellement beau.

L'herbe est mouillée ; je vais là-bas m'asseoir sur ces rocs éboulés. De cette place, je vois sur le penchant de la

montagne une vieille tour mutilée à sa cime, minée à sa base: l'on dirait qu'elle se maintient debout par l'effort du lierre qui l'étreint de ses mille bras. Autour sont des décombres amoncelés, un désordre d'antiques pierres et de jeunes fleurs, de dalles enfouies et d'arbustes verdissants; dans cet angle abrité la muraille est noircie: c'est l'âtre des bergers. En venant ce matin, j'ai à peine remarqué cette tour, mais à présent, qu'empourprée à son sommet des derniers feux du couchant, elle plonge sa base dans l'ombre limpide du soir, mon regard s'y dirige, ma pensée s'y attache, et, comme soulevé par le beau qui s'en émane, un flot de plaisir vient remuer mon âme.

Je n'étais pas seul: un jeune enfant se présente qui sort de derrière ces décombres. Indolemment posé à côté de sa chèvre qui broute, les traits de son visage hâlé se découpent harmonieusement sur la croissante obscurité des cieux, et, tandis que ses cheveux d'or flottent au gré de la brise, de dessous ses cils fauves il porte sur moi un regard timide. Guide-moi, lui dis-je, jusque vers le chemin. Il me précède alors, et nous marchons en silence, tantôt à la lueur douteuse du crépuscule, tantôt perdus dans l'obscurité des taillis. Cependant les fraîcheurs de la nuit circulent dans le vallon, et, à mesure que l'ombre étend plus au loin ses mystérieuses noirceurs, le firmament brille de feux plus vifs et de clartés plus innombrables. A ce spectacle encore, l'admiration remplit mon âme, et j'adore le Créateur dans l'auguste magnificence de ses œuvres! R. Tœpffer (1799—1846).

LE MATIN.

L'ombre commence à replier ses voiles,
L'air est frais et le ciel est pur;
On voit encor briller quelques étoiles
Qui vont s'effacer dans l'azur.

Tandis que par degrés l'orient se colore,
Tout se réveille dans les cieux!
Et les petits oiseaux ont, par leurs chants joyeux,
Salué la nouvelle aurore.

Que j'aime sa douce clarté!
Que j'aime à voir le jour renaître
Et le soleil se lever, et paraître,
Dans sa gloire et sa majesté!

Salut, ô féconde lumière,
Astre éclatant, noble flambeau!
Combien le Dieu qui traça ta carrière
Doit être grand, majestueux et beau!

Jussieu (1792—1866).

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire[1] a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance[2], qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue, qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y eut de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui,

[1] Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. *Cic. lib. 2 de Orat.* — [2] Nescire quid antea quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum. *Cic.*

par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain, également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres. Car comment, à travers cette foule de flatteurs qui les assiègent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur ; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune?

La vérité ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes ; si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrées en contrées [1], et qui, semblables à une

[1] Philippi aut Alexandri latrocinia ceterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quam inundatio qua planum omne perfusum est, quam conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Seneca.*

inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain : au lieu que Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les princes, comme les particuliers, étaient cités et jugés après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée et qui sans égard pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages ; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : ministres d'Etat, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, les pères et mères dans leur famille, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur et de caprices que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons ; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations ; et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les

vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière et placé sur le trône.

Rollin (1661—1741).

L'HISTOIRE.

Le sort des nations, comme une mer profonde,
A ses écueils cachés et ses gouffres mouvants.
Aveugle qui ne voit, dans les destins du monde,
Que le combat des flots sous la lutte des vents !

Un souffle immense et fort domine ces tempêtes ;
Un rayon du ciel plonge à travers cette nuit.
Quand l'homme aux cris de mort mêle le cri des fêtes,
Une secrète voix parle dans ce vain bruit.

Muse ! il n'est point de temps que tes regards n'embrassent ;
Tu suis dans l'avenir leur cercle solennel :
Car les jours, et les ans, et les siècles, ne tracent
Qu'un sillon passager dans le fleuve éternel.

Bourreaux, n'en doutez pas, n'en doutez pas, victimes !
Elle porte en tous lieux son immortel flambeau,
Plane au sommet des monts, plonge au fond des abîmes,
Et souvent fonde un temple où manquait un tombeau.

Elle apporte une palme aux héros qui succombent,
Du char des conquérants brise le frêle essieu,
Marche en rêvant au bruit des empires qui tombent,
Et dans tous les chemins montre les pas de Dieu !

Victor Hugo (1802–1885).

LA PROVIDENCE[1].

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: — Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point et elle rongeait son cœur comme un ver ronge les fruits où il est caché.

Or[2], bien que la même pensée fût venue à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures, et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu, à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps, il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme

[1] La coupe des phrases, l'emploi fréquent de la conjonction *or* (*nun aber*), donnent à ce morceau une couleur biblique rendue plus sensible par la pensée religieuse qui anime le sujet.

[2] Sur la conjonction *or*, voyez la note de la page 37.

plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus, que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit pas.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: — Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs, sans doute, ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, ils se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta, le soir, à l'autre père, ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: — Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir à leurs nécessités, ils auront pour père le père qui est dans les cieux. Lamennais (1775—1854).

BONHEUR DE L'ENFANT VERTUEUX.

Oh! bienheureux, mille fois,
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui, de bonne heure, entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Heureux, heureux, mille fois,
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix!

J. Racine (1639—1699).

EXAMEN PARTICULIER DE LA NATURE.

Des animaux.

Tournons nos regards vers les animaux. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent, d'autres volent, d'autres nagent, d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux: au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans être imbibées, et qui ne s'appesantissent point, quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller comme les vaisseaux à la bouline[1], quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent et qui font des raquettes à leurs pieds pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes: aussi ces animaux sont-

[1] Aller à la bouline, *mit Seitenwind segeln*. On appelle *bouline* une corde qui sert à tendre la voile et à la porter de côté pour aller dans la direction du vent.

ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes: leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres pour les besoins de la vie.

L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les pièges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre formation. Ils se plient et se replient par les évolutions de leurs muscles; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent, ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres: aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés[1].

[1] Quelques parties de l'organisme peuvent, en effet, se reproduire, chez les reptiles, après avoir été coupées; mais cela ne

Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant pour sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles qu'il allonge, qu'il replie en tout sens pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser: aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour soulager l'homme dans sa faiblesse et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus froids. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leurs besoins, et leurs dépouilles servent encore d'habits aux hommes pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très épaisse et très dure, comme des écailles; d'autres ont des écailles mêmes qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un toit; elles s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

peut arriver pour des organes d'une certaine importance. Quant à la persistance de la vie, chez ces animaux, malgré de profondes mutilations, cela a été observé chez les salamandres et les tortues.

Ainsi dans la nature, non seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes: on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage! On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups: il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a préparé de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons laissent croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage, et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer.

D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui peut nous servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit se souvenir que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse

la vile matière qu'il a mise en œuvre : tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités. Il s'amollirait et il s'oublierait lui-même, s'il n'avait rien qui modérât ses plaisirs et qui exerçât sa patience. Fénelon (1651—1715).

Nous rapprochons de ce passage le fragment suivant qui traite à peu près le même sujet.

On voit dans plusieurs animaux un instinct qui étonne ; mais il ne paraît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, qui leur a appris qu'ils en avaient besoin ? Qui les a avertis de les préparer à temps, et de ne point se laisser prévenir par la nécessité ? Qui leur a dit comment il fallait les construire ? Quel mathématicien leur en a donné la figure ? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme et à bâtir sur un fondement solide ? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton ? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais de mille façons différentes ! Qui a commandé à l'hirondelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme et de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, et paraissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle ; conservez-lui toutes ses connaissances, et voyez s'il aura la même adresse et le même succès.

En troisième lieu, qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devaient faire éclore leurs œufs en les couvant ; que cette nécessité était indispensable ; que le père et la mère ne pouvaient quitter en même temps, et que si l'un allait chercher de la nourriture, l'autre devait attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf en rompant les premiers la coque ? et qui les a si exactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais ?

Enfin qui a renseigné tous les oiseaux sur le soin qu'ils devaient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés et en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espèce, mais sont pernicieuses pour une autre, et entre celles qui sont propres aux pères, mais qui feraient tort à leurs petits ? Qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connaissons la tendresse des mères parmi les hommes, et la sollicitude des nourrices ; mais je ne sais si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux à retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un ni l'autre, et à les conserver pour leurs petits, à qui cette première préparation tient lieu de lait ?

Mais donnons des bornes aux observations sur l'industrie des oiseaux, car une telle matière est infinie ; et écoutons un moment le concert de leur musique, la première louange que Dieu ait reçue de la nature, et le premier cantique d'action de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différents, mais tous harmonieux ; et tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte et plus moelleuse se fait pourtant distinguer ; et je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, et ils sont tous aussi petits ; les grands ignorent la musique, ou bien ils ont la voix discordante.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, et rien n'est plus riche ni mieux diversifié que leur plumage.

Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, et auquel il a prodigué avec l'or et l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paraît sentir son avantage ; et c'est, ce semble, pour étaler à nos yeux ses beautés qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence.

En examinant la plume des autres, je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes et des autres oiseaux de rivière : car elle est à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours sèche.

Je considère les pieds des mêmes oiseaux, et j'y vois des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jetant à l'eau ; au lieu que les autres, à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des pieds semblables, n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? et qui retient les autres, afin qu'ils n'imitent pas leur exemple ? On fait quelquefois couver des œufs de cane à une poule, qui est ensuite trompée par son affection et qui prend pour sa famille naturelle des enfants étrangers qui courent à l'eau au sortir de la coque, sans que leur prétendue mère puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord, très étonnée de leur témérité, et plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre, elle en témoigne sa vive impatience ; mais rien n'est capable de la porter à une indiscrétion que Dieu lui a défendue.

Je serais infini si je m'attachais à considérer tous les miracles pareils à ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation, qui en comprend plusieurs autres, et qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur temps marqué, et ils ne le passent point ; mais ce temps n'est pas le même pour chaque espèce : les uns attendent l'hiver, les autres le printemps, d'autres l'été, et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun

ne pense à partir; après sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour, et il accorde un intervalle pour s'y préparer; après quoi tout déloge, et il ne paraît le lendemain ni traîneurs ni déserteurs, tant la discipline est exacte! Plusieurs ne connaissent que l'hirondelle qui fasse ainsi; mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyage cette nouvelle famille, qui ne connaît que son pays natal, conspire tout entière à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la république, de demeurer par delà un certain jour. Enfin je demande à quels signes les principaux magistrats connaissent que ce serait tout risquer que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes que celle du prophète: „Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! vous les avez tous formés avec sagesse[1].“

Rollin (1661—1741).

L'habile et délicate construction des nids d'oiseaux a inspiré au poète Delille les vers suivants:

Ainsi qu'adroit chasseur, architecte savant,
Contre ses ennemis, les frimas et le vent,
Avec combien d'adresse, instruit par la nature,
L'oiseau sait de son nid combiner la structure!

[1] Toutes les explications du génie, a dit un grand naturaliste, tombent devant un insecte; oui, malgré les travaux entassés depuis cinq mille ans par la pensée humaine, l'histoire des instincts des animaux n'en reste pas moins d'une immensité inconnue, et pour nous servir ici d'une magnifique expression de Mme de Staël, cette énigme dévore, comme le sphinx, les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot.

Chaque espèce choisit et la forme et le lieu ;
L'une en ces longs canaux où pétille le feu[1],
Sous nos toits, sous nos murs hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau
De ses jeunes enfants confia le berceau ;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose ;
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défîrait[2] le compas de la géométrie.

Delille (1738—1813).

IMPRESSIONS DE VOYAGE. [3].

Les ours de Berne.

La cité de Berne fut fondée en 1191, par Berthold V, duc de Zæhringen. A peine fut-elle achevée, ceinte de murailles, et fermée de portes, qu'il s'occupa de chercher un nom pour la ville qu'il venait de bâtir, avec la même sollicitude qu'une mère en cherche un pour son enfant. Ne pouvant venir à bout de trouver ce qu'il cherchait, il rassembla dans un grand dîner toute la noblesse des environs. La fête dura trois jours, au bout desquels rien de positif n'était encore arrêté pour le baptême de l'enfant, lorsqu'un des convives proposa, pour en finir, de faire le lendemain une grande chasse dans les montagnes environnantes, et de donner à la ville le nom du premier animal que l'on tuerait. Cette proposition fut reçue par acclamation.

[1] *Ces canaux où pétille le feu*, périphrase traînante pour désigner les cheminées. C'est dans la partie la plus élevée des tuyaux de cheminée que certaines hirondelles établissent leur domicile. — [2] Sur la suppression de l'*e* dans *défirait*, voyez la note p. 4. — [3] Nous ne nous rendrons pas garant de l'exactitude de tous les faits racontés par l'auteur. Mais ce récit est un modèle de narration aisée et piquante, de style naturel et facile, et c'est à ce titre que nous le reproduisons. On peut dire d'Alexandre Dumas ce que La Rochefoucauld disait du cardinal de Retz: „Souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire,“

Le lendemain on se mit en route au point du jour. Au bout d'une heure de chasse, de grands cris de victoire se firent entendre: les chasseurs coururent vers l'endroit d'où ils partaient; un archer du duc venait d'abattre un cerf.

Berthold parut très désappointé que l'adresse d'un de ses gens se fût exercée sur un animal de cette espèce. Il déclara en conséquence qu'il ne donnerait pas à sa bonne et forte ville de guerre le nom d'une bête qui était le symbole de la timidité.

Le coup de l'archer fut donc déclaré non avenu, et l'on se remit en chasse.

Vers le soir, les chasseurs rencontrèrent un ours.

Un ours! c'était là une bête dont le nom ne pouvait compromettre ni l'honneur d'un homme, ni celui d'une ville. Le malheureux fut tué sans miséricorde, et donna à la capitale naissante le baptême avec son sang. Aujourd'hui encore, une pierre élevée à un quart de lieue de Berne, près de la porte du cimetière de Muri-Stalden, constate l'autorité de cette étymologie par une courte inscription.

Comme il nous était absolument égal d'aller d'un côté ou d'un autre, pourvu que nous vissions quelque chose de nouveau, nous suivîmes la foule : elle se rendait à la promenade de l'Engi, qui est la plus fréquentée des environs de la ville. Un grand rassemblement était formé devant la porte d'Aarberg; nous en demandâmes la cause ; on nous répondit laconiquement: *Les ours.* Nous parvînmes en effet jusqu'à un parapet autour duquel étaient appuyées, comme sur une galerie de salle de spectacle, deux ou trois cents personnes, occupées à regarder les gentillesses de quatre ours monstrueux, séparés par couples, et habitant deux grandes et magnifiques fosses tenues avec la plus grande propreté, et dallées comme des salles à manger.

L'amusement des spectacteurs consistait, comme à Paris, à jeter des pommes, des poires et des gâteaux aux habitants de ces deux fosses; seulement leur plaisir se compliquait d'une combinaison que j'indiquerai à monsieur le directeur du Jardin des Plantes, et que je l'invite à naturaliser, pour la plus grande joie des amateurs.

La première poire que je vis jeter aux Martins[1] bernois fut avalée par l'un d'eux sans aucune opposition extérieure ; mais il n'en fut pas de même de la seconde. Au moment où, alléché par ce premier succès, il se levait nonchalamment, pour aller chercher son dessert à l'endroit où il était tombé, un autre convive, dont je ne pus reconnaître la forme, tant son action fut agile, sortit d'un petit trou pratiqué dans le mur, s'empara de la poire, au nez de l'ours stupéfait, et rentra dans son terrier, aux grands applaudissements de la multitude. Une minute après, la tête fine d'un renard montra ses yeux vifs et son museau noir et pointu à l'orifice de sa retraite, attendant l'occasion de faire une curée aux dépens du maître du château, dont il avait l'air d'habiter un pavillon.

Cette vue me donna l'envie de renouveler l'expérience, et j'achetai des gâteaux, comme l'appât le plus propre à réveiller l'appétit individuel des deux antagonistes. Le renard, qui devina sans doute mon intention, en me voyant appeler la marchande, fixa les yeux sur moi, et ne me perdit plus de vue. Lorsque j'eus fait provision de vivres, et que je les eus emmagasinés dans ma main gauche, je pris une tartelette de la main droite, et la montrai au renard ; le sournois fit un petit mouvement de tête, comme pour me dire : Sois tranquille, je comprends parfaitement ; puis il passa la langue sur ses lèvres, avec l'assurance d'un gaillard qui est assez certain de son affaire pour se pourlécher[2] d'avance. Je comptais cependant lui donner une occupation plus difficile que la première. L'ours, de son côté, avait vu mes préparatifs, et se balançait gracieusement, assis sur les dalles, les yeux fixes, la bouche ouverte, et les pattes tendues vers moi. Pendant ce temps, le renard, rampant comme un chat, était sorti tout à fait de son terrier, et je

[1] *Martin,* surnom qu'on donne aux ours, en France. — *Martin-bâton* ou simplement *Martin* se dit d'un bâton dont on se sert pour frapper, châtier.

Martin-bâton accourt ; l'âne change de ton. La Fontaine.

[2] *Se pourlécher,* qui ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie, signifie *sich die Lippe, die Schnauze lecken.* — La particule *pour* sert quelquefois de *préfixe intensif,* comme dans *pourchasser, pourfendre, poursuivre.*

m'aperçus que c'était une cause accidentelle plutôt encore que la vélocité de sa course, qui m'avait empêché de reconnaître à quelle espèce il appartenait, lors de sa première apparition : la malheureuse bête n'avait pas de queue.

Je jetai le gâteau ; l'ours le suivit des yeux, se laissa retomber sur ses quatre pattes, pour venir le chercher, mais, au premier pas qu'il fit, le renard s'élança, par-dessus son dos, d'un bond dont il avait pris la mesure si juste, qu'il tomba le nez sur la tartelette ; puis, faisant un grand détour, il décrivit une courbe pour rentrer à son terrier. L'ours furieux, appliquant aussitôt à sa vengeance ce qu'il savait de géométrie, prit la ligne droite avec une vivacité dont je l'aurais cru incapable. Le renard et lui arrivèrent presque en même temps au trou ; mais le renard avait l'avance, et les dents de l'ours claquèrent, en se joignant, à l'entrée du terrier, au moment même où le larron venait d'y disparaître. Je compris alors pourquoi le pauvre écourté n'avait plus de queue.

Je renouvelai plusieurs fois cette expérience, à la grande satisfaction des curieux et du renard, qui, sur quatre gâteaux, en attrapait toujours deux.

Les ours qui habitent la seconde fosse sont beaucoup plus jeunes et plus petits. J'en demandai la cause, et j'appris qu'ils étaient les successeurs des autres, et qu'à leur mort ils devaient hériter de leur place et de leur fortune. Ceci exige une explication.

Nous avons dit comment, après sa fondation par le duc de Zæhringen, Berne avait reçu son nom, et la part que le genre animal avait prise à son baptême. Depuis ce temps, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non seulement de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines et sur les monuments ; mais encore de s'en procurer de vivants, qui seraient logés et nourris aux frais des habitants. Ce n'était pas chose difficile ; on n'avait qu'à étendre la main vers la montagne, et choisir. Deux oursons furent pris, et amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grâce et leur gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville.

Sur ces entrefaites, une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces

animaux une affection toute particulière, mourut, ne laissant pour héritiers que des parents assez éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle faisait 60,000 livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne, pour y fonder un lit en faveur de l'un des membres de sa famille! Les ayants droit attaquèrent le testament, sous prétexte de captation; un avocat d'office fut nommé aux défendeurs, et, comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et les légataires furent autorisés à entrer immédiatement en jouissance.

La chose était facile: la fortune de la donatrice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge d'en compter les intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel; ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis, et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Malheureusement rien n'est stable dans les choses humaines! Quelques générations d'ours avaient joui à peine de ce bien-être, inconnu jusqu'alors à leur espèce, quand la révolution française éclata. L'histoire de nos héros ne se trouve pas liée d'une manière assez intime à cette grande catastrophe, pour que nous remontions ici à tous ses résultats; nous ne nous occuperons que des événements dans lesquels ils ont joué un rôle.

La Suisse était trop près de la France, pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde: elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de Vaud se déclara indépendant. Berne rassembla ses troupes; victorieuse d'abord dans la rencontre

de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats de Fraubrunnen et du Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schauenbourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après, le trésor bernois fit sa sortie.

Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris: deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvèrent compris sur la liste des aristocrates, et traités en conséquence.

Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur, qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traversèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1788 jusqu'en 1803.

Une souscription fut alors ouverte en faveur des ours; elle produisit 60,000 francs. Avec cette somme, si modique en comparaison de celle qu'ils avaient possédée, le conseil de la ville acheta un lot de terre qui rapportait 2000 livres de rente.

Cette petite fortune se trouva bientôt réduite à moitié[1] par un nouvel accident, qui était cette fois en dehors de toute commotion politique. La fosse qu'habitaient les ours était autrefois enfermée dans la ville, et touchait aux murs de la prison. Une nuit, un détenu condamné à mort, étant parvenu à se procurer un poinçon de fer, se mit à percer un trou dans la muraille. Après deux ou trois heures de travail, il crut entendre que, du côté opposé du mur, on travaillait aussi à quelque chose de pareil: cela lui donna un nouveau courage. Il pensa qu'un malheureux prisonnier comme lui habitait le cachot contigu, et il espéra qu'une fois réuni à lui, leur fuite commune deviendrait plus facile, le travail étant partagé. Cet espoir ne faisait que croître à mesure que la besogne avançait; le travailleur caché opérait avec une énergie qui paraissait lui faire négliger toute précaution: les pierres détachées par lui roulaient

[1] A moitié, *zur Hälfte, halb.* De moitié, *um die Hälfte.* Le sac est *à moitié* vide. Il est *à moitié* ruiné. Ce bâton est trop long *de moitié.* Ce mets est trop salé *de moitié.*

bruyamment ; son souffle se faisait entendre avec force. Le condamné n'en sentit que mieux la nécessité de redoubler d'efforts, puisque l'imprudence de son compagnon pouvait, d'un moment à l'autre, trahir leur évasion. Heureusement il restait peu de chose à faire pour que le mur fût mis à jour. Une grosse pierre seulement résistait encore à toutes ses attaques, lorsqu'il la sentit s'ébranler ; cinq minutes après, elle roula du côté opposé. La fraîcheur de l'air extérieur pénétra jusqu'à lui ; il vit que le secours inespéré qu'il avait reçu venait du dehors, et, ne voulant pas perdre de temps, il se mit en devoir de passer par l'étroite ouverture qui lui était offerte d'une manière si inattendue. A moitié chemin, il rencontra un des ours, qui faisait, de son côté, tous ses efforts pour pénétrer dans le cachot. Il avait entendu le bruit que faisait le détenu à l'intérieur de la prison, et, par l'instinct de destruction naturel aux animaux, il s'était mis à le seconder de son mieux.

Le condamné se trouvait entre deux chances, être pendu ou dévoré : la première était sûre, la seconde était probable : il choisit la seconde, qui lui réussit. L'ours, intimidé par la puissance qu'exerce toujours l'homme, même sur l'animal le plus féroce , le laissa fuir sans lui faire de mal.

Le lendemain, le geôlier, en entrant dans la prison, trouva une étrange substitution de personne : l'ours était couché sur la paille du prisonnier.

Le geôlier s'enfuit, sans prendre le temps de fermer la porte ; l'ours le suivit gravement, et, trouvant toutes les issues ouvertes, arriva jusqu'à la rue, et s'achemina tranquillement vers la place du marché aux herbes. On devine l'effet que produisit sur la foule marchande l'aspect de ce nouvel amateur. En un instant, la place se trouva vide, et bientôt l'arrivant put choisir, parmi les fruits et les légumes étalés, ceux qui étaient le plus à sa convenance. Il ne s'en fit pas faute, et, au lieu d'employer son temps à regagner la montagne, où personne ne l'aurait probablement empêché d'arriver, il se mit à faire fête de son mieux aux poires et aux pommes, fruits pour lesquels comme chacun sait, cet animal a la plus grande prédilection. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux, dont la boutique donnait sur la place, avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer presque rouges deux grandes tenailles, et, s'approchant, de chaque côté, du maraudeur, au moment où il était le plus absorbé par l'attention qu'il portait à son repas, ils le pincèrent vigoureusement, chacun par une oreille. L'ours sentit du premier abord qu'il était pris; aussi ne tenta-t-il aucune résistance, et suivit-il humblement ses conducteurs, sans protester autrement que par quelques cris plaintifs, contre l'illégalité des moyens qu'on avait employés pour opérer son arrestation.

Cependant, comme on pensait qu'un pareil accident pourrait se renouveler, et ne finirait peut-être pas une seconde fois d'une manière aussi pacifique, le conseil de Berne décréta qu'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts. Ce sont ces deux fosses qu'ils habitent aujourd'hui, et dont la construction est venue réduire de moitié leur capital; car elle coûta 30,000 francs; et, pour se procurer cette somme, il fallut qu'ils laissassent prendre une inscription de première hypothèque sur leur propriété.

Alexandre Dumas (1803—1870).

L'AVEUGLE ET LE SOURD.

Je vois, dit un aveugle, au bout de l'horizon,
A vingt milles d'ici . . . devine . . . — Une maison! —
Bernique. — Un clocher? — Point. Je vois sur un grand [chêne
Une fourmi qui se promène. —
Merveille! dit le sourd, fallait-il tant chercher?
Tu vois une fourmi! Moi, je l'entends marcher.

Anonyme.

UN PAYSAGE DU BERRY.

La partie du sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direction de Paris à Clermont étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur

de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature naïve pastorale. En vain chercherait-il, dans le rayon de plusieurs lieues, une maison d'ardoises et de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume, et, s'il apercevait, derrière les noyers de la colline, la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait un campanile de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses entourées de leurs vergers et de leurs chenevières, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce[1] et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un bourg dans le pays ....

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil du midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies ; quand les insectes bruissent[2] avec force, et que la caille glousse dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traînes[3]. Vous y pouvez marcher

[1] Pr. *kainkonce.* — [2] *Bruire* est un verbe défectif, qui, selon l'Académie, n'est guère usité qu'à l'infinitif, à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent, *il bruit,* et aux troisièmes personnes de l'imparfait de l'indicatif, *il bruyait, ils bruyaient* (*bruyant* est adjectif). Mais quelques auteurs modernes ont employé ce verbe à d'autres temps et lui ont donné de plus les formes *bruissant, il bruisse, ils bruissent, il bruissait, ils bruissaient, qu'il bruisse* (toutes formes qui ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de l'Académie) par analogie avec le substantif *bruissement. Je crus que mon abdication bruirait plus longtemps dans le monde.* A. Dumas. *La ville bruissait à ses pieds comme une ruche pleine.* Lamartine. *Un murmure flatteur bruissait derrière elle.* Souvestre, — [3] Le mot *traîne* signifie ici un chemin creux, un ravin. Le Dict. de l'Acad. ne mentionne pas ce mot dans ce sens.

une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation : son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatiques ; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et chevelues tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux ; la bergeronnette y trotte sur le sable, d'un air à la fois espiègle et peureux ; la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums ; en automne, les prunelles violettes couvrent les rameaux, qui, en avril, blanchirent les premiers ; la senelle[1] rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

G. Sand (1805—1876).

A UN ENFANT.

Après vos sœurs et père et mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont vos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel ;
Il fait croître en âge, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

[1] *Senelle* (on écrit aussi *cenelle*), fruit de l'aubépine.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne,
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

Victor de Laprade (1812—1884).

LES DEUX CONVOIS.

Il y a quelques jours, j'ai été arrêté dans ma route par deux convois. Le premier était fort beau: riche tenture, larmes[1] d'argent, chevaux panachés, cochers à manchettes, à jabots, à pleureuses, beaucoup de voitures noires; puis des voitures bourgeoises; la file était fort longue. Ce mort-là, me dis-je, a été considéré pendant sa vie. Il avait une voiture, un nombreux domestique, un hôtel. Tout le monde s'honorait d'être de sa connaissance, il avait une foule d'amis!...

Après m'être informé du nom du défunt, je poursuivis mon chemin. Un peu plus loin, je fus encore arrêté par un convoi; celui-là était plus modeste: un corbillard fort simple, point de pleureuses au cocher, pas une seule voiture de deuil, mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui suivaient le convoi. Je ne vis pas, parmi tout ce monde, des toilettes recherchées, de tournures à la mode: mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

Que faisait le défunt? demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortège. — Il était maître maçon, me répondit-elle, brave homme, chéri de ses enfants, de ses ouvriers; on n'a su qu'après sa mort tout le bien qu'il a fait durant sa vie.

Fort bien, me dis-je en m'éloignant, mais cela n'a point la pompe, la magnificence du premier convoi!....

[1] *Larme* (*Thräne*) se dit d'un ornement figurant à peu près une larme et qu'on fait entrer, comme symbole de tristesse, dans la décoration des catafalques, etc. *Un drap mortuaire semé de larmes.*

Quelques jours après, il me prit fantaisie d'aller au cimetière du Père Lachaise[1]. En me promenant au milieu des tombeaux, j'aperçus un superbe mausolée, sur lequel je lus le nom du mort. C'était le riche que j'avais rencontré ; la magnificence avait encore présidé à la construction de son dernier asile, et au-dessous de son nom, je lus un éloge de ses vertus, de ses qualités, en vers *alexandrins*, suivi de l'expression des regrets de ses enfants et de toute sa famille, en vers de huit pieds. Après avoir admiré ce monument, je parcourus d'autres sentiers, et j'allais m'éloigner, lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançai doucement, afin de ne point les troubler ; le mausolée était fort simple, et je lus sur la tombe le nom du maître maçon, dont j'avais aussi rencontré le convoi. Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre ; mais devant la pierre tumulaire, je vis trois jeunes gens à genoux, ses fils sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra ; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement, et, en repassant près du beau mausolée, je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

Paul de Kock (1794—1871).

LE SONGE.

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité[2] je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.

[1] Le cimetière du Père Lachaise, à Paris, tire son nom du Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, qui possédait une maison de campagne sur l'emplacement du cimetière. — [2] En mort de qualité, *als Verstorbener von Stande.* — *Qualité* (*Eigenschaft*) *signifie* quelquefois *distinction, noblesse.* C'est un homme, une femme de qualité, *eine Standesperson.*

— Coquin, ce[1] me dit-il, d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Patrix (1585—1672).

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres, et les terriers ; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants, sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables : vives, agiles, légères, et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment ; tous leurs accents, le ton de la joie ; et tous leurs jeux, l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fau-

[1] Remarquez l'emploi de *ce* dans les locutions suivantes : *Et ce, conformément aux instructions reçues. Nonobstant lettres à ce (cela) contraires.* (Style de pratique et de chancellerie). — *Je l'aurai, ce dit-il ; ce me dit-il.* Cette locution vieillit. — *Il a tort, ce me semble (à ce qu'il me semble). Quand ce vint à payer, il se trouva sans argent (als es an das Bezahlen ging).*

vettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaîté !

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne : excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

La fauvette proprement dite habite avec d'autres espèces de fauvettes plus petites dans les jardins, les bocages, et les champs semés de légumes, comme fèves ou pois; toutes se posent sur la ramée qui soutient ces légumes; elles s'y jouent, y placent leur nid, sortent et rentrent sans cesse, jusqu'à ce que le temps de la récolte, voisin de celui de leur départ, vienne les chasser de cet asile, ou plutôt de ce domicile d'amour.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer et se poursuivre ; leurs attaques sont légères, et ces combats innocents se terminent toujours par quelques chansons. Le mâle de la fauvette prodigue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve ; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille.

Le nid est composé d'herbes sèches, de brins de chanvre, et d'un peu de crin en dedans ; il contient ordinairement cinq œufs, que la mère abandonne lorsqu'on les a touchés, tant cet approche d'un ennemi lui paraît d'un mauvais augure pour sa future famille. Il n'est pas possible non plus de lui faire adopter des œufs d'un autre oiseau : elle les reconnaît, sait s'en défaire et les rejeter. Par quel charme donc, s'il faut en croire la multitude des oiseleurs, et même des observateurs, se peut-il faire que la fauvette couve l'œuf que le coucou dépose dans son nid, après avoir dévoré les siens; qu'elle se charge avec affection de cet ennemi qui vient de lui naître, et qu'elle traite comme sien ce hideux petit étranger? Au reste, c'est dans le nid de la fauvette babillarde que le coucou, dit-on, dépose le plus souvent son œuf; et dans cette espèce le naturel pourrait

être différent. Celle-ci est d'un caractère craintif; elle fuit devant des oiseaux tout aussi faibles qu'elle, et fuit encore plus vite et avec plus de raison devant la pie-grièche, sa redoutable ennemie: mais, l'instant du péril passé, tout est oublié; et le moment d'après, notre fauvette reprend sa gaîté, ses mouvements, et son chant. C'est des rameaux les plus touffus qu'elle le fait entendre; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instants au bord des buissons, et rentre vite à l'intérieur, surtout pendant la chaleur du jour. Le matin, on la voit recueillir la rosée, et, après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées, et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage.

Au reste, presque toutes les fauvettes partent en même temps au milieu de l'automne, et à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre: leur départ est fait avant que les premiers froids viennent détruire les insectes et flétrir les petits fruits dont elles vivent.

Buffon (1707--1788).

L'ORPHELINE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs[1] :
Sa mère lui porta la douce nourriture . . .
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

[1] Dans la vigne *est en fleur*, *les blés sont en fleur*, l'Académie laisse *fleur* au singulier. Dans la phrase ci-dessus il y a *en fleurs*, pour que la rime soit exacte. D'après les règles un peu rigoureuses et absolues de la versification française, un mot qui se termine en *s* ne peut rimer qu'avec un mot qui se termine en *s* ou *x* ou *z*, quoique ces lettres soient nulles dans la prononciation et qu'elles n'aient aucune influence sur la rime. L'*œil* seul, et non l'*oreille*, est intéressé à l'observation de cette règle.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée ;

Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Alexandre Soumet (1786—1845).

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du Grand-Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage, parvint au sommet de la montée ; et après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche pour coucher, le même soir, à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité ; des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage ; je me dé-

cidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers, qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point : à six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres ; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour des rochers ; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches ; et les atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu, je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces thermopyles[1] glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent le chemin pour découvrir de là un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours ; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance : aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou plongent dans les neiges ; la

[1] *Thermopyles*, défilé de la Grèce, célèbre par le dévouement de Léonidas et d'une poignée de Grecs, qui y arrêtèrent l'armée de Xerxès. Ce mot se dit assez souvent d'un défilé étroit et difficile à franchir : il est assez heureusement employé ici, où l'auteur met en opposition le dévouement de Léonidas et celui des religieux du mont Saint-Bernard.

nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager[1], les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues ; et depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt à l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

Mallet du Pan (1749—1800).

Voici ce que dit de Saussure sur le même sujet dans ses *Voyages dans les Alpes*[2] :

Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air et la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étran-

[1] *Passager*, synonyme de *voyageur*, ne se dit guère que de celui qui passe la mer. — [2] Il peut être utile et intéressant de voir le même sujet traité par différents auteurs. La comparaison qui en résulte exerce le goût, féconde l'esprit et fait voir les divers aspects sous lesquels le même sujet se présente et peut être considéré. Nous profiterons de ces rencontres aussi souvent que l'occasion s'en présentera.

gers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion ; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent: le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très grands dangers. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *Marronnier*, va jusqu'à moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels: ils volent à leur aide toutes les fois que le marronnier ne peut pas seul suffire à les sauver ; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige ; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux, sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs ; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur

donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux: lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblayent promptement la neige et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré, en passant la montagne, deux soldats suisses qui, l'année précédente, en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avaient eu les mains gelées, et que l'on avait guéris et gardés pendant six semaines au couvent, sans exiger d'eux la moindre rétribution.

De Saussure (1740—1799).

La poésie a aussi célébré le beau dévouement des religieux du mont Saint-Bernard:

Le Voyageur sauvé des neiges du mont Saint-Bernard.

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.
Plus de routes, tout est barrière;

L'ombre accourt[1], et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.
A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas:
Mourant et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.
Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants:
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.
C'en est fait; son heure dernière
S'avance ici pour lui dans ces terribles lieux,
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux[2].
Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.
Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend:
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.
Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus:
La Mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

Chênedollé (1769—1833).

AVIGNON.

En arrivant à Avignon, il me sembla que je venais de quitter la France. Sortant du bateau à vapeur, je n'avais pas été préparé, par une transition graduée, à la nouveauté du spectacle qui s'offrait à moi; langage, costumes, aspect du pays, tout paraît étrange à qui vient du centre de la France. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole.

[1] L'ombre accourt, c'est-à-dire la nuit accourt. — [2] Dans le morceau cité plus haut, il est question de ce funeste sommeil.

Les murailles crénelées, les tours garnies de mâchicoulis, la campagne couverte d'oliviers, de roseaux, d'une végétation toute méridionale me rappelaient Valence, entourée, comme la plaine d'Avignon, d'un mur de montagnes aux profils déchiquetés, qui se dessinent nettement sur un ciel d'un azur foncé. Puis, en parcourant la ville, je retrouvais avec surprise une foule d'habitudes, d'usages espagnols. Ici, comme en Espagne, les boutiques sont fermées par un rideau, et les enseignes de marchands, peintes sur des toiles, flottent suspendues le long d'une corde comme des pavillons de navire. Les hommes du peuple, basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, travaillent à l'ombre, ou dorment couchés au milieu de la rue, insouciants des passants ; car chacun sur la voie publique se croit chez lui. La rue, pour les Espagnols, c'est le forum antique ; c'est là que chacun s'occupe de ses affaires, conclut ses marchés, ou cause avec ses amis. Les Provençaux, comme eux, semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire, où il est ridicule de demeurer, lorsqu'il fait beau. Enfin, la physionomie prononcée et un peu dure des Avignonnais, leur langage fortement accentué, où les voyelles dominent, et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre, complétaient mon illusion et me transportaient si loin de la France, que je me retournais avec surprise en entendant près de moi des soldats du Nord qui parlaient ma langue.

L'aspect général d'Avignon est celui d'une place de guerre. Le style de tous les grands édifices est militaire ; et ses palais, comme ses églises, semblent autant de forteresses. Des créneaux, des mâchicoulis couronnent les clochers ; enfin, tout annonce des habitudes de révolte et de guerres civiles.

A voir le château des papes, le plus considérable de tous ces bâtiments, on dirait la citadelle d'un prince asiatique plutôt que la demeure d'un pape. Construit sur un rocher escarpé, il élève ses tours massives à une hauteur prodigieuse. Rien dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art ; partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non seulement l'épaisseur

des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent, semblent défier les attaques de vive force; mais on a prévu encore le cas d'une surprise. L'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et de hautes courtines. Maître de la porte et de cette cour, l'assaillant n'a rien fait encore, c'est un nouveau siège qu'il lui faut entreprendre; enfin toutes ces défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier, il va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus une espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garni de soldats, qui peuvent assommer un à un ceux qui déjà se croyaient vainqueurs.

Ce château, dont la plus grande partie date de la première moitié du XIV^{e} siècle, peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire à cette époque. On est frappé de la rusticité de sa construction, de l'irrégularité choquante de toutes ses parties, irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par des avantages matériels. Ainsi les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.

Prosper Mérimée (1803—1870).

LA DISCRÉTION.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire;
Toujours au fond du cœur gardez votre secret:
On se repent parfois d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystère.
Certain auteur sur ce sujet
S'explique de cette manière:
„Le causeur dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.“

Panard (1694—1765.)

LA PEUR.

J'étais à la campagne, en pension chez un ministre[1] appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis que je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière ; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière; je le traversai gaillardement ; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté. La porte ouverte, je voulus entrer ; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai.

En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux. Je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant.

Je trouvai dans la cour un petit chien, nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église! . . . A peine y fus-je entré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête ; et, quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en aper-

[1] En Suisse, dans l'Eglise réformée, on appelle ordinairement *ministre, ministre du Saint-Evangile*, celui qui est chargé des fonctions relatives au culte, et que l'on nomme, en France, plus communément *pasteur*.

cevoir, je la cherchai longtemps à gauche ; je m'embarrassai dans les bancs, je ne savais plus où j'étais ; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien décidé à n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison ; prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier et de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et, confus de m'y être exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M^lle^ Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition ! A l'instant, toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite ; je cours, je vole au temple ; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la bible, je m'élance en bas ; en trois sauts je suis hors du temple, dont j'oublie même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

J. J. Rousseau (1712—1778).

LA CLOCHE.

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge,
Comme une voix du firmament.

Quand après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais, dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je crois entendre
La voix joyeuse du vallon,

La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin !

Ah ! c'est que, depuis le baptême,
La cloche au triste tintement
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement.

A. de Lamartine (1790—1869).

LE GRAND-PÈRE.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire ses enfants, Blanche et Henri ; elle ajoutait que, dépendant de la famille qui devait s'en charger, elle ne pouvait d'avance m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants ; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon, qui se cachait derrière elle ; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit : — C'est nous, grand-papa !

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre, d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer ; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après avoir été remercié de ses bons soins, il est parti.

Je les voyais donc enfin, ces chers rejetons d'une souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré

Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi.

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tous deux ont bien vite compris, sans doute, combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit: „Ne crains rien, je suis là!“ et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à mon domestique, Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout: les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et Baptiste se rencontrent.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui

me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence ; c'est, comme son nom l'indique, un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille ; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée ; le piano se réveille ; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage ; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poète (V. Hugo) que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens ; ils avancent la tête en disant doucement :

— Êtes-vous occupé, grand-papa ?

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée à mon épaule sans parler ; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée ; tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge ; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche ; il est en vacances de la vie. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère ;

lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Henri n'a pas voulu suspendre complètement ses études de collège ; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Eglogues de Virgile, en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'Histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe . . .

. . . La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs ; je me suis mis à feuilleter. Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue ; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer ; enfin une grande résolution a été prise ; je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature, négligée pendant cinquante ans, au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages ; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Et le moyen qu'il en soit autrement[1] dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire !

Lorsque j'étais au collège, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poète, si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme

[1] Et le moyen qu'il en soit autrement, *und wie wäre es möglich, dass es damit anders wäre.* On dit, par manière d'interrogation : *Le moyen? (Wie ist das möglich?) Vous voulez que je le fasse, le moyen? (Sagen Sie mir, wie ich es anfangen soll?)*

de loi, traduisait près de moi la fable *l'Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs ; il trouve enfin le mot :

Fonticula, diminutif . . .

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé ; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif.* — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire ; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté, sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron[1].

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable ? N'avions-nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon ? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques, prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit : „Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots."

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y cherchais que *la formation des temps* avec les règles du que *retranché*[2] ! Aujourd'hui, je ne songe qu'à ce qu'ils disent ; je suis leur

[1] *Cicéron* vient de *cicer*, qui signifie *pois chiche*. Ce surnom lui venait, dit-on, d'un de ses ancêtres, qui avait eu sur le nez une verrue de la forme d'un pois. Il y en a qui croient que c'était Cicéron lui-même qui avait cette verrue au bout du nez. — [2] La règle du *que retranché* est ce que les humanistes allemands appellent la règle *des Accusatifs cum Infinitif* ; en effet, dans ces sortes de phrases, le *que* français est retranché et ne se traduit pas.

pensée ; ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire ; c'est un sénat où les plus grands poètes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent . . .

Hier, Henri et Blanche sont repartis ; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence ! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup de larmes ; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir ; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations caressantes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux ; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait un effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses ; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu ; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

— Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux

rayon d'aurore ; puissent toutes les bénédictions descendre sur vous ! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps ! E. Souvestre (1806—1854).

A L'ENFANCE.

Ah ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant, garde ta joie !
Lis[1], garde ta blancheur !

Sois humble ! que t'importe
Le riche et le puissant ?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent !

V. Hugo (1802—1885).

LETTRES DE JEAN RACINE A SON FILS.

Jean Racine est un des plus grands poètes dramatiques des temps modernes. Il se trouvait, en 1692, au siège de Namur, en qualité d'historiographe de Louis XIV, qui y assistait également. C'est de là que sont datées les deux premières lettres qui suivent. Ce qui ajoute à l'intérêt de cette correspondance, si remarquable par les bons sentiments et les saines idées qu'elle exprime avec tant de simplicité, c'est le nom de l'auteur et l'époque à laquelle il appartient.

Au camp devant Namur, le 31 mai 1692.

Vous[2] avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre

[1] L'*s* finale se fait entendre dans *lis* (fleurs), mais elle est muette dans *fleur de lis* (terme de blason). — [2] Racine, comme

maladie, et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit: il est très important pour vous d'être docile. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous arrivera aucun accident: c'est une maladie[1] dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres; ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siège de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt; et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant: offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Soyez assuré qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Au camp devant Namur, le 10 juin.

Vous pourrez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous est tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnaissance que

on le voit, ne tutoie pas son fils. De son temps, le tutoiement était moins fréquent en France qu'il ne l'est de nos jours. Cependant, même dans le dix-septième siècle, on en faisait usage. Racine lui-même fait dire à Hermione, dans sa tragédie d'Andromaque :

Je ne t'ai point aimé, cruel; qu'ai-je donc fait?

Rodrigue et Chimène se tutoient dans le Cid de Corneille, Célimène, dans le Misanthrope de Molière, dit, à propos d'un certain Géralde:

Il tutoie en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

[1] La petite-vérole.

vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez par beaucoup de soumission. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir, elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez (pussiez me) donner de votre guérison : mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude. Je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. votre précepteur, et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils ! faites bien mes compliments à vos sœurs. Je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite; attendez donc à leur faire mes compliments que vous soyez en état de les voir.

Fontainebleau, le 10 octobre.

Vous me rendez un très bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux[1]. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous puissiez être souvent en si bonne compagnie; et vous en pourriez (pourriez en) retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des lettres à Atticus, au lieu du second que je pensais avoir apporté; je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans l'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque

[1] Boileau-Despréaux, contemporain et ami de Racine, et un des grands écrivains du dix-septième siècle. Il naquit en 1636, trois ans avant Racine, et mourut en 1711.

parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la république, et sur les choses importantes qui se passaient à Rome! Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement: mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron ; souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage: *Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit*[1]. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton: je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que vous si M. Carmeline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites souvenir (rappelez à) votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de *votre très humble serviteur*. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Fontainebleau, le 23 mai 1694.

Il me paraît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de C. de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention; et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous

[1] Inst., or., X, I. Boileau a appliqué à Homère ce que Quintilien dit de Cicéron (Art poét., Chant III) :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égards pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments, pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser ; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour des livres de piété et de morale. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point *(de ne point vous)* cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai d'autre dessein que de contribuer à vous mettre en état de ne me point *(de ne point me)* faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié.

Paris, le 13 juin.

C'est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir et que vous êtes continuellement à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très importantes pour votre conduite. La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et Madame Vigon, qui vous aiment comme leur enfant. N'oubliez point

vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et surtout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits. Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies ; on en doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; et ils auraient très méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. Je devais avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même affection avec laquelle je vous le donne. Adieu, mon cher fils, donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Paris, le 23 juin.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles ; elle est très contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions ; tantôt à Dieu[1], tantôt au monde, elle craint de s'engager de façon ou d'autre ; du reste elle est fort douce.

On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poètes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'en-

[1] Tantôt à Dieu, tantôt au monde, *bald geneigt, sich Gott zu widmen (in das Kloster zu gehen) bald der Welt zu leben.*

thousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, de ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois : vous êtes à la source du bon sens et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire : *Racine en mangerait volontiers.* Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent (viennent m') apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

J. Racine (1639—1699).

L'AMOUR FILIAL.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !
Voyez ce pauvre enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux.
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère :
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !

Florian (1755—1794).

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

Le chasseur de chamois part ordinairement dans la nuit, pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les

plus élevés où les chamois viennent paître avant que les troupeaux y arrivent. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'avance et s'élève toujours davantage ; mais s'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux et de les approcher en longeant quelque ravine ou en se coulant derrière quelque éminence ou quelque rocher. Arrivé au point de pouvoir distinguer leurs cornes (c'est à cela qu'il juge de la distance), il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec bien du sang-froid, et rarement il les manque.

S'il a tué le chamois, il court à sa proie, s'en assure en lui coupant les jarrets, puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour regagner son village. Si la route est très difficile, il écorche le chamois et ne prend que sa peau ; mais, pour peu que le chemin soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules et la porte chez lui, souvent au travers des précipices et à de grandes distances. Il se nourrit avec sa famille de la chair, qui est très bonne, surtout quand l'animal est jeune, et fait sécher la peau pour la vendre.

Mais si, comme c'est le cas le plus fréquent, le vigilant animal voit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse dans les glaciers, sur les neiges et sur les rochers les plus escarpés.

Il est surtout difficile d'approcher les chamois (de s'approcher des chamois), lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher qui domine toutes les avenues de leur pâturage ; dès que cette sentinelle aperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement, à l'ouïe duquel tous les autres chamois accourent auprès d'elle pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger ; et alors s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles.

C'est là que commencent les fatigues du chasseur ; car alors, emporté par sa passion, il ne connaît plus de danger ; il passe sur les neiges, sans se soucier des abîmes qu'elles

peuvent cacher ; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il pourra en revenir. Souvent, la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite ; mais il n'y renonce pas pour cela ; il se flatte que la même cause arrêtera aussi les chamois, et qu'il pourra les joindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent même sur des débris entassés où il n'y a pas la moindre espèce d'abri. Là, seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine qui fait sa nourriture ordinaire ; pain si sec, qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace ; il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête, et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les chamois qu'il poursuit.

Mais bientôt, éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève, transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois, remet son sac sur son épaule, et s'en va courir de nouveaux hasards.

Les chasseurs restent quelquefois ainsi plusieurs jours de suite dans ces solitudes, et, pendant ce temps-là, leurs familles, leurs malheureuses femmes surtout, sont livrées aux plus affreuses inquiétudes.

D'après ce tableau fidèle de la vie des chasseurs de chamois, peut-on comprendre que cette chasse soit l'objet d'une passion insurmontable ? J'ai connu un jeune homme qui venait d'épouser une femme charmante ; il me disait à moi-même :

— Mon grand-père est mort à la chasse, mon père y est mort ; je suis si persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, monsieur, et que je porte à la chasse, je l'appelle mon drap mortuaire, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre ; et pourtant si vous m'offriez de faire ma fortune, à condition de renoncer à la chasse aux chamois, je n'y renoncerais pas.

J'ai fait sur les Alpes quelques courses avec cet homme ; il était d'une adresse et d'une force étonnantes ; mais sa

témérité était plus grande encore que sa force, et j'ai su que, deux ans après, le pied lui avait manqué au bord d'un précipice où il avait subi la destinée à laquelle il s'était si bien attendu.

De Saussure (1740—1799).

Xavier Marmier, dans son *Voyage en Suisse*, fait du même sujet la description suivante :

De tous les quadrupèdes des Alpes, le chamois est certainement le plus intéressant. Sa tête ressemble un peu à celle du bouc; ses cornes sont noires, courtes, arrondies du haut, et recourbées en arrière en forme de crochets; ses oreilles sont longues et étroites; la pupille de son œil forme un carré oblong. La couleur de son poil varie selon la saison. Au printemps, elle est d'un gris blanc; en été d'un brun rouge; elle prend une teinte plus foncée en automne et devient noire en hiver.

Les chamois ne vivent guère isolément. Ils se réunissent ordinairement par petits troupeaux de dix à vingt, et quelquefois quarante individus, mâles et femelles. Comme ils sont très timides, ils choisissent, pour s'y retirer à l'abri des poursuites de l'homme et des animaux de proie, les lieux les plus escarpés, au milieu des rochers, près des neiges et des glaces. Le matin, avant l'aube, ils descendent dans le pâturage le plus rapproché; mais, dès que le soleil paraît, ils regagnent leur gîte sauvage, et y passent tout le jour couchés sur la neige. Le soir, ils vont de nouveau chercher leur nourriture, puis reviennent se blottir dans leur refuge. Quand vient l'hiver, ils descendent dans les forêts, et quelquefois même, si la saison est très rigoureuse, ils se rapprochent des vallées habitées, mais, dès qu'ils peuvent retrouver un aliment dans les hautes régions des Alpes, ils se hâtent d'y retourner. La nature, qui les a faits si craintifs, leur a donné des facultés particulières pour reconnaître le danger auquel ils sont exposés et pour y échapper. Le chamois a les sens de l'ouïe, de la vue et de l'odorat très développés, et ses jambes de derrière ont une force élastique incroyable. D'un bond, il peut atteindre à dix pieds de hauteur ou franchir un large gouffre. Il court le long des rocs avec la même assurance et la même

vitesse que l'antilope dans les plaines de sable de l'Afrique, et gravit lestement des parois presque verticales.

A ces moyens de sauvegarde, il joint une extrême vigilance. Quand les chamois s'arrêtent dans un pâturage, ils ne cessent de rester attentifs au moindre bruit et au moindre mouvement. De plus, à quelque distance il y a une vedette qui, dès qu'elle entrevoit un péril, les en avertit par une sorte de sifflement qu'elle produit en chassant fortement son haleine contre ses dents et entre ses narines. Cette vedette est ordinairement la femelle la plus âgée du troupeau. Les chamois semblent d'un commun accord la choisir pour leur guide, et lui confier la direction absolue de la communauté. Ils la suivent docilement et obéissent toujours à son signal. Si, par malheur, elle périt, les timides animaux sur lesquels elle veillait avec une sorte de sollicitude maternelle, sont tout effarés et épouvantés. On les voit alors se disperser de côté et d'autre, comme des abeilles qui ont perdu leur reine, et parfois même on les voit follement courir au devant du chasseur.

Les innocents chamois, exposés dans leurs sauvages retraites à l'éboulement des rocs, à la chute des avalanches, ont en outre plusieurs ennemis: l'ours, le loup, le lynx, et même le puissant vautour des Alpes, qui peut entre ses serres enlever leurs petits. Mais le plus redoutable de ces ennemis, c'est l'homme, c'est l'agile et courageux chasseur.

Ordinairement deux ou trois hommes se réunissent pour gravir les rocs escarpés, pour s'aider l'un l'autre à franchir les passages difficiles et guetter ensemble la proie qu'ils convoitent, le pauvre, l'inoffensif chamois, dont le sang bu tout chaud est, dit-on, un préservatif contre le vertige, dont la chair est un mets délicat, dont la peau est recherchée par les gantiers, et les cornes par les fabricants de cannes.

Mais il est plus d'un hardi montagnard qui se hasarde seul dans cette aventureuse expédition. Armé d'une carabine rayée à deux coups, et portant sur son épaule un petit sac dans lequel il a mis du pain d'avoine, un morceau de fromage, un flacon de kirsch, il part la nuit pour arriver au point du jour dans les pâturages élevés où il espère trouver les chamois. S'il parvient à les découvrir de loin, à l'aide

d'une lunette, il tâche de monter, par de longs détours et de grandes précautions, au-dessus de l'endroit où le troupeau stationne. S'il réussit alors à tuer ou à blesser un chamois, il se précipite vers lui et commence par lui couper les jarrets. Si alors il n'est pas trop éloigné de sa demeure, il prend l'animal sur son dos et l'emporte. Sinon il le dépèce et n'en prend que la peau.

Mais cette chasse ne s'accomplit pas toujours si aisément ni si vite. Les chamois, avertis par leur fidèle vedette ou par leur propre instinct, de l'approche de leurs ennemis, s'enfuient précipitamment dans des repaires inaccessibles. C'est alors que le chasseur doit se résigner à une rude tâche et à de cruelles fatigues. Alors, emporté par sa passion, il ne s'arrête plus devant aucun danger. Il traverse les couches de neige sans s'inquiéter des abîmes qu'elles recouvrent; il s'engage intrépidement dans les passages les plus périlleux, escalade les rochers sans songer comment il pourra redescendre. Tel est pourtant l'attrait de cette chasse, que la plupart de ceux qui l'ont entreprise et qui en ont subi toutes les fatigues et reconnu tous les périls, ne peuvent y renoncer.

Xavier Marmier (1809).

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu, bonheur !
Je bâille comme un grand seigneur ;
Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette !
Dans un carrosse empaqueté
Je promène ma dignité ;
Adieu, gaîté !
Et par bon ton[1] je prends du thé . . .

[1] Par bon ton, *Anstandshalber*.

Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité :
J'entretiens seul la Faculté[1] ;
Adieu, santé!
Hier, trois docteurs m'ont visité ! . . .
Adieu, santé!
Ma fortune est faite.

Mais je vois, en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons ;
Adieu, chansons!
Mon suisse annonce, finissons . . .
Adieu, chansons!
Ma fortune est faite.

Désaugiers (1772—1827).

L'AMOUR DU SOL NATAL.

Sur ce sujet, nous ne pouvons mieux faire que de citer d'abord Châteaubriand, l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Le plus beau, dit-il, le plus moral des instincts affectés à l'homme, c'est l'amour du sol natal ; si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tous les autres, nous ne faisons nulle attention, tous les hommes se précipiteraient vers les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert ; on peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette agglomération du genre humain sur un seul point de la terre. Pour éviter ces malheurs, la Providence a attaché les pieds de chaque homme au sol qui l'a vu naître par un aimant invisible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui

[1] La *Faculté* se dit quelquefois, absolument, de la Faculté de médecine.

revient au même, plus on a souffert dans ce pays d'injustices et de persécutions, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que ce soient ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière qui regrettent davantage le toit paternel: la raison de ce phénomène, c'est que le bonheur et la prodigalité d'une terre trop fertile détruisent, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins.

Tout confirme la vérité de cette remarque: un sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince ne tient à son palais; et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine n'en trouve à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer de sort; loin de sa tribu chérie, il en porte partout le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages; il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient ses aïeux; il périt, s'il ne retourne au lieu natal: c'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer, si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Ulysse, dit Homère, eût donné toutes les délices de l'île de Circé, et l'immortalité qui lui était offerte par la déesse, pour le bonheur d'apercevoir de loin, au-dessus de la cime des arbres de sa pauvre Ithaque, la fumée de son palais rustique. . . . . .

Il peut être curieux de rapprocher ce qui précède du morceau suivant emprunté à Bernardin de Saint-Pierre:

Il y a en Suisse un air antique et fort simple, appelé le *ranz des vaches*! cet air est d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer, en Hollande et en France, devant les soldats suisses de ces deux pays, parce qu'il les faisait déserter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *ranz des vaches* imite le mugissement des bestiaux, le retentissement des échos et d'autres particularités locales qui rappelaient à ces pauvres soldats les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie, et en même temps les compagnons du premier âge, les souvenirs de leurs aïeux.

L'amour de la patrie semble croître à proportion qu'elle est malheureuse; voilà pourquoi les peuples sauvages aiment leur pays plus que les peuples policés, et ceux qui habitent des contrées âpres et rudes, comme les habitants des montagnes, plus que ceux qui vivent dans des plaines fertiles et sous de beaux climats. Jamais la cour de Russie n'a pu engager aucun Samoyède à quitter les bords de la mer Glaciale pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le siècle passé, quelques Groënlandais à la cour de Copenhague, et ils moururent en peu de temps de chagrin: plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait une femme portant un enfant dans ses bras; on conjectura que cet infortuné était père.

Dans les pays froids et tristes, les impressions sont d'autant plus vives et d'autant plus durables, qu'elles sont moins variées. Cela est visible même chez les animaux: les oiseaux qui habitent des sites sauvages sont ceux qu'il est impossible de dépayser.

Un gouverneur de Cayenne avait fait venir des abeilles d'Europe, et leur avait assigné une habitation exposée au soleil, parfumée de fleurs, à l'abri des vents, et de tout point enchantée et délicieuse; mais le lendemain, quand il alla pour les visiter, elles avaient disparu; on les retrouva attachées au mât du vaisseau qui les avait apportées d'Europe.

Si la Judée n'eût pas été un pays triste et aride, il est douteux que le malheur d'en être éloignés eût inspiré aux Hébreux la belle et touchante élégie: „Assis sur les bords de l'Euphrate, nous avons pleuré au souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules du fleuve, et quand ceux qui nous avaient amenés prisonniers nous ont dit de les égayer par nos chants, nous leur avons répondu: Comment chanterions-nous les cantiques de l'Eternel sur une terre étrangère ?"

Quand Virgile exprime le regret d'un exil, il fait de cet exilé un berger qui n'a dans son pays qu'un petit champ entouré d'une haie d'aubépine, quelques chèvres et une grotte.

Il y a dans les *Natchez*[1] un chant consacré à la patrie absente, et ce chant de douleur est mis dans la bouche d'un pauvre sauvage qui habitait le désert, où il ne trouvait que l'eau du torrent, des fruits amers et le tombeau de ses ancêtres.

„Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères."

Si le geai bleu du Meschacébé[2] disait à la nonpareille[3] des Florides: Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? N'avez-vous pas ici de belles eaux, de frais ombrages? — Oui, répondrait la nonpareille fugitive; mais mon nid dans le jasmin, qui me l'apportera? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer, si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal; leurs tombeaux sont dans leur patrie avec les pleurs de leurs amis et les charmes de leur religion."

Il se peut que beaucoup de Troyennes eussent consenti, sans trop de peine, à s'éloigner de leur patrie, quand elle était florissante; mais quand Ilion est tombée sous l'effort des Grecs, elles ne peuvent plus quitter ses ruines:

Aux bords du Simoïs[4], les Troyennes captives,
Ensemble rappelaient, par des hymnes pieux,
De leur félicité les heures fugitives,
Et le deuil sur le front, les larmes dans les yeux,
Adressaient, de leurs voix plaintives,
Aux restes d'Ilion, ces éternels adieux:

Adieu, champs où fut Troie! adieu, terre chérie!
Et vous, mânes sacrés des héros et des rois!
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Adieu pour la dernière fois[5]!

[1] *Les Natchez* est le titre d'un ouvrage de Châteaubriand, dans lequel il a illustré cette peuplade des bords du Mississipi. [2] *Méschacébé* est le nom que les Natchez donnent au Mississipi. — [3] Nous ne connaissons pas d'oiseau qui porte le nom de *nonpareille*. — [4] Le *Simoïs*, rivière de Troade, sortait du mont Ida, arrosait la campagne de Troie et tombait dans le

En nous attachant à la patrie, même la plus triste, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille et mille raisons d'amour. L'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle, et le cheval, compagnons de ses courses dans les solitudes paternelles; le nègre se rappelle toujours sa case et son bananier.

Nous ne pouvons aimer notre pays sans aimer ceux qui l'habitent et auxquels nous attachent, d'ailleurs, l'habitude, le besoin et la reconnaissance des services reçus.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache: à défaut de réalités, on cherche à se repaître de songes; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions; tantôt, c'est un bois, un vallon, un coteau à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie; Andromaque, transportée en Epire, donne le nom de *Simoïs* à un ruisseau qui lui rappelle une rivière de la terre natale. Loin des bords qui nous ont vus naître, toute la nature est comme diminuée et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Que si[1] l'on nous demandait: Quelles sont donc ces fortes attaches, par lesquelles nous sommes enchaînés au lieu natal? nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le sourire d'un père, d'une mère, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du bon pasteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; ce sont peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un vieux serviteur, partie si essentielle de la maison; enfin, ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église, qu'on apercevait au-dessus des arbres, l'if du cime-

Xanthe ou Scamandre. — [5] Ces vers sont tirés d'une cantate de Casimir Delavigne, intitulée *les Troyennes*.

[1] *Si (wenn)* est quelquefois précédé de *que*, à l'imitation du latin *quodsi*, où l'on peut suppléer *adde*. Cette formule indique toujours une continuation du raisonnement. *Que s'il me dit* au lieu de *s'il me dit*. *Que si vous m'objectez* pour *si vous m'objectez*.

tière, le tombeau gothique, voilà tout; mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux les vues d'une Providence, qu'ils ne pourraient avoir une pareille puissance, si Dieu ne l'avait ordonné ainsi.

Ces idées se retrouvent dans la romance suivante de Châteaubriand; les deux exilés, mis en scène avec une naïveté si gracieuse, sont deux pauvres petits montagnards élevés dans une chaumière:

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours[1]!

Un de nos plus grands lyriques, Lamartine, dans sa jeunesse, secrétaire d'ambassade à Naples, regrettait, dans ce qu'il appelle son *brillant exil*, le vallon sans ombre où il était né. C'est là, dit-il, qu'est mon cœur!

Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont, pendant les nuits, mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même,
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.

La patrie nous devient surtout chère quand il faut la quitter. C'est en partant pour la sombre Ecosse que Marie Stuart adresse à sa patrie adoptive ces adieux si touchants:

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir;
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu, te quitter, c'est mourir.

C'est dans sa prison de Fotheringhay, qu'elle charge les nuages qui traversent les airs de ses vœux pour son ancienne patrie, et qu'elle envie aux oiseaux le bonheur de s'envoler vers son rivage.

[1] Voir p. 22 et 23 les autres strophes de ce charmant petit poème.

L'entrevue d'Enée et d'Andromaque[1] est un admirable tableau des longues tristesses qu'entretient au fond du cœur le souvenir de la patrie absente; le mouvement du héros qui baise la porte d'une ville étrangère, uniquement parce que cette porte s'appelle la *porte de Scée*[2], est tout à fait dans la nature.

Il n'y a pas moins de vérité dans le cri qui lui échappe à la vue des tableaux suspendus sous les portiques du palais de Didon, et où il reconnaît les champs troyens[3].

Un sauvage amené d'Amérique en France, et se promenant au Jardin des plantes, y aperçut un arbre de son pays; il courut à lui, et, en l'embrassant, fondit en larmes.

Personne a-t-il jamais revu sans attendrissement, après une absence plus ou moins longue, les lieux où il a passé son enfance et qui furent les témoins de ses premières joies et de ses premières peines? Quel est celui qui n'a pressé le pas à la vue du lieu natal et n'a tressailli de bonheur à l'idée de rentrer bientôt sous le toit paternel et d'y retrouver les objets de ses plus chères affections ! Béranger, le poète national de la France, a été l'interprète inspiré de cette impatience, de cet *élan du désir*[4], et nous ne connaissons pas de poète, dans quelque langue que ce soit, qui l'ait exprimé à la fois avec plus de simplicité et d'une manière plus sentie:

[1] Enée, après le sac de Troie, erra longtemps sur les mers, jouet d'affreuses tempêtes. Il aborda en Epire et trouva Andromaque, veuve d'Hector et esclave de Pyrrhus, au moment où, dans un bosquet sacré, sur les rives d'un faux Simoïs, elle offrait de tristes présents aux cendres de son époux. Il faut lire dans Virgile ce récit tout empreint de l'éloquence du cœur. — [2] *Scée*, porte de Troie, près de laquelle eut lieu la dernière et touchante entrevue d'Andromaque et d'Hector, qui est racontée au VI[e] livre de l'Iliade, et que Schiller a rendue si populaire. C'est par cette porte que le cheval de bois fut introduit dans la ville. — [3] Selon Virgile, Enée fut jeté sur les côtes de Carthage, où il fut retenu quelque temps par Didon. — [4] Cette expression est empruntée à J.-J. Rousseau. Elle rend, ce nous semble, avec bonheur le mot de *Sehnsucht*, que les Allemands plaignent les Français de ne pas avoir. Le fragment et les citations ci-dessus prouvent, dans tous les cas, que s'ils n'ont pas le *mot*, ils n'en sentent pas moins vivement la *chose*.

Qu'il va lentement le navire
A qui[1] j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire
Qu'il est lent de trouver un port!
France adorée,
Douce contrée,
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre, terre, là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France,
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée,
Douce contrée,
Après vingt ans enfin je te revois;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours,
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée,
Douce contrée,
Puissent tes fils te revoir ainsi tous[2]!
Enfin j'arrive
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

[1] En prose on dirait mieux *auquel; qui*, précédé d'une préposition, ne s'emploie ordinairement que des personnes ou des choses personnifiées. — [2] Quel beau vœu et quelle éloquence dans ce cri du cœur!

Châteaubriand prête à un sauvage un regret touchant d'une patrie dont il est séparé sans retour.

„Un soir, j'errais sur les grèves; mes yeux, parcourant l'étendue des flots, tâchaient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie; je me figurais que ces flots avaient baigné les rives américaines; dans l'illusion de ma douleur, la mer me semblait murmurer des plaintes comme celles des arbres de mes forêts: alors, je lui racontais mes malheurs, afin qu'elle les redît à son tour aux tombeaux de mes pères; la rêverie vint planer autour de moi; elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente."

Il y a un charme qui tient à la même cause, dans les paroles suivantes:

„Ainsi, quand de pauvres matelots ont embarqué avec eux cet oiseau vigilant qui annonce au laboureur le retour de l'aurore et les travaux des champs, si, au milieu des ténèbres de la nuit et parmi le bruit des flots qui battent les flancs du navire, la voix du chantre rustique vient à se faire entendre, le nautonnier réveillé par cette voix, revole par la pensée aux lieux qu'il a quittés, et donne un souvenir au toit paternel." Maizières.

Le morceau qui précède vient de nous faire voir les différents caractères que peut prendre, suivant les circonstances, l'amour de la patrie. Ce sentiment, un des plus puissants, se montre sous un nouvel aspect dans le récit suivant, où il est en quelque sorte mis en action.

J'ai fait ce matin ma visite de voisinage au père[1] Chauffour. Ce n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se traîne avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant ce regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant cette voix dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chauffour, mais la garnison se porte bien.

[1] *Père* se dit quelquefois familièrement d'un homme d'un certain âge et d'un rang inférieur, et pourrait se traduire peut-être par *Alter*, *guter Alter*.

J'ai trouvé le père Chauffour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages ; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! je ne vous croyais pas si matinal ; aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle[1], j'avais peur de vous réveiller.

Cette idée m'a touché et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien, m'a-t-il dit d'un ton de cordialité soldatesque, en me serrant la main ; je n'aime pas les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en Cosaques. Quand on mange du même air et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos . . . Asseyez-vous là, voisin, sans vous commander . . . Seulement prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, il faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici ? ai-je fait observer.

— La bonne volonté ! a répété Chauffour ; c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à l'armée, ils m'appelaient monsieur Content.

— Vous avez servi ?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la république, et plus tard dans la garde. J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire !

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes ? demandai-je.

[1] Mettre une sourdine à la chanterelle (*auf die Quintsaite einen Dämpfer setzen*) signifie figurément *seine Stimme dämpfen, leise singen.* —

— Mais quelque chose comme quinze ans[1], dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à, Vincennes un vieil oncle que j'allais voir de loin en loin un ancien de Fontenoy[2], arrangé dans mon genre[3]. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous l'autre[4], était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis[5], sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure! . . . . On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles!

Toutes les fois que j'allais le voir, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière?

— Non, lieutenant, que je lui réponds[6].

— Eh bien, qu'il reprend[6], la patrie est en péril!

Je ne comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose[7].

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il en me posant la main sur l'épaule; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé! Cette campagne que tu vois, ces maisons,

[1] *Quelque chose comme quinze ans*, locution familière qui signifie *à peu près quinze ans.* — [2] Fontenoy, village de Belgique, célèbre par la victoire que les Français, commandés par le maréchal de Saxe, remportèrent dans les plaines voisines, le 11 mai 1745, sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais. — [3] Arrangé dans mon genre, *zugerichtet wie ich*, c'est-à-dire manchot et avec une jambe de bois. — [4] *Sous l'autre*, c'est-à-dire sous Napoléon premier. — [5] L'ordre de Saint-Louis avait été institué par Louis XIV et était destiné à récompenser le mérite militaire. Cet ordre a été supprimé à la révolution. — [6] *Que je lui réponds, qu'il reprend*, tournures familières au lieu de *reprend-il, lui répondis-je* (*lui réponds-je* serait une cacophonie). — [7] *Ça me fit quelque chose*, locution familière qui signifie *cela fit une impression sur moi, cela remua mes entrailles.*

ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie! Les lois qui te protègent, le pain qui paye ton travail, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie! tu la vois, tu la respires partout! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie!

J'étais tremblant d'émotion, avec des larmes dans les yeux.

— Ah! j'entends, m'écriai-je; c'est la famille en grand, c'est le morceau du monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

Juste, Jérôme, continua le vieux soldat; aussi tu comprends, n'est ce pas, ce que nous lui devons?

— Parbleu! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes; c'est une affaire de cœur.

— Et de probité, mon enfant, qu'il acheva; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et c'est un mauvais parent; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions est un malhonnête homme; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une patrie sans en accepter toutes les charges est un mauvais citoyen!

— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen? demandai-je.

— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

Je ne répliquai rien pour le moment, j'avais le cœur gonflé et le sang me bouillait dans le cerveau. Mais en revenant le long des chemins, les paroles de mon oncle résonnaient à mon oreille et je répétais: Fais pour la patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère . . . Et la patrie est en péril; les étrangers l'attaquent, tandis que moi, je tourne des bilboquets! . . .

Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que le lendemain je retournai à Vincennes pour an-

noncer au lieutenant que je venais de m'enrôler et que je partais pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la république avant d'avoir fait mes dents de sagesse.

Tout cela était dit sans emphase. Le père Chauffour s'animait en parlant, non à cause de lui, mais pour les choses mêmes. Evidemment ce qui l'occupait dans le drame de la vie, ce n'était point son rôle, c'était la pièce!

O grande et belle âme, qui ne regarde le devoir accompli ni pour un mérite, ni comme un fardeau, et pour laquelle vivre, c'est se dévouer! E. Souvestre (1806—1854).

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: „Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

„Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

„L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour,
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute et puis elle pleure:
De son amour ne me parlez-vous pas?

„Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

„Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas[1]?"

Béranger (1780–1857).

MARINE[2].

J'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir, par un calme profond, nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie[3]; toutes les voiles étaient pliées: j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe[4] avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait

[1] Cette dernière strophe rappelle les malheurs de l'invasion de 1815, dont le souvenir n'est pas encore effacé en France. — [2] *Marine*, en terme de peinture, signifie un tableau représentant une vue de la mer. *Voilà une belle marine* (*Seestück*). *Vernet a excellé dans les marines. C'était un excellent peintre de marines.* — [3] Un des Etats de l'Amérique du Nord. — [4] On appelle *château de poupe* ou *d'arrière* la partie de l'arrière du vaisseau où se trouve le *timon* (*le gouvernail*). *La proue* est le devant.

un peu en avant d'eux : les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'Occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés çà et là dans l'Orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur ; vers le Nord, formant un triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la grandeur de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la *Mère de Douleur !* La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre, élevant la lune dans l'Orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Châteaubriand (1768—1848).

LA MER.

La mer ! j'aime la mer mugissante et houleuse,
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,
La mer calme et d'argent ! Sur les flancs écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,

Ou, mollement bercé, retenant son haleine,
De céder comme une algue au flux qui vous entraîne!
Alors on ne voit plus que l'onde et que les cieux,
Les nuages dorés passant silencieux,
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête.
O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air,
Comme un ami, je t'aime et te salue, ô mer!

A. Brizeux (1806—1858).

ENFANCE DE JEAN DE MULLER.

Il n'est pas facile de faire exactement, dans la vie d'un homme, la part de la nature et la part des circonstances. Celles au milieu desquelles Muller naquit semblent avoir déterminé sa vocation d'historien. Son grand-père maternel, Jean Schoop, pasteur à Schaffhouse, possédait beaucoup de documents et d'autres souvenirs de l'histoire de la Suisse; dans ce nombre était une collection de gravures qu'il expliquait à son petit-fils et se faisait expliquer par lui à son tour. A peine encore l'enfant savait-il lire, qu'il connaissait déjà les principaux événements de l'histoire nationale, instruit par les conversations amicales de son aïeul, qui lui légua un riche patrimoine, la passion des études historiques. C'était jour de fête pour le petit-fils, quand ses parents le menaient de Neukirch à la ville; il poussait des cris de joie du plus loin qu'il apercevait son grand-père, il le suivait partout, et ne prenait congé qu'avec peine du vieillard ému; il imitait avec un rare talent, tout d'affection, ses actions, sa démarche, ses gestes, L'aïeul conduisait quelquefois l'enfant dans sa bibliothèque, lui montrait une série de volumes in-folio et in-quarto qu'il avait écrits et même reliés de sa main et lui disait: „Jean, j'ai écrit tout cela pour toi; je te le donne; aies-en bien soin et lis-le avec attention.“ L'enfant lui répondit plus d'une fois: „Grand-papa, je veux aussi écrire un pareil livre.“ Si le savant et laborieux Schoop se fût douté des fruits que porteraient ses veilles studieuses, avec quelle émotion il eût béni le génie

qu'il éveillait dans cette jeune âme, la joie et l'amour de sa vieillesse! Doué d'une mémoire de fer, d'une imagination active, exercé à la narration presque aussitôt qu'à la parole, Jean montra le talent précoce de raconter avec intérêt. Agé de cinq ans, après le dîner de noces d'un parent, il récita, debout sur un banc, quelques traits d'histoire, d'une façon si pittoresque et si animée, qu'il attira peu à peu autour de lui tous les convives. A peine sut-il écrire, qu'il composa une histoire de Schaffhouse par demandes et par réponses; l'histoire de la Bible le captivait au point qu'il en oubliait le boire, le manger et tout autre plaisir: l'impression qu'elle fit sur lui ne s'effaça jamais de son âme, formée aux principes de l'Evangile et à l'habitude de la prière. A l'âge de douze à quatorze ans, assis pendant les soirées d'hiver auprès du poêle, entre sa sœur et son frère, il leur racontait ou plutôt leur peignait par la parole les histoires bibliques. Sa mère, vigilante non moins que tendre, observait son fils, gardait ces choses dans son cœur et laissait dire les prudents qui lui reprochaient de diriger mal sa famille et de développer chez ses enfants les germes de l'orgueil.

C. Monnard (1801—1865).

L'AMBITION.

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disait au roi Pyrrhus un sage confident[1],
Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appelle. —

[1] Pyrrhus, roi d'Epire, qu'il ne faut pas confondre avec Pyrrhus (Néoptolème), fils d'Achille, régnait vers l'an 300 avant Jésus-Christ. Son confident s'appelait Cinéas. — Ce récit est tiré de la *vie de Pyrrhus*, par Plutarque. On peut rappeler à cette occasion les vers suivants de Lafontaine:

L'homme, sourd à la voix du sage,
Ne dira-t-il jamais: C'est assez, jouissons?
Je le ferai, dit-il. — Mais quand donc? — Dès demain. —
Eh! mon ami, la mort peut te prendre en chemin,
Jouis dès aujourd'hui.

Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute on les peut vaincre: est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise,
Les chemins sont ouverts; qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter:
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà[1] le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs[2],
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?

Boileau (1636—1711).

LA CAMPAGNE.

Le travail de la campagne est agréable à considérer et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir jusqu'à la compassion; l'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant; et puis, c'est la première vocation de l'homme; il rappelle à l'esprit une idée agréable, et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et qui chantent, et les troupeaux épars dans l'éloignement; insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi.

[1] On dit plus communément *au delà de. Au delà du Gange des mers.* — [2] Le *Tanaïs*, fleuve de la Sarmatie, aujourd'hui le *Don*.

Les gens de la ville ne savent pas aimer la campagne; ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent; ils sont là comme en pays étrangers; faut-il s'étonner s'ils s'y déplaisent? Il faut être villageois, ou n'y point aller; car que va-t-on y faire? les habitants de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point: ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation: s'ils y ajoutent quelquefois la chasse, ils la font si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Leur table est couverte comme à Paris! Ils y mangent aux mêmes heures; on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes choses; autant valait y rester: car quelque riche qu'on puisse être, et quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, et l'on ne saurait apporter avec soi Paris tout entier[1]. Ainsi, cette variété qui leur est si chère, ils la fuient, ils ne connaissent jamais qu'une manière de vivre, et s'ennuient toujours.

La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. On ne peut se dérober à la douce illusion des objets qui s'y présentent; on oublie son siècle et ses contemporains; on se transporte au temps des patriarches. O temps de l'innocence, où les hommes étaient simples et vivaient contents! . . .

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus

[1] *Apporter avec soi Paris tout entier.* Ce dernier trait résume, d'une manière piquante, cette critique pleine de justesse. Un écrivain ingénieux de notre temps (Tœpfer, *Nouvelles genevoises*), fait une critique à peu près pareille, mais sous une autre forme: „Je veux chercher mes plaisirs où mon penchant les trouve, n'importe l'habit des gens et la dorure des lambris. Je veux les goûter simples, si je puis, mais vrais toujours, tirant leur saveur de quelque assaisonnement du cœur ou de l'esprit.... Ainsi, laissez-moi sous ma charmille avec ces bonnes gens. — Mais vous êtes vu! — Je ne m'en soucie! — Mais vous avez l'air d'être de leur compagnie! — Je l'entends bien ainsi. — Mais voici une voiture! — Qu'elle roule. — Mais des citadins qui vous connaissent! — Saluez-les de ma part, et qu'ils me laissent.“

de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent; il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser. Tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce. Je doute qu'aucune agitation violente pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale[1].

J.-J. Rousseau (1712—1778).

MES VOEUX.

Quand pourrai-je vivre au village?
Quand serai-je le possesseur
D'un champêtre réduit, asile du bonheur,
Qu'un bois de cerisiers ombrage?
Tout auprès serait un jardin,
Où croîtrait la laitue, où verdirait l'oseille,
Parmi de verts festons de lavande et de thym;
Les murs seraient couverts d'une flexible treille,
Où pendrait la grappe vermeille;
La figue y mûrirait à côté du raisin,
Et la fraise odorante au pied de la groseille.
Bordé de noisetiers, un limpide ruisseau
Environnerait mon empire,
Et mes désirs, j'ose le dire,

[1] Le remède, recommandé par Rousseau, est fréquemment employé de nos jours, ainsi que le prouvent les nombreuses pensions établies sur les montagnes de la Suisse, où un grand nombre d'étrangers viennent jouir, en été, de l'air pur et salubre que l'on y respire.

Ne dépasseraient pas le cristal de son eau.
Plus satisfait que ceux que la fortune enivre,
Et dont l'avide cœur ne saurait se borner,
Avec peu j'aurais de quoi vivre,
J'aurais encor de quoi donner. Jacquemard.

JEUX DE PRINCE[1]

Charnecé avait une très longue avenue devant sa maison en Anjou; dans cette avenue belle et parfaite était plantée une maison de paysan avec un petit jardin qui s'y était trouvé lorsqu'elle fut bâtie. Jamais Charnecé et son père n'avaient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert. Charnecé, ne sachant plus qu'y faire, avait laissé cela depuis longtemps sans en plus parler; mais enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait la vue et lui ôtait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à l'exercer; et il était tout seul chez lui sans femme et sans enfants. Charnecé l'envoie chercher, lui dit qu'il est demandé à la cour pour un emploi important, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font un marché au comptant; Charnecé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais; et que, moyen-

[1] On appelle *jeux de prince* ceux qui ont pour effet de fâcher ou de blesser quelqu'un, ceux qui se font aux dépens d'un tiers et qui ne plaisent guère qu'à ceux qui les inventent. — Ce récit est emprunté au duc de Saint-Simon, dont les mémoires sont un des documents les plus précieux de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle. Son style est admirable de vivacité, de souplesse et d'entrain et fait un des principaux mérites de l'anecdote plaisante racontée par cet écrivain *grand seigneur*, qui passe, à juste titre, pour un des prosateurs les plus originaux de la littérature française. Il a répandu à flots dans la langue écrite les expressions vives, les tours originaux de la langue parlée, mais parlée en bon et haut lieu, „Il jette sa phrase dans une direction quelconque, dit Vinet, décidé à ne point s'en repentir et à ne point rebrousser chemin."

nant quelque chose de plus, il ne veut pas qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite ; qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur consent et se met à travailler. Pendant qu'il est occupé, Charnecé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces intérieures, jusqu'à la position des ustensiles et des petits meubles, fait démonter la maison, et emporter tout ce qui s'y trouvait, remonte la maison telle qu'elle était, au juste, dedans et dehors, à quatre portées de mousquet, à côté de son avenue ; replace tous les meubles et ustensiles dans la même position dans laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même ; en même temps il fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parut pas[1] : tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée faite ; et pendant ce temps le tailleur était doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. Enfin, la besogne achevée de part et d'autre, Charnecé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue ; bientôt il la trouve longue ; après, il va aux arbres, et n'en trouve plus : il s'aperçoit qu'il a passé le bout, et revient à l'instant chercher les arbres ; il les suit et cependant ne trouve point sa maison : il ne comprend point cette aventure ; la nuit se passe dans cet exercice ; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour qu'il puisse aviser sa maison : il ne voit rien ; il se frotte les yeux ; il cherche d'autres objets, pour découvrir si c'est la faute de sa vue ; enfin, il croit que le diable s'en mêle, et qu'il a emporté sa maison ; à force d'aller et de venir et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit à une assez grande distance de l'avenue une maison qui ressemble à la sienne ; il ne peut croire que cela soit, mais la curiosité le fait aller où elle est et où il n'a jamais vu de maison ; plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne ; pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa

[1] En sorte qu'il n'y parut pas, *so dass man nichts merkte.* — Elle a eu la petite-vérole, mais il n'y paraît pas (plus). Il y a des gens qui ont l'art de se moquer des autres sans qu'il y paraisse. Acad.

clef; il ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place; il est prêt à en pâmer, et est convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée n'était pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruit de la vérité du sortilège, et le met en furie; il veut plaider; il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque; le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnecé eut son avenue libre.

Saint-Simon (1675—1755).

L'ANE RETROUVÉ.

Lucas à pied menait à son village
Six ânes qu'à la foire il venait d'acheter.
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage,
Sur l'un des animaux il crut devoir monter.
Mais quelle fut sa surprise et sa peine,
De voir devant ses yeux cinq baudets seulement,
Au lieu de la demi-douzaine
Qu'en partant il avait sous son commandement!
Trois fois le compte il recommence,
Et toujours oubliant l'âne qu'il a sous lui,
Trois fois de son mortel ennui
Il sent croître la violence.
En sanglotant, le pauvre villageois
Retourne sur ses pas; il court à droite, à gauche,
Pendant quatre heures il chevauche[1]
Par monts, par vaux, et jusqu'au fond des bois.
Après s'être donné vainement la torture,
Il regagne enfin sa maison;
Et, sans descendre du grison
Qui lui sert de digne monture,
A sa femme il déduit[2] sa piteuse aventure.
— Calme-toi, pauvre sot, lui dit-elle tout net,
Tu n'en comptes que cinq, et moi, j'en trouve sept.

Anonyme.

[1] *Chevaucher* pour *aller à cheval* est un archaïsme. Cependant ce mot s'emploie encore dans le style familier et marotique. Autrefois on disait aussi *à chevauchons* pour *à califourchon*, jambe deça, jambe delà (*rittlings*). — [2] *Déduire*, qui signifie *ra-*

MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.[1]

Ce jeune poète, qui, s'associant au dévouement du vieux Malesherbes[2], traça d'une main courageuse la lettre où Louis XVI condamné invoquait l'appel au peuple, ne tarda point à être regardé comme dangereux et suspect par l'ombrageuse tyrannie qui pesait sur la France. Il fut conduidans la maison d'arrêt de Saint-Lazare. Il ne se faisait luit même aucune illusion sur son sort: lorsqu'il entendit la porte de la prison se refermer sur lui, il se dit que tout était fini. Cependant, quand il se trouvait dans la salle commune avec les autres prisonniers, c'était lui qui ranimait leur courage et qui les sauvait du désespoir. Tous ces infortunés se pressaient autour du poète, dont les yeux brillaient encore d'inspiration poétique; il récitait alors une de ces naïves pastorales qui rappelaient la grâce et la simplicité de Théocrite. Aux premiers sons de sa voix, on voyait s'éclaircir les fronts tristes et soucieux, et un sourire errer sur les lèvres décolorées: c'était un rayon de soleil qui venait du ciel, à travers les barreaux de la prison. Bientôt s'animant de l'émotion qu'il excitait, le poète continuait de réciter ces vers composés dans des jours meilleurs.

battre (*abziehen*) *inférer, tirer une conséquence* (*folgern*), signifie aussi raconter, exposer avec détail. *J'ai été ébranlé de toutes les raisons qu'il m'a déduites.* — [1] André Chénier (1762—1794) rédigea la lettre par laquelle Louis XVI, après sa condamnation, réclama le droit d'appeler au peuple du jugement de la Convention. Cette héroïque imprudence, ainsi que la controverse politique à laquelle il se livra dans le *Journal de Paris*, le rendit suspect. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Son frère, Marie Joseph Chénier, également connu comme écrivain, était, au contraire, enthousiaste des idées de la révolution. On l'a accusé de n'avoir pas cherché à soustraire son frère à l'échafaud. Son *Epître à la Calomnie* est une réponse à cette accusation. — [2] Lamoignon de Malesherbes (*pr. malzèrbe*) ministre de Louis XVI et plus tard son défenseur devant la Convention, a aussi été une des victimes de la révolution française. Son nom rappelle un noble caractère et un grand dévouement.

Les prisonniers, entrainés par la douce mélodie, perdaient pour un moment le sentiment de leurs maux. Mais l'enthousiasme durait peu: quand le poète avait cessé de parler, la réalité reparaissait dans toute sa laideur, et les fers, un instant oubliés, semblaient encore plus pesants. Bientôt la voix du geôlier retentissait; la foule se dispersait, et chacun regagnait sa cellule, pour y retrouver, au lieu de sommeil, le sentiment de son malheur.

Dans le nombre des victimes, on remarquait des femmes dont les vertus méritaient un autre sort. Quelques-unes, par un sublime effort, paraissaient résignées, et voyaient sans murmure l'échafaud qui les attendait; souvent même c'étaient elles qui donnaient aux hommes l'exemple du courage. Mais l'une d'elles[1], brillante de jeunesse, se plaignait naïvement de toute l'horreur de sa destinée; elle pleurait sur elle-même, et disait, comme l'Iphigénie d'Euripide: „A mon âge, il est si doux de voir la lumière!“ André Chénier fut ému d'une compassion profonde, et traduisit en vers charmants les plaintes et les soupirs de *la jeune captive*:

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe, en mes mains encor pleine.
Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin:
Je veux achever ma journée.

Cependant, tandis que ces jeux poétiques charmaient l'horreur de la prison, le temps s'écoulait, et André Chénier fut désigné parmi ceux qui devaient être transférés de Saint-Lazare à la Conciergerie, pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Il monta d'un air calme dans la charrette qui l'attendait à la porte; mais quelle fut sa douleur, quand il vit assis à ses côtés l'ancien ami de sa jeu-

[1] Mademoiselle de Coigny.

nesse, le compagnon de ses travaux, le poète Roucher[1], qui gémissait depuis longtemps dans la même prison et qui allait être jugé avec lui ! Durant le trajet, leur conversation fut, dit-on, tranquille et douce: ils se rappelèrent leurs occupations chéries, leurs ouvrages ébauchés; ils citèrent même quelques vers de poètes qu'ils préféraient; et c'était quelque chose de touchant que d'entendre ces deux hommes, faits pour honorer les lettres et leur pays, répéter des passages de Virgile ou de Racine, en se rendant au tribunal qui devait faire tomber leurs têtes. Ils parurent devant ces bourreaux qui prenaient le nom de juges, et, condamnés en un instant, presque sans avoir été entendus, ils allèrent passer leur dernière nuit dans la prison de la Conciergerie.

Le lendemain, les deux amis, qui ne devaient plus se séparer, parurent dans la fatale charrette, aussi calmes que la veille. Il y avait cependant dans l'expression de leur visage une différence remarquable: Roucher, plus âgé, baissait la tête, et paraissait accablé d'une tristesse profonde; des liens réels l'attachaient à cette vie qu'il allait quitter, et dans l'abattement de ses traits, dans les larmes qui coulaient malgré lui de ses yeux, il était facile de voir qu'il pensait à sa femme et à ses enfants[2]. André, dans toute la fleur d'un talent que le temps n'avait point encore développé, levait au ciel un regard inspiré; des torrents de poésie semblaient encore passer par son âme ; puis, comme accablé de ces richesses inutiles, et portant la main sur son front où rayonnaient de nobles pensées, il disait à ceux qui

[1] Roucher, connu par un poème en douze chants, intitulé *les Mois*, avait aussi essayé de s'opposer aux excès de la Révolution. Il devint également l'objet et la victime de la haine des factieux. — [2] Roucher, avant de monter sur l'échafaud, avait fait faire son portrait par un de ses compagnons d'infortune; il l'adressa à sa femme et à ses enfants, après avoir tracé au bas ces quatre vers si connus :

Ne vous étonnez point, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je songeais à vous.

allaient mourir avec lui: „Eh quoi ! périr sitôt ! je sentais pourtant quelque chose là !“

La voiture s'arrête enfin: elle était arrivée au lieu du supplice. André Chénier et son ami montèrent les premiers à l'échafaud[1], et les deux poètes donnèrent à leurs compagnons l'exemple du courage et de la résignation.

Voici les vers inspirés au jeune poète (il avait 33 ans) quelques heures avant sa mort:

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaye encor ma lyre!
Peut-être est-ce bientôt mon tour!
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres!

Filon (1800—1875).

L'ESPRIT DE MÉTHODE ET LE GÉNIE.

Il s'agissait entre Grimm[2] et M. Leroy[3] du *génie* qui crée et de la *méthode* qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos, et ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses

[1] Ils furent exécutés avec trente-sept autres, parmi lesquels il y avait un marquis de Roquelaure et Créqui de Montmorency. — [2] Grimm, né à Ratisbonne (*Regensburg*), en 1723, vint jeune à Paris, où il se lia avec les philosophes et les écrivains de l'époque. Il se rendit célèbre par la correspondance littéraire qu'il entretint avec le duc de Saxe-Gotha, l'impératrice de Russie et plusieurs autres princes. Cette correspondance est remarquable par la franchise et la justesse des jugements. — [3] Leroy s'est fait connaître dans le dix-huitième siècle par ses *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux.*

arrangées feraient aussi bien de rester ignorants. Tel est son avis. „Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — Sans elle on ne profiterait de rien. — Qu'en se fatigant, et cela n'en serait que mieux; où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier?"

Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore si l'abbé Galiani[1] ne les eût interrompus comme ceci:

Mes amis, je me rappelle une fable; écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. „Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi „simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi?"

„Quel oiseau, dit le rossignol, l'a plus doux, plus léger, „plus touchant que moi?"

Le coucou: „Je dis peu de choses, mais elles ont du „poids, de l'ordre, et on les retient."

Le rossignol: „J'aime à parler, mais je suis toujours „nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts, „le coucou les attriste; il est tellement attaché à la leçon „de sa mère qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point „appris d'elle. Moi je ne reconnais point de maître; je me „joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on „m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode „avec mes heureux écarts!"

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol; mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité sans se soucier des réponses de son rival.

Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

[1] Galiani a été apprécié par son siècle comme littérateur, antiquaire (archéologue) et surtout comme économiste.

Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. „Ah! dit le coucou en le voyant, notre querelle est une „affaire d'oreilles; voilà notre juge."

L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice[1]. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. „Eh bien! leur dit-il, „allez là: je m'y rendrai, vous chanterez, je digérerai, je „vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis."

Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier[2] qui traverse les salles du palais de justice. Il arrive, il s'étend à terre, et dit: „Commencez, la cour[3] vous écoute." C'est lui qui était toute la cour.

Le coucou dit: „Monseigneur, il n'y a pas un mot à „perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de mon „chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la mé„thode." Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta: „Coucou, coucou, coucoucou, coucou, cou„coucou." Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés: ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine. Tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre les cailloux, tantôt

[1] Le lit de justice, *das Throngericht.* — [2] Voyez la note de la page 177. — [3] La cour, *der Gerichtshof, das Tribunal.*

on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignait ; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore ; mais l'âne, qui avait déjà baîllé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit: „Je me doute que tout ce que vous avez chanté là „est fort beau, mais je n'y entends rien ; cela me paraît „bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant „que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et „je suis, moi, pour la méthode."

Et l'abbé, s'adressant à M. Leroy et montrant Grimm du doigt : „Voilà, dit-il, le rossignol ; vous êtes le coucou, et „moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir."

Diderot (1713—1784).

L'OISON.

Dans la création je joue un bien beau rôle !
Je puis m'intituler le favori de Dieu :
Je cours, comme le cerf ; comme l'aigle, je vole,
Et comme le requin je nage, palsambleu !

Il ne me manque rien, mais rien, sur ma parole !
Figure, esprit, naissance, on a de tout un peu ;
Mes aïeux ont sauvé, dit-on, le Capitole[1] ;
Un autre d'être fier aurait vraiment beau jeu.

Puis, l'homme est mon ami ; ce roi de la nature
Prend soin de mon logis et de ma nourriture ;
Il me comble d'égards, il me couve des yeux :
Si je maigris, sur moi mon maître s'apitoie,
Si j'engraisse, au contraire, il semble plein de joie. . .
Je suis décidément un gaillard bien heureux !

Bouilhet (1824—1869).

[1] Vers l'an de Rome 365, dit Tite-Live (Titus-Livius), les Gaulois escaladaient déjà le Capitole ; les oies sacrées avertirent, par leurs cris et le battement de leurs ailes, les Romains endormis, et l'ennemi fut repoussé. En récompense de ce service, les oies, qui étaient déjà consacrées à Junon, furent l'objet d'un nouvel honneur ; dans les cérémonies publiques, elles étaient portées en litière. L'oison est le petit d'une oie.

RÉVOLUTIONS DE LA SURFACE DU GLOBE.

Dans mon ouvrage sur les *Ossements fossiles* je me suis proposé de reconnaître à quels animaux appartiennent les débris osseux dont les couches superficielles du globe sont remplies. C'était chercher à parcourir une route où l'on n'avait encore hasardé que quelques pas. Antiquaire d'une espèce nouvelle, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées et à en déchiffrer le sens; j'eus à recueillir et à rapprocher dans leur ordre primitif les fragments dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragments appartenaient, à les reproduire avec leurs proportions et leurs caractères; à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe: art presque inconnu, et qui supposait une science à peine effleurée auparavant, celle des lois qui président aux co-existences des formes des diverses parties dans les êtres organisés. Je dus donc me préparer à ces recherches par des recherches bien plus longues sur les animaux existants; une revue presque générale de la création actuelle pouvait seule donner un caractère de démonstration à mes résultats sur cette création ancienne; mais elle devait en même temps me donner un grand ensemble de règles et de rapports non moins démontrés, et le règne entier des animaux ne pouvait manquer de se trouver en quelque sorte soumis à des lois nouvelles, à l'occasion de cet essai sur une petite partie de la théorie de la terre.

Ainsi, j'étais soutenu dans ce double travail par l'intérêt égal qu'il promettait d'avoir, et pour la science générale de l'anatomie, base essentielle de toutes celles qui traitent des corps organisés, et pour l'histoire physique du globe, ce fondement de la minéralogie, de la géographie, et même, on peut le dire, de l'histoire des hommes, et de tout ce qu'il leur importe le plus de savoir relativement à eux-mêmes.

Si l'on met de l'intérêt à suivre dans l'enfance de notre espèce les traces presque effacées de tant de nations étein-

tes, comment n'en mettrait-on pas aussi à rechercher dans tes ténèbres de l'enfance de la terre les traces de révolutions antérieures à l'existence de toutes les nations? Nous admirons la force par laquelle l'esprit humain a mesuré les mouvements de globes que la nature semblait avoir soustraits pour jamais à notre vue; le génie et la science ont franchi les limites de l'espace; quelques observations développées par le raisonnement ont dévoilé le mécanisme du monde : n'y aurait-il pas aussi quelque gloire pour l'homme à savoir franchir les limites du temps, et à retrouver, au moyen de quelques observations, l'histoire de ce monde et une succession d'événements qui ont précédé la naissance du genre humain? Sans doute, les astronomes ont marché plus vite que les naturalistes, et l'époque où se trouve aujourd'hui la théorie de la terre ressemble un peu à celle où quelques philosophes croyaient le ciel de pierres de taille et la lune grande comme le Péloponèse; mais après les Anaxagoras il est venu les Copernic et les Kepler, qui ont frayé la route à Newton : et pourquoi l'histoire naturelle n'aurait-elle pas aussi un jour son Newton?

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent par leur cours régulier une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peuple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes, n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes au pouvoir, il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ses guerres intestines, et que la surface du globe ait été bouleversée par des révolutions et des catastrophes; mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol aujourd'hui si paisible, ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine; elles se développent pour ainsi dire avec sa vue, elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ces événements antiques dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes il pénètre dans leur intérieur.

Cuvier (1769—1832).

LES BATTEURS DE BLÉ.

„Allons, seigneur, allons! malgré vos mains si blanches,
„Prenez un des fléaux pendus là dans les branches;
„De sueur, comme nous, venez mouiller le grain,
„Pour y songer, ce soir, en mangeant votre pain.“ —
J'obéis, et mes coups cadencés avec règle
Des épis bondissants firent jaillir le seigle.
Puis m'éloignant[1]: „Ce soir, regardez ma maison;
„Pour ranimer vos cœurs, je fais une chanson;
„Ma lampe vous dira quelle peine réclame
„Mon pain mystérieux, mon pain qui nourrit l'âme.“

Brizeux (1806—1858).

AGRÉMENT DES VOYAGES A PIED.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous attire; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et se priver des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire natu-

[1] Après ces mots *puis m'éloignant*, suppléez: *je leur dis.*

relle, peut se résoudre à passer sur un terrain sans l'examiner, près d'un rocher sans l'écorner, sur des montagnes sans herboriser, sur des cailloux sans chercher des fossiles? Nos philosophes étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets; ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager, sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures, rêveurs, tristes, grondants ou souffrants, et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paraît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

J.-J. Rousseau (1712—1778).

LES GOUTS DU POÈTE.

Que l'avare en sa joie aride et solitaire,
Sur son coffre penché, s'enivre de son or!
Quand je verrai de fleurs s'émailler le parterre,
Mes yeux contempleront un plus charmant trésor!
Des nouvelles des cours qu'un autre s'inquiète!
Qu'importe ce que font les ministres des rois.
Moi, je ne veux savoir, inutile poète,
Que ce qu'ont de nouveau les champs, les prés, les bois.
Philomèle au bocage hier[1] s'est fait entendre!
C'est ma nouvelle à moi; mon cœur en est joyeux.
Autre nouvelle encore et que j'aime à répandre:
Un chèvrefeuille en fleur a récréé mes yeux!

Turquety (1807—1867).

[1] Il y a des mots en France dont la quantité syllabique est douteuse. *Hier* compte ici pour deux syllabes. Boileau donne ordinairement deux syllabes à ce mot quand il est isolé, et une seule lorsqu'il est joint à la préposition *avant*.

Mais hi-er il m'aborde, et me serrant la main...
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.

DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons et aux méchants, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fond des qualités personnelles, et dans la noblesse des sentiments. Etre bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que pour être en état de réprimer le vice et de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien, sans chercher à le paraître; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts et les injures avec patience; étouffer ses ressentiments, et rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger; préférer le bien public à tout; lui sacrifier sa fortune, son repos, sa vie, sa réputation même, s'il le faut; voilà ce qui rend l'homme grand et véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles sinon un objet de mépris? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges et de la flatterie, la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter, quoiqu'il n'en crût rien; tout cela nous permet-il de regarder ce prince comme véritablement grand? Quand on voit Marius, et après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoyens romains pour établir leur puissance, peut-on compter pour quelque chose leurs victoires et leurs triomphes?

Au contraire, quand on entend dire à l'empereur Titus cette parole devenue si célèbre: Mes amis, voilà une jour-„née que j'ai perdue", parce qu'il n'avait fait de bien à personne; à un autre, que l'on pressait de signer un arrêt de mort: „Je voudrais ne savoir pas écrire"; à l'empereur Théodose, après qu'un jour de Pâques il eût délivré les pri-

sonniers: „Plût à Dieu que je pusse ouvrir les tombeaux „pour rendre la vie aux morts“; quand on voit Scipion, encore jeune, faire des leçons de continence et de sagesse à un jeune prince qui s'était écarté de son devoir; qu'on voit un tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusaient injustement, et qui avaient conspiré sa perte; enfin quand nous lisons dans l'histoire quelques actions de libéralité, de générosité, de désintéressement, de clémence, d'oubli des injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime et notre admiration, et ne nous sentons-nous pas encore, après tant de siècles, émus et attendris par le simple récit de ces actions?

Notre histoire nous fournit une infinité de belles paroles et de belles actions de nos rois, et de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connaître en quoi consiste la véritable grandeur et la solide gloire.

„Si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le „reste de la terre“, disait Jean Ier, roi de France, sollicité de violer un traité, „elles devraient se retrouver dans le „cœur et dans la bouche des rois.“

„Ce n'est point“, dit Louis XII. à un courtisan qui l'exhortait à punir quelqu'un dont il avait été mécontent avant de monter sur le trône, „ce n'est point au roi de „France à venger les injures du duc d'Orléans.“

François Ier, après la bataille de Pavie, écrivit à la reine régente sa mère une lettre, qui ne contenait que ce peu de mots: „Madame, tout est perdu, fors[1] l'honneur.“ C'est là véritablement écrire et penser en roi, qui, en comparaison de l'honneur, estime peu tout le reste.

Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeait de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'agent de l'empereur de mander à son maître la résolution où il était de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses Etats; et d'ajouter que, quand il serait assez lâche pour le faire, il était certain que ses sujets n'y consentiraient jamais.

[1] *Fors* au lieu de *hors*, *hormis* (excepté), est tombé en désuétude et ne s'emploie plus que dans le style marotique.

Comme on reprochait à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avait à la Rochelle: „Je fais dans cette ville", dit-il, „tout ce que je veux, en n'y faisant que ce que je dois "

Nos magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que Cicéron dit dans ses Offices, qu'il y a une valeur domestique et privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai, premier président, menacé par les séditieux d'un prochain et capital supplice (ce sont les termes de l'auteur): „Je n'ai", dit-il, „ni „tête, ni vie, que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, „au service que je dois au roi, et au bien que je dois à ma „patrie." Dans la journée des Barricades[1] il ne répondit aux injures et aux menaces des principaux auteurs de la Ligue que ces paroles si dignes de louange: „Mon âme est „à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps entre les mains „de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra." Quand Bussy le Clerc eut l'audace d'entrer dans la grand'chambre, pour y faire lire la liste de ceux qu'il disait avoir ordre d'arrêter et qu'il eut nommé le premier président et dix ou douze autres, tout le reste de la compagnie se leva, et le suivit généralement à la Bastille.

Tout le monde sait que le premier président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mutinée, et l'arrêta par sa seule présence.

Cette fermeté est moins étonnante, dans les magistrats d'un parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des rois, et un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la

[1] Le 12 mai 1588, le duc de Guise, dit le *Balafré*, chef des Ligueurs, qui formaient le parti catholique, vint à Paris, contre la volonté du roi Henri III. Ce prince, pour expulser le rebelle, fit entrer quatre mille Suisses dans la ville. Mais le peuple, animé par les meneurs, établis dans les seize quartiers de la ville et que l'on appelait pour cette raison les *Seize*, barricada les rues et força les troupes à se retirer. Henri III, effrayé, s'échappa le lendemain de Paris. Cependant le roi feignit de se réconcilier avec les Ligueurs et assembla les Etats-Généraux à Blois, où il fit assassiner le duc de Guise (23 décembre 1588).

rare générosité qu'inspira aux bourgeois de Calais l'amour de leur patrie et la vue du bien public? La ville réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le roi d'Angleterre, Edouard III, irrité de la longue résistance qu'elle avait faite, ne voulut lui accorder de quartier qu'à une seule condition. „C'est", dit-il, „qu'ils „se partent de la ville six des plus notables bourgeois, les „chefs tout nuds, et tous déchaussés, les harts au col, et „les clefs de la ville et du chastel en leurs mains, et de „ceux je ferai en ma volonté, et le remanant je prendrai à „merci[1]." Quand on eut assemblé les habitants, un des principaux bourgeois, nommé Eustache de Saint-Pierre, prit la parole. Il parla avec un courage et une fermeté qui auraient fait honneur à ces anciens citoyens romains du temps de la république, et dit qu'il s'offrait à être la première victime pour le salut du reste du peuple; et que plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer et par la faim, il voulait être un des six qu'on livrerait à la vengeance du roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours et par son exemple, se présentèrent avec lui. On les conduisit, dans l'état qui avait été prescrit, au milieu des cris confus et lamentables du peuple. Le roi d'Angleterre était près de les faire exécuter: mais la reine, touchée de compassion, et fondant en larmes, se jeta à genoux aux pieds du roi, et obtint leur grâce (1347).

Lorsque le Grand Condé commandait en Flandre l'armée espagnole, et faisait le siège d'une de nos places, un soldat ayant été maltraité par un officier général, et ayant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étaient échappées, répondit avec un grand sang-froid qu'il saurait bien l'en faire repentir. Quinze jours après, ce même officier général chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un

[1] Ce sont les paroles d'un contemporain, le chroniqueur Froissard (né en 1333, mort vers 1410). Les voici traduites en français moderne: C'est que six des plus notables bourgeois sortiront de la ville, la tête et les pieds nus, la hart (la corde) au cou et les clefs de la ville et du château dans leurs mains; je les traiterai à ma volonté, et aux autres, je leur ferai miséricorde.

homme ferme et intrépide pour un coup de main dont il avait besoin, avec promesse de cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passait pour le plus brave du régiment, se présenta; et ayant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui était des plus hasardeuses, avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, l'officier général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avait promises. Le soldat les distribua sur-le-champ à ses camarades, disant qu'il ne servait point pour de l'argent, et demanda seulement que, si l'action qu'il venait de faire, paraissait mériter quelque récompense, on le fît officier. „Au reste", ajouta-t-il en s'adressant à l'officier général qui ne le reconnaissait point, „je suis ce sol-„dat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours; je „vous avais bien dit que je vous en ferais repentir." — L'officier général, plein d'admiration et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le même jour. Le Grand Condé prenait plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de soldat dont il eût jamais ouï parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avait emporté un bras à M. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer et à crier: „Tai-„sez-vous, mon enfant", lui dit-il et lui montrant M. de Turenne étendu mort: „ Voilà celui qu'il faut pleurer."

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri des Mesmes, l'un des plus illustres magistrats de son temps. Le roi (Henri II, si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'avocat général, il prit la liberté de représenter à Sa Majesté que cette place n'était point vacante. „Elle l'est", répliqua le roi, „parce que je suis mécontent de celui qui la remplit." „Pardonnez-moi, Sire", répondit Henri de Mesmes, après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé, „j'aimerais „mieux gratter la terre avec mes ongles, que d'entrer dans „cette charge par une telle porte." Le roi eut égard à sa remontrance, et laissa l'avocat général dans la place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur,

à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercîments pour une action, qui était, disait-il, d'un devoir indispensable, et auquel il n'aurait pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

Un Président à mortier[1] songeait à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire passer à son fils. Louis XIV, qui avait promis à M. le Pelletier, alors contrôleur général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Pelletier, après avoir fait ses très humbles remercîments, ajouta que le président qui se démettait avait un fils, et que Sa Majesté avait toujours été contente de la famille. „On n'a pas coutume de me „parler ainsi", reprit le roi surpris d'une telle générosité; „ce sera donc pour la première occasion". Elle ne tarda pas longtemps; et deux ans après, M. le président le Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé.

Je le répète encore: quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri et ce témoignage d'une nature droite, saine, pure, et non encore altérée par de mauvais exemples et de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugements, et qui est comme la base de ce goût de la solide gloire et de la véritable grandeur dont je parle.

Rollin (1661—1741).

LE CÈDRE DU LIBAN.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même:
„—Je règne sur les monts; ma tête est dans les cieux;
„J'étends sur les forêts mon vaste diadème;

[1] *Président à mortier*, celui qui présidait autrefois le parlement (*Parlamentspræsident*). — *Mortier* se disait d'une espèce de bonnet rond, ordinairement de velours noir, en forme de *mortier* renversé que les présidents de parlement portaient dans l'exercice de leurs fonctions. Les magistrats, les avocats portent encore aujourd'hui une coiffure analogue à laquelle on donne simplement le nom de *bonnet*. — Opiner du bonnet (*mit der Mütze stimmen, indem man dieselbe abnimmt*), *ganz wie die Andern stimmen, zu allem Ja sagen.*

„Je prête un noble asile à l'aigle audacieux;
„A mes pieds l'homme rampe ..." Et l'homme qu'il outrage,
Rit, se lève, et, d'un bras trop longtemps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.
Vainement il s'exhale en des plaintes amères;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil;
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères,
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

E. Lebrun (1729—1807).

L'HOSPITALITÉ SUSPECTE.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps, lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure . . . ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy[1]; vous en souvenez-vous? et mieux[2] encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire, quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit

[1] *Raincy*, autrefois parc et château à quelques lieues de Paris. — [2] Les adverbes *bien, mieux* s'emploient quelquefois en parlant des agréments d'une personne et surtout de ses avantages physiques. *Cette demoiselle est très bien; sa sœur est encore mieux.* On dit aussi: *le malade est bien aujourd'hui; il est mieux qu'il n'était hier.*

pas prier; nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins, car, pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas.

Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français, imaginez un peu! Chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous, dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai ces propres mots du mari: „Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?“ A quoi la femme répondit: „Oui“. Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!.... Nous deux, presque sans armes, contre eux

douze ou quinze, qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups . . . En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi, derrière la porte: il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entra pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: „Doucement, va doucement.“ Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre . . . . Ah! cousine! il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: „Faut-il les tuer tous deux?“ Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

P. L. Courier (1772—1825).

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

Un paon[1] faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts.

[2] *Paon* pr. *pan* — La combinaison *aon* se prononce *a-on*, *an*, *on* et *a*. — Elle a le son *a-on* dans *Lycaon* (fils de Pélasgus

Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux,
Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit:
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon: c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue.

Florian (1755—1794).

UNE VUE DES PYRÉNÉES.

Il est des impressions que la plume ne peut rendre, et qui meurent dans la voix. Le rêve intime de l'artiste est d'ordinaire plus grand que l'œuvre d'exécution. L'image qu'il a conçue se dénature ou s'affadit en passant par le pinceau, et la pensée à laquelle il s'abandonne devient plus froide ou plus étroite en tombant dans le mécanisme du langage. Voilà du moins ce que j'éprouve en me reportant à cette vive et ardente émotion qui me saisit lorsque, pour la première fois, je me trouvai au sein des Pyrénées. J'avais aperçu ces montagnes depuis Toulouse, depuis Narbonne, toujours de loin, comme un nuage ou une vapeur. Mais, arrivé au delà de Saint-Gaudens, je les vis s'élever devant moi si grandes et si majestueuses, et j'entrai dans cette délicieuse vallée qui serpente au pied de leurs hautes sommités.

C'était le matin, au lever du soleil. Une partie de ces montagnes était encore revêtue d'une teinte d'azur, comme les vagues de la mer que la lumière n'éclaire pas, tandis que l'autre commençait déjà à s'éclaircir, à s'argenter aux

et roi d'Arcadie), *Machaon* (fils d'Esculape), *Phaon* (amant de Sapho), *Pharaon*, *Craon* (ville). — Elle se prononce *an* dans *faon*, *paon*, *Laon* (ville). — Elle a le son *on* dans *taon* (pr. *ton*) et le son *a* dans *paonne*, *paonneau*, *faonner*, *Laonnais*, qu'on prononce *pane*, *pano*, *fané*, *lanais*. — *Ao* se prononce *o* dans *Saône* (pr. *sône*,), *aoriste* (pr. *oriste*), *Curaçao* (pr. *curaço*) *août* (pr. *ou*, et suivant quelques-uns *out*). — *Toast*, *toaster*, se prononcent *toste*, *toster*.

premiers rayons de l'aurore. L'épaisse rosée de septembre étincelait sur toutes les herbes de la prairie, sur toutes les feuilles des arbrisseaux; un air frais se jouait à travers les rameaux élancés des peupliers, à travers les branches flexibles du saule des rivières; et, le long du chemin, à droite et à gauche, la petite porte de la chaumière s'ouvrait, et la jeune femme venait jeter autour d'elle un regard curieux. Tout échappait au sommeil, tout s'animait, et le pâtre dans les champs, et les troupeaux de mulets sur la grande route, et le vigneron sur le coteau. Et je m'en allais à pied le long de cette vallée, heureux d'aspirer cet air frais, heureux de voir ces tableaux, heureux de sentir passer au dedans de moi l'impression de cette suave et sublime nature. Les montagnes s'élèvent et se suivent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne continue. Souvent vous croyez voir la route se fermer brusquement devant vous; les montagnes l'arrêtent de toutes parts. Mais avancez encore: voici la gorge qui s'ouvre, voici la route qui s'enfuit par une nouvelle sinuosité, voici le vallon qui se referme sur vos pas, et s'élargit dans une nouvelle enceinte pour se fermer encore tout à l'heure et s'élargir de nouveau. Ainsi l'on passe sans cesse à travers un défilé et une prairie. A chaque pas, c'est un vallon qui s'élargit, c'est l'aspect général du tableau qui change, c'est la cime des montagnes qui s'élance en pyramides, s'arrondit comme un globe, se déchire comme les flancs d'un cratère, ou s'aplanit comme une terrasse. C'est quelquefois une masse de rochers élevée à pic comme une muraille, puis des forêts de sapins, puis un espace de verdure, où, le long de l'étroit sentier, le mulet grimpe avec la lourde charge, où la maison du laboureur apparaît de loin comme un ermitage. Au milieu de ces rochers, de ces montagnes, l'œil ne se lasse pas de voir cette vallée si riante et si fertile. Les diverses productions qui la recouvrent, les arbres de toute nuance qui y naissent, lui donnent autant de variété qu'on en trouve dans l'aspect des montagnes. Les champs portent trois récoltes par année; couverts de verdure, ils s'offrent au regard comme une belle nappe d'eau. Ceux que l'on a ensemencés de blé de sarrasin exhalent dans l'air un doux parfum. L'arbre à fruits de Nor-

mandie s'élève auprès du bouleau, le chêne auprès du cerisier. La vigne s'élance à la tige des arbres, monte comme une branche de lierre, et puis retombe et court à un autre arbre, plie sous le poids de ses grappes, et entoure ainsi l'enclos, le jardin, d'une verte guirlande, festonnée comme une broderie de femme, légère comme une arabesque. D'un côté, la route circule, unie et sablée comme une allée de jardin anglais; de l'autre, la Garonne se déroule, s'enfuit, revient par maints détours, disparaît quelquefois sous des masses de saules, puis se représente avec ses flots d'azur et d'argent. Tout cela réuni, vu ensemble, forme un tableau imposant, solennel, plein de grâce et de majesté, qui tour à tour étonne la pensée, l'élève, l'agrandit ou la repose doucement comme un berceau de fleurs. C'est plus grandiose que le Liebenthal[1] dans le canton de Berne, plus varié que la vallée de Saint-Maurice, plus pittoresque que la vallée de Mourg dans le pays de Bade, plus riant que la riante prairie du Doubs, entre Dôle et Besançon.

Xavier Marmier (1809.)

LA NATURE.

Nature, ô séduisante et sublime déesse!
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports ou le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante,
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accents divers de ta brillante voix.
Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Delille (1738—1813).

[1] L'auteur semble avoir en vue la vallée de Lauterbrunnen.

LETTRE DE BENJAMIN CONSTANT A SA GRAND'MÈRE[1].

Bruxelles, 19 novembre 1779.

J'avais perdu toute espérance, ma chère grand'mère; je croyais que vous ne vous souveniez plus de moi, et que vous ne m'aimiez plus. Votre lettre si bonne est venue très à propos dissiper mon chagrin, car j'avais le cœur bien serré; votre silence m'avait fait perdre le goût de tout, et je ne trouvais plus aucun plaisir à mes occupations. Je disais: Ce sont mes cousins qui sont auprès de ma grand'mère qui m'effacent de son souvenir; il est vrai qu'ils sont aimables, qu'ils sont colonels, capitaines, etc., et moi je ne suis rien encore; cependant je l'aime et la chéris autant qu'eux. Vous voyez, ma chère grand'mère, tout le mal que votre silence m'a fait: ainsi, si vous vous intéressez à mes progrès, si vous voulez que je devienne aimable, savant, faites-moi écrire quelquefois, et surtout aimez-moi malgré mes défauts; vous me donnerez du courage et des forces pour m'en corriger, vous me verrez tel que je veux être, et tel que vous me souhaitez. Il ne me manque que des marques de votre amitié; j'ai en abondance tous les autres secours, et j'ai le bonheur qu'on n'épargne ni les soins, ni l'argent pour cultiver mes talents, si j'en ai, ou pour y suppléer par des connaissances. Je voudrais bien pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant, mais je crains que tout ne se borne au physique; je me porte bien et je grandis beaucoup. Vous me direz que, si c'est tout, il ne vaut pas la peine de vivre. Je le pense aussi, mais mon étourderie

[1] Benjamin Constant qui a été, comme publiciste et comme orateur, un des hommes les plus distingués de notre siècle, a écrit cette lettre à l'âge de douze ans. Elle prouve, ce qui est attesté, du reste, par les contemporains, qu'il a été d'une étonnante précocité. Un critique a dit, à propos de cette lettre: „On a de Benjamin Constant une lettre à sa grand'mère, écrite à douze ans, de Bruxelles, où il se trouvait avec son gouverneur, qui semble incroyable, tant elle est fine, et dont cependant le tour naïf annonce l'enfant, en même temps que la pensée témoigne en faveur de la bonté native de son cœur."

renverse tous mes projets. Je voudrais qu'on pût empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité, et lui donner une marche plus cadencée ; j'ai essayé si la musique pouvait faire cet effet : je joue des *adagio*, des *largo*, qui endormiraient trente cardinaux. Les premières mesures vont bien, mais je ne sais par quelle magie les airs si lents finissent toujours par devenir des *prestissimo*. Il en est de même de la danse ; le menuet se termine toujours par quelques gambades. Je crois, ma chère grand'mère, que ce mal est incurable et qu'il résistera à la raison même ; je devrais en avoir quelque étincelle, car j'ai douze ans et quelques jours ; cependant, je ne m'aperçois pas de son empire : si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans ? Savez-vous, ma chère grand'mère, que je vais dans le grand monde deux fois par semaine ?[1] J'ai un bel habit, une épée, mon chapeau sous le bras, une main sur la poitrine, l'autre sur la hanche ; je me tiens bien droit, et je fais le grand garçon tant que je puis. Je vois, j'écoute, et jusqu'à ce moment je n'envie pas les plaisirs du grand monde. Ils ont tous l'air de ne pas s'aimer beaucoup. A propos, j'ai bien ménagé les deux louis que vous m'avez envoyés l'année dernière, ils ont duré jusqu'à la foire passée ; à présent, il ne me manque qu'un froc et de la barbe pour être du troupeau de saint François[2] ; je ne trouve pas qu'il y ait grand mal : j'ai moins de besoins depuis que je n'ai plus d'argent. J'attends le jour des Rois avec impatience. On commencera à danser chez le prince tous les vendredis. Malgré tous les plaisirs que je me propose, je préférerais de passer quelques moments avec vous, ma chère grand'mère : ce plaisir-là va au

[1] Le père de l'auteur, Constant de Rebecque, d'une ancienne famille française, réfugiée pour cause de religion dans le pays de Vaud, était colonel d'un régiment suisse au service de Hollande. Son fils doit, sans doute, à cette circonstance, ainsi qu'à sa précocité et aux usages de la fin du siècle dernier, d'être reçu si jeune dans le monde. A l'âge de quinze ans, il figurait déjà à la petite cour de la margrave de Bayreuth. — [2] Les religieux de l'ordre de Saint-François (les Franciscains) faisaient vœu de pauvreté absolue et ne vivaient que d'aumônes. C'était un *ordre mendiant*, ainsi que celui des Jacobins, des Augustins et des Carmes.

cœur, il me rend heureux, il m'est utile. Les autres ne passent pas les yeux ni les oreilles, et ils laissent un vide que je n'éprouve pas lorsque j'ai été avec vous. Je ne sais pas quand je jouirai de ce bonheur ; mes occupations vont si bien qu'on craint de les interrompre. M. Duplessis vous assure de ses respects ; il aura l'honneur de vous écrire. Adieu, ma chère, bonne et excellentissime[1] grand'mère ; vous êtes l'objet continuel de mes prières. Je n'ai d'autre bénédiction à demander à Dieu que votre conservation. Aimez-moi toujours, et faites-m'en donner l'assurance.

B. Constant (1767—1830).

LA GRAND'MÈRE.

„Dors-tu ? . . . réveille-toi, mère de notre mère !
„D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait ;
„Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
„Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ;
„Ta lèvre est immobile, et ton souffle est muet.

„Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
„Quel mal t'avons-nous fait pour ne plus nous chérir ?
„Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume :
„Si tu ne parles pas, le feu, qui se consume,
„Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

„Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
„Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
„Tes enfants, à leur tour, seront sourds à ta plainte.
„Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
„Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras !

Dieu ! que tes bras sont froids ! rouvre les yeux . . .
Naguère,
„Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
„Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère ;
„Tu parlais de la mort . . . Dis-nous, ô notre mère !
„Qu'est-ce donc que la mort ? . . . Tu ne nous réponds pas !"

[1] Les superlatifs à forme latine *généralissime, sérénissime, excellentissime, illustrissime, nobilissime, révérendissime, grandissime,*

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants, qui priaient à genoux.

Victor Hugo (1802—1885).

DÉROUTE DE GRANDSON[1].

Le duc se trouvait enfin repoussé vers ce camp si bien fortifié, qui ne lui avait été de nul usage, et vers le gros de son armée, dont son imprudence l'avait séparé. Il pensait retrouver là tout son avantage. Mais, pendant le combat, le reste des Suisses avait continué à gagner les hauteurs; le duc vit tout à coup paraître à sa gauche, sur les collines de Bonvillars et de Champigny, une foule d'ennemis bien plus grande encore que celle qu'il avait déjà combattue. Ils avançaient avec un bruit effroyable, en poussant le cri: „Grandson, Grandson!“ comme pour rappeler leurs confédérés mis traîtreusement à mort. Bientôt on entendit au loin le son retentissant des trompes d'Uri et d'Unterwald. C'étaient deux cornes d'une merveilleuse grandeur, qui, selon la tradition de ces peuples, avaient jadis été données à leurs pères par Pepin et Charlemagne, et qui servaient à les exciter et les rallier dans les combats. Deux hommes robustes soufflaient à perte d'haleine dans ces deux cornes, qui se nommaient vulgairement le taureau d'Uri et la vache d'Unterwald, et par trois fois faisaient retentir dans les montagnes ce son prolongé et terrible, que les Autrichiens redoutaient depuis si longtemps, et que les Bourguignons apprirent aussi à connaître.

bellissime, rarissime, savantissime, sont du petit nombre de ceux qui se sont conservés en français; encore les quatre derniers ne sont-ils guère que du style plaisant et familier. — [1] 60,000 Bourguignons rencontrent l'armée suisse, forte de 20,000 hommes, près de Grandson le 2 mars 1476. La bataille s'engage entre les avant-gardes, et bientôt après entre les deux armées; on combat de part et d'autre avec acharnement, les Suisses finissent par avoir l'avantage, et le duc Charles est repoussé jusqu'à son camp.

Le ciel s'était éclairci, et le soleil de ce jour d'hiver éclairait vivement cette nouvelle armée qui descendait des hauteurs: „Et quels sont ceux-ci?“ demanda le duc à Brandolfe de Stein, ce capitaine de Grandson, fait prisonnier dans la ville avant le siège du château. „Qu'est-ce que ce peuple sauvage? Sont-ils aussi vos alliés?“ – „Oui, monseigneur“, répondit le prisonnier, „et les plus anciens de tous: ce sont les gens des vieilles ligues suisses, qui habitent les hautes montagnes, ceux qui ont tant de fois mis les Autrichiens en déroute; voilà les gens de Glaris, et je reconnais leur landammann Tschudi; plus loin, ceux de Schaffhouse, et voici encore le bourgmestre de Zurich avec sa troupe.“ — „En ce cas“, reprit le duc, „c'est fait de nous, puisque la seule avant-garde nous a donné tant de peine.“

Toutefois le duc ne perdit pas courage; il s'en allait de tous côtés, ralliant ses gens, essayant de les mettre en bataille, se jetant tout le premier à travers le danger. C'était peine et vaillance perdues. La retraite précipitée de la cavalerie et des meilleurs hommes d'armes avait déjà commencé à répandre le trouble et l'épouvante dans le reste de l'armée; mais lorsqu'on entendit les cris de ces gens des montagnes, et le son effroyable et nouveau de leurs trompes; lorsqu'on les vit descendre tête baissée et à grands pas, comme si rien ne dût les arrêter; lorsque les coulevrines qu'ils avaient amenées commencèrent à tirer à l'improviste, alors le désordre se mit dans tout le camp. Une terreur panique s'empara des esprits. Les Italiens les premiers prirent la fuite; tous couraient éperdus çà et là, hâtant leur course sans s'arrêter un instant et comme poursuivis par une puissance invisible. Le duc les rappelait par ses cris, les accablait d'injures, les frappait à grands coups d'épée. Accablé de fatigue, épuisé de douleur et de rage, resté presque le dernier, lui-même enfin prit la fuite, n'ayant plus ni camp ni armée, et s'en alla à l'aventure, suivi de cinq seulement de ses serviteurs. Il courut ainsi sans s'arrêter pendant six lieues jusqu'à Jougne, dans le passage du Jura. „Ah! monseigneur“, lui disait son fou pendant cette triste retraite, nous voilà bien Annibalés.“

de Barante (1782—1866).

LE FOU GUILLEAU.

Un soir, on frappe à la cabane
Que Jacque[1], avec sa femme Jeanne,
Habite seul au fond des bois:
„Entrez!“ répondent les deux voix.

Sur la porte un vieillard se penche;
Il a longue moustache blanche;
Ses habits tombent en lambeaux;
Il tient à la main ses sabots.

Il dit: „C'est ici la chaumière
Qu'habitait, du temps de la guerre,
Jean Guilleau; qu'est-il devenu?
— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme . . . Elle était si bonne!
On l'appelait la Bourguignonne;
Vous vous la rappelez? — Mais non;
Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille;
Jeanne-Marie était leur fille;
Serait-elle partie aussi?
— On ne l'a jamais vue ici.

— Mais vous avez entendu dire
Qu'autrefois, du temps de l'empire,
Le garçon Guilleau s'enrôla?
— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père;
La Bourguignonne était ma mère;
Jeanne-Marie était ma sœur,
Et j'ai servi sous l'empereur.

[1] *Jacque* au lieu de *Jacques* est une licence poétique. L'*s* est retranchée pour que, par suite de l'élision avec la voyelle suivante, la dernière syllabe du mot *Jacques* ne compte pas pour une syllabe.

J'ai bien souffert pour ma patrie ;
J'arrive de la Sibérie,
Et je retrouve ma maison
Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même ;
Elle a perdu tout ce que j'aime.
Mon Dieu, que vais-je devenir ?
Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville ;
Là, vous trouverez un asile.
Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître ;
On saura qui vous pouvez être,
Et quand vous serez reconnu,
L'hôpital est fort bien tenu."

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur,
En lui parlant de l'empereur.

Il contait toujours des histoires
De batailles et de victoires,
Et tous les enfants du hameau
L'ont appelé le fou Guilleau.

Nadaud (1820).

UNE BONNE FORTUNE [1].

L'aurore un matin me parut si belle, que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbes et de

[1] *Une bonne fortune* signifie une chance heureuse, un heureux hasard. *C'est une bonne fortune pour moi de vous rencontrer et de voyager avec vous.*

fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus sur le triste sol où j'habite aujourd'hui[1]. Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas moins de bon cœur. Je me retourne ; on m'appelle par mon nom ; j'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance ; mademoiselle de Graffenried et mademoiselle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Elles me dirent qu'elles allaient à Toune, vieux château appartenant à madame Galley ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignaient pour moi les ruades et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de mademoiselle Galley, puis le tirant après moi, je traversai le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles, et m'en aller ; mais mademoiselle de Graffenried s'adressant à moi : Non pas, me dit-elle, vous vous êtes mouillé pour notre service ; il faut, s'il vous plaît, nous accompagner. Nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous. — La gaîté (gaieté) du voyage et le babil de ces jeunes filles aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes[2] pas un moment. Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. On avait envoyé des provisions de la ville, et il y avait de quoi faire un très

[1] L'auteur se trouvait alors en Angleterre, dans le Staffordshire. — [2] *Déparler* ne s'emploie qu'avec la négation : *Il ne déparle point.*

bon dîner. Nous dînâmes dans la cuisine, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table et leur hôte sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! Quel souvenir plein de charmes! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais dîner n'approcha de ce repas pour la gaîté et la douce joie.

Après le dîner, au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches.

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté. Enfin on se souvint qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour y arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir[1].

J.-J. Rousseau (1712—1778).

LE MATIN.

Le front joyeux de l'aube apparaît dans la nue:
Les cimes, les plateaux boisés, la roche nue,
Tout revêt ses couleurs, tout s'éclaire à son feu.
La rivière au flot clair brille sous la feuillée.
Des ombres de la nuit la terre dépouillée
Murmure en s'éveillant: Je crois en vous, mon Dieu!

La fleur, dans le ravin qu'une ombre voile encore,
Attend l'heure du jour qui doit la faire éclore;
L'oiseau cherche le grain laissé par le glaneur;
La plante, pour sa soif, demande une onde fraîche;
Le taureau, le cheval, du foin mûr pour la crèche:
Toute cette nature espère en vous, Seigneur!

[1] C'est de cette idylle d'une exquise délicatesse de pinceau que Lamartine a dit: „Théocrite n'est pas plus poète, l'Albane n'est pas plus naïf, Tibulle n'est pas plus ému que Rousseau

Du penchant des coteaux, de la plaine fumante
Une tiède vapeur monte ; le sol fermente ;
La nature frémit d'un tressaillement sourd.
Mon âme jette aussi vers vous son étincelle ;
O Dieu, père de tout, tendresse universelle,
Le monde entier reçoit et vous rend votre amour !

J. Autran (1813—1877).

LA PÊCHE DU GOÉMON EN BRETAGNE[1].

Cette récolte offre un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer, et a toujours lieu à des époques fixes. Au jour convenu, on voit les populations accourir vers le rivage avec tous les moyens de transport qu'elles ont pu se procurer : chevaux, bœufs, vaches, chiens ; tous les animaux sont employés, tous les instruments sont mis en réquisition. On trouve au rendez-vous les femmes, les enfants, les vieillards ; personne ne reste au logis ce jour-là, on dirait la récolte d'une manne céleste. Les réunions ainsi formées s'élèvent, dans certaines baies, à deux mille personnes et plus.

Chacun s'occupe de recueillir la plus grande quantité possible de varech, pour en former un monceau sur le rivage. Mais il arriverait nécessairement que, dans ce pillage régulier, les plus riches fermiers, qui disposent de nombreux attelages et de beaucoup de bras, seraient toujours les mieux partagés, si, pour obvier à cet inconvénient, les prêtres n'avaient établi une coutume aussi touchante qu'ingénieuse : c'est de n'admettre le premier jour, à la récolte du goémon, que les habitants nécessiteux de la paroisse. Ceux-ci empruntent à leurs voisins des charrettes et des chevaux, et parviennent ainsi à faire une bonne récolte. C'est par suite de cet usage que le premier jour de la coupe du varech

dans la description de cette journée bocagère." — *L'Albane*, célèbre peintre italien qui excellait dans les peintures gracieuses, comme celles de femmes, d'anges ou d'enfants. — [1] On appelle *goémon* ou *varech* (pr. *varèk*) une plante marine qui croît sur les rochers et les cailloux des grèves. Elle sert d'engrais et fertilise les terres de la côte.

s'appelle le *jour des pauvres*. Le goémon ne se recueille pas toujours sur le rivage. Il arrive souvent que les rochers sur lesquels il s'attache sont éloignés de la côte. Dans ce cas, comme les paysans ne peuvent disposer d'un nombre suffisant de bateaux pour transporter leurs récoltes sur la terre ferme, ils lient les monceaux de varech avec des branches d'arbres ou des cordes, et en forment d'immenses radeaux, sur lesquels ils se placent avec leur famille. Une barrique est habituellement attachée à l'extrémité de cette masse mouvante; un homme s'y tient et dirige le mieux possible, de cet endroit, la marche de l'étrange navire. Bien des fois, en longeant les côtes arides de la Bretagne, j'ai vu devant moi ces montagnes flottantes, dérivant vers la côte avec la marée, comme des baleines endormies. A leurs sommets je distinguais des têtes de femmes ou d'enfants, et j'entendais s'en élever des chants et des cris de plaisir. Je me rappelle aussi avoir souvent entendu raconter que, parfois, au milieu du tumulte joyeux un de ces navires, écrasé par son poids, s'affaissait subitement, que des cris d'épouvante s'élevaient, et que la noire montagne fondait et disparaissait dans la mer.

— Il y a une famille de noyée, disait-on alors à bord des autres radeaux, et les fronts se découvraient pieusement, et tous murmuraient un *De Profundis*[1] pour les morts.

E. Souvestre (1806—1854).

LA CHENILLE.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie.
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!

[1] *De Profundis* sont les deux premiers mots du cent-trentième psaume: on le récite dans les cérémonies funèbres.

Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse;
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des *mais* et puis des *si*.
Un renard s'écria: Messieurs, cela s'explique:
C'est que Madame file aussi.

Florian (1755—1794).

LES DÉCOUVERTES DU GÉNIE.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient de toute part; les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert; telle fut l'origine des sciences mathématiques, et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus; il l'épia sans relâche; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linné et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheur et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir: les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que, longtemps, ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Bétique[1] se transformer au feu en un verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue ; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux, et à nombrer les étoiles de la voie lactée ; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude ; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience ? Changer l'art de la guerre ; soustraire le courage à la supériorité de la force physique ; rétablir en Occident l'autorité des rois ; empêcher que jamais les pays civilisés ne puissent de nouveau être la proie des nations barbares ; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie . . . .

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards ; tous les arts lui ont été soumis ; l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice ; elle a servi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée,

[1] *Spanien*, Espagne.

de la manière la plus intime et la plus sensible, à tous les rapports de la société.

Déjà avant qu'elle fût parvenue à cette hauteur de généralité, il n'avait pas été difficile de s'apercevoir que ses observations en apparence les plus humbles, les plus indifférentes, pouvaient faire naître des changements aussi importants qu'inattendus dans les usages, dans le commerce, dans la fortune publique.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau monde en Europe, vers le temps de la Ligue ; aujourd'hui cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions ; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées ; jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse, elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la Régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles ; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire, et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire, dans nos mœurs ou dans notre économie politique, de tout aussi grandes révolutions ?

Cuvier (1769—1832).

LES BOEUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte au printemps, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries[1] :
Je ne veux pas, ils sont à moi.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.

Pierre Dupont (1821—1870.)

FRAGMENT DE PAUL ET VIRGINIE.[2]

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours de sa famille, se détermina à aller à l'Ile-de-

1 Pendant les derniers jours du carnaval, les bouchers de Paris promènent en grande pompe un bœuf gras par la ville. —
2 „*Paul und Virginie, ein Werk, wie es kaum eine andere Literatur aufzuweisen hat, ist das einfache Naturbild einer Insel mitten im tropischen Meere, wo, bald von der Milde des Himmels beschirmt, bald von dem mächtigen Kampfe der Elemente bedroht, zwei anmuthige Gestalten in der wilden Pflanzenfülle des Waldes sich malerisch, wie von einem blüthenreichen Teppich abheben.*“ Humboldt (*Cosmos*).

France pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province ; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de la femme s'étaient opposés à son mariage, attendu (vu) qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir à l'Ile-de-France pour y former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, et peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année. Sa femme restée à l'Ile-de-France, se trouva veuve, seule avec son enfant et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Elle chercha un asile caché où elle pût vivre seule et inconnue ; elle s'achemina de la ville vers une solitude, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus déserts, comme si les rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme ! Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans le lieu vers lequel madame de la Tour s'était dirigée, demeurait, depuis un an, une femme bonne et sensible ; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi un gentilhomme qui, après l'avoir épousée, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour elle et son enfant. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à se retirer aux colonies. Un vieux noir, nommé Domingue,

qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié. Elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras: „Ah! Dieu veut finir mes peines, „puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi qui vous „suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes „parents.“

L'amitié mutuelle de ces deux femmes redoublait à la vue de leurs enfants, Paul et Virginie. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. „Mon amie, disait madame „de la Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun „de nos enfants aura deux mères.“

Rien n'était comparable à l'attachement que se témoignaient ces enfants. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur.

Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges de son frère. Pour lui, toujours en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou une petite hache à la main, il le suivait dans le bois; et si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Au reste, ils étaient ignorants comme des Créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de leur montagne.

Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères, occupaient toute l'activité de leurs âmes.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner; bientôt après, Marguerite et son fils se rendaient chez Madame de la Tour; alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans; déjà sa taille était plus d'à demi-formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus doux éclat. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie; son teint rembruni, son nez aquilin et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour, ne leur avaient donné la plus grande douceur.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit: „Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugi„tive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi„morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et

„par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche ha-„bitant de la rivière Noire[1]. Il m'a traitée comme vous le voyez.“ En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Virginie tout émue, lui répondit: „Rassurez-„vous, infortunée créature! mangez, mangez“; et elle lui donna le déjeuner de la maison qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui dit: „Pauvre misérable; j'ai envie „d'aller demander votre grâce à votre maître; en vous „voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?“ — „Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous „suivrai partout où vous voudrez.“ Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints.

Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui tremblait ainsi que tout son corps, il ôta sa

[1] Lorsque l'adjectif est considéré, non comme simple qualificatif, mais comme un nom propre donné à une mer, à une île, à un golfe, à un monument, etc., il s'écrit avec une lettre majuscule: la mer Morte, la mer Rouge, le Golfe Persique, le Mont-Blanc, le lac Majeur, la maison Carrée, la tour Magne (à Nîmes), les îles Ioniennes, le lac Supérieur (en Amérique), la porte Dorée (à Jérusalem), la bibliothèque Mazarine, la chapelle Sixtine, Jupiter Tonnant, etc.

pipe de la bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: „Ma sœur, il est plus de midi, „tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à dîner, „redescendons le morne, et allons demander à manger au „maître de l'esclave. — Oh non! mon ami, reprit Virginie, „il m'a fait trop peur. Souviens-toi de ce que dit quelque- „fois maman: le pain du méchant remplit la bouche de „gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces ar- „bres ne produisent que de mauvais fruits. Il n'y a pas „seulement ici un tamarin ou un citronnier pour te rafraî- „chir. — Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie; il exauce „la voix des petits oiseaux qui lui demandent la nourri- „ture." A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme, est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. L'idée vint à Paul de mettre le feu au pied du palmiste: autre embarras, il n'avait point de briquet; mais la nécessité donne de l'industrie. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs; il réussit, et le palmiste tomba avec un grand fracas. Le feu servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et Paul mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas

frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils pensaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet; cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après avoir dîné, ils se trouvèrent bien embarrassés : car ils n'avaient plus de guide pour les conduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie: „Notre case „est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous pas- „sions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu „vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon „amie." Cette montagne était celle des Trois-Mamelles. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord, et arrivèrent après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Le bruit de ses eaux effraya Virginie: elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : „Mon frère, le jour baisse, tu as encore des „forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et re- „tourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères." — „Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous „surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un „palmiste, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses „feuilles un ajoupa [1] pour te mettre à l'abri." Cependant, Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieil arbre de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres du chemin avaient mis

[1] *Ajoupa,* petit couvert de branches d'arbres ou d'écorce.

en sang, car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois, mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les vallons, le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : „Venez au secours de Virginie!“ Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : „Virginie, Virginie“ !

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin ; il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : „Ne pleure point, mon „ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui „suis la cause de toutes tes peines et de celles qu'éprouvent „maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le „bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien impru-

„dente!“ Et elle se mit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: „Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié „de nous.“

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. „C'est, dit Paul, le chien de quel- „que chasseur qui vient le soir tuer les cerfs à l'affût.“ Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. „Il me semble, „dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, „je reconnais sa voix: serions-nous vraiment déjà si près „de notre montagne?“ En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: „O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que „vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées „quand elles ne vous ont pas trouvés au retour de la messe „où je les accompagnais! J'allais, je venais autour de l'ha- „bitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. „Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les „ai fait flairer à Fidèle; et, sur le champ, comme si ce „pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos „pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à „la rivière Noire. C'est là que j'ai appris d'un habitant que „vous lui aviez ramené une négresse marronne et qu'il vous „avait accordé sa grâce. De là, Fidèle, toujours quêtant, „m'a mené sur le morne de la rivière Noire, où il s'est „arrêté encore en aboyant de toute sa force: c'était sur le „bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près „d'un feu qui fumait encore. Enfin, il m'a conduit ici: nous „sommes au pied de la montagne des Trois-Mamelles, et il „y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, „mangez et prenez des forces.“ Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse remplie d'une liqueur que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Pendant que Paul et Virginie se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois qui brûle tout vert, en jetant une grande

flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route. Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. „Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous les „deux à la fois dans mes bras? maintenant vous êtes grands „et je suis vieux." Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et Virginie, leur dit: „Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous „avons vus passer ce matin avec une négresse de la rivière „Noire, vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. „En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur „nos épaules." Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie, disait à Paul: „O mon ami! jamais „Dieu ne laisse un bienfait sans récompense."

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de la montagne. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient: „Est-ce vous, mes enfants?" Ils répondirent avec les noirs: „Oui, c'est nous"; et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. „Malheureux enfants, dit ma„dame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses „vous nous avez jetées? — Nous venons de la rivière Noire, „où nous avons été demander la grâce d'une pauvre esclave „marronne, à qui j'ai donné le déjeuner de la maison, „parce qu'elle mourait de faim; et voilà que les noirs mar„rons nous ont ramenés." Madame de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler; Virginie sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, qui lui dit: „Vous me payez „de tout le mal que j'ai souffert!" Marguerite, ravie de

joie, serrait Paul dans ses bras et lui disait: „Et toi aussi, „mon fils, tu as fait une bonne action.“ Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Bernardin de Saint-Pierre (1737—1814).

NI L'OR NI LA GRANDEUR.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile[1],
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet[2].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix et méprise le reste:
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin: c'est le soir d'un beau jour.

La Fontaine (1621—1695).

LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

[1] Il est fort douteux que l'on puisse dire: *Ces deux divinités sont l'éternel asile des soucis dévorants.* Il y a disconvenance dans les idées, *asile* ne se prenant qu'en bonne part; et d'ailleurs *des divinités* ne sont pas un *asile*: elles peuvent *offrir, ouvrir un asile.* Cette critique de détail n'ôte rien au mérite de l'ensemble. — [2] Prométhée, fils de Japet, ayant dérobé le feu du ciel pour animer la statue qu'il avait faite, fut lié par ordre de Jupiter sur le Caucase, où un vautour lui rongeait le foie à mesure qu'il renaissait. Ce supplice dura jusqu'à ce qu'Hercule vînt l'en délivrer.

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui a donc fait ces créatures chétives ? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

En vérité je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâce pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. Lamennais (1781—1854).

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare ;
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié :
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure[1],
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi[2] sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité:
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Lamartine (1790—1869.)

PIERRE L'ERMITE.

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'ermite une origine obscure, d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût

[1] *Le pain qu'il pleure* signifie sans doute ici *le pain qu'il demande en pleurant* ou *qu'il regrette de ne pas avoir* (*um welches er weint*). — Ce verbe ne s'emploie ordinairement pas dans ce sens. On dit *pleurer (beweinen) quelqu'un, pleurer* (*déplorer*) *la mort de quelqu'un* et même *pleurer le pain qu'on mange*, pour dire *s'en priver par avarice, se plaindre* (*sich nicht gönnen*) *sa nourriture.* Il pleure (se plaint) le pain qu'il mange *(ihn verdriesst das Brod, das er isst).* C'est un pleure-pain, un pleure-misère, c'est-à-dire un avare qui se plaint toujours. — [2] *Donne à moi* au lieu de *donne-moi.* On emploie quelquefois cette forme, quand il s'agit d'établir une distinction plus précise. Laveaux fait avec raison une différence entre *donnez-le-lui* et *donnez-le à lui,* c'est-à-dire à lui préférablement aux autres.

remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le Ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des Croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins: mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, excita sa dévotion et son zèle, le remplit tour à tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le Calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre; ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. „O le plus fidèle des chrétiens! lui dit alors „le patriarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités nous „ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur? L'Asie „est au pouvoir des Musulmans; tout l'Orient est tombé „dans la servitude; aucune puissance de la terre ne peut „nous secourir.“ A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient

être un jour les libérateurs de Jérusalem. „Oui, sans doute, „répliqua le patriarche; quand la source de nos afflictions „sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il „amollira le cœur des princes de l'Occident et les enverra „au secours de la ville sainte.“ A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par des lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le Ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait: „Pierre, lève-toi, cours annoncer les „tribulations de mon peuple; il est temps que mes servi„teurs soient secourus et les saints lieux délivrés.“ Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II; il embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la pitié des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans

les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem ; il invoquait tour à tour le ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits ; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui ; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu ; on s'estimait heureux de toucher ses vêtements ; le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès ; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite ; on racontait ses austérités et ses miracles ; on répétait ses discours à ceux qui ne les avaient point entendus et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient, bannis de leur patrie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles ; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour à tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance ; tous déploraient dans leur cœur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le ciel pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur la ville chérie ; les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières ; tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Michaud (1767—1839).

L'HISTOIRE DU MENDIANT.

Jeunes gens qui chantez à table,
Prenez pitié de moi: j'ai faim.
— Non. — Laissez prendre au pauvre diable,
J'ai soif, une goutte de vin.
— Non. — Ma nudité me fait honte;
J'ai froid. — Allons, c'en est assez!
— Voulez-vous que je vous raconte
Une histoire des temps passés?

— Ah! voyons ton histoire;
Va, nous t'écoutons tous;
Te croira qui voudra te croire;
Allons, vieillard, divertis-nous.

„— Un jour, dans un festin immense,
Les grands du monde étaient assis,
La richesse avec la puissance
De tout temps et de tout pays.
Déjà, dans la noble assemblée,
Le plaisir allait grandissant,
Lorsque, sur la porte ébranlée,
Heurta le bâton d'un passant."

„Alors une voix lamentable:
— Seigneur de ce lieu, laisse-moi
Prendre les miettes de la table;
Je prirai le bon Dieu pour toi.
Qui donc es-tu? — Je suis ton frère.
— Toi? Veux-tu railler par hasard?
Je suis l'empereur de la terre,
Et je me nomme Balthasar[1]!"

[1] C'est sans doute une allusion à ce Balthasar, roi de Babylone (554—538 avant Jésus-Christ), qui ayant profané dans un festin les vases sacrés, enlevés au temple de Jérusalem, vit tracer sur la muraille, par une main inconnue, ces mots mystérieux: *Mané, Thékel, Pharès.* Daniel, appelé pour les expliquer, lui apprit qu'ils annonçaient sa punition et sa mort.

„— Et moi, je me nomme Lazare[1];
Tu t'en souviendras quelque jour.
Pour le pauvre tu fus avare;
Tu deviendras pauvre à ton tour . . .
Et vous, les heureux de la terre,
N'avez-vous plus de charité?
Qui veut soulager ma misère?
Qui veut couvrir ma nudité?"

D'effroi leur âme était saisie.
— Tiens, dit l'un, accepte mon pain.
— Prends mes bijoux, dit Aspasie;
— Prends mon manteau, dit saint Martin.
Et lui, sur une ligne étroite,
Promenant son bâton fatal:
— „Hommes de bien, passez à droite;
Restez à gauche, hommes de mal!"

— Ah! laissez votre histoire;
Vieillard, asseyez-vous;
Venez, venez manger et boire,
Et priez le bon Dieu pour nous.

Nadaud (1820).

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Cologne est une ancienne ville épiscopale; elle en a tous les caractères. Il y a un grand nombre d'églises; je ne les décrirai point l'une après l'autre. Je ne parlerai que de deux, la petite église de Sainte-Ursule, toute simple, toute modeste, et la grande cathédrale; l'une à cause des reliques de ses onze mille vierges; l'autre à cause de l'ad-

[1] Ce nom rappelle le pauvre, couvert d'ulcères, et le mauvais riche dont l'histoire est racontée dans saint Luc, chap. XVI. — L'auteur semble prendre à tâche de choisir des noms historiques. Dans la strophe suivante, il cite Aspasie, femme célèbre par sa beauté et son esprit et dont la maison était le rendez-vous des hommes les plus distingués de la Grèce; puis saint Martin, évêque de Tours, qui se signala par sa charité et qu'on représente ordinairement coupant son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre.

mirable beauté de sa structure et de la curieuse histoire qui s'y rattache. Commençons par Sainte-Ursule et ses reliques.

Je ne crois pas à la vertu miraculeuse des reliques, mais je crois au respect qu'elles peuvent inspirer. Montrez-moi un homme, un seul, qui soit insensible aux souvenirs d'un grand homme ou d'un grand événement, aux choses qui le rappellent, aux restes qui s'en conservent, alors j'abjurerai la religion des reliques. Mais comme il n'y a pas un seul homme qui n'ait à ce sujet sa superstition ; comme les incrédules gardent des pièces des rideaux de Voltaire ou des éclats de bois de la table de Rousseau ; comme les cinq ou six cents plumes qui ont signé à Fontainebleau l'abdication de Bonaparte, se sont vendues et vendues cher ; comme il n'est presque personne qui, allant à Waterloo, n'emporte quelque balle ou quelque bouton de la garde impériale en souvenir de la grande bataille, il faut bien reconnaître que le respect des reliques est un sentiment naturel à l'homme. Chaque siècle a ses saints, et tout saint a ses reliques ; Bonaparte a les siennes. Pardonnons donc à Cologne ses onze mille vierges et leurs reliques déposées dans l'église de Sainte-Ursule.

L'église Sainte-Ursule est au milieu d'un ancien cloître. Il faut, pour y arriver, traverser des jardins semés de légumes et des rues habitées par de pauvres gens. L'église est fermée, car on n'y célèbre point la messe tous les jours. Je frappai à une petite porte, et une vieille femme vint m'ouvrir. — Que voulez-vous ? — Voir l'église." Cela parut l'étonner. Peu de personnes visitent l'église Sainte-Ursule. Elle prit son paquet de clefs et ouvrit. Je me trouvai dans le vestibule de l'église, vestibule bas et obscur, où sont rangées quatre grandes caisses de pierre, toutes pleines d'ossements. J'avançai. Plus loin commençaient les armoires vitrées, pleines d'ossements dorés et festonnés. Les têtes étaient rangées sur un rayon à part, enveloppées de peau, avec les yeux, la bouche et le nez marqués en papier doré, ce qui, de loin, les faisait ressembler à des faces tatouées.

Dans une chapelle près du chœur, est le tombeau de

sainte Ursule. La sainte est de marbre blanc, couchée sur son tombeau, les mains jointes ; à ses pieds une colombe blanche. Il y a du merveilleux dans l'histoire de ce tombeau. On raconte que, saint Cunibert célébrant la messe, une colombe entra dans l'église, voltigea quelque temps autour de la tête de saint Cunibert, puis, s'abattant, se mit à gratter la terre avec son bec. On creusa à l'endroit même et on découvrit le corps de sainte Ursule.

Après son tombeau vient, dans le chœur, son histoire et celle de ses onze mille compagnes, représentées dans une suite de petits tableaux. Je ne veux pas faire ici un livret de musée ; je ne puis guère cependant ne pas dire quelques mots de cette histoire singulière.

L'an 230 de notre ère régnaient en Grande-Bretagne Dionest et Daria, qui n'avaient point d'enfant et priaient Dieu instamment de leur accorder une postérité. C'était un fils qu'ils demandaient afin de perpétuer leur race : Dieu leur donna une fille, et ce fut une sainte qui, dès sa première jeunesse, se consacra à Dieu. Cependant comme elle croissait en grâce et en beauté, et que sa réputation s'étendait au loin, Agrippinus, prince germain, la demanda pour son fils. Il envoya des députés avec des présents. Ce n'étaient point des présents de noces comme aujourd'hui ; on voit les députés arriver avec de grands et lourds chariots attelés de forts chevaux. C'était donc, j'imagine, comme au temps d'Homère, des métaux, des armes, des provisions de toutes sortes.

Dionest était fort embarrassé, connaissant le vœu qu'avait fait sa fille. Mais pendant la nuit, un ange vint permettre cette alliance qui devait servir à la conversion de la Germanie, et Ursule, dit la chronique gravée au bas des tableaux, dicta elle-même les conditions du mariage, selon les avis de l'ange.

Il fallait une suite pour accompagner Ursule. Les choses dans ce temps-là ne se faisaient pas, à ce qu'il paraît, avec économie ; on lui donna onze mille vierges des meilleures familles du pays pour cortège d'honneur. Le jour du départ fixé, les onze mille jeunes filles s'assemblèrent sur le rivage. Les vaisseaux étaient prêts ; Ursule exhorta ses compagnes

à craindre Dieu, à ne pas avoir peur de la mer et leur enseigna les manœuvres navales, dit toujours la chronique : puis les hommes qui étaient sur les vaisseaux s'étant retirés, elles s'embarquèrent. Ce fut, j'imagine, un merveilleux spectacle que celui de cette armée de jeunes filles aux cheveux blonds et aux yeux bleus, en robes blanches, montant sur la flotte, se répandant de la poupe à la proue, se plaçant au haut des mâts, hissant les cordages, tendant les voiles et groupées çà et là sur les vaisseaux comme une gracieuse volée de blanches colombes. Bientôt un vent favorable s'éleva et la flotte s'éloigna en saluant les côtes de la patrie d'un dernier cri d'adieu.

Dieu protégeait cette flotte merveilleuse qui entra sans effort de la mer dans le Rhin et remonta le fleuve jusqu'à Cologne. Aquilinus, préfet romain de la ville, reçut avec de grands honneurs Ursule et ses compagnes. Comme elles avaient résolu le pèlerinage de Rome, elles se rembarquèrent bientôt et remontèrent le Rhin jusqu'à Bâle. Là elles furent accueillies par Pantulus, préfet de la ville. La civilisation romaine se piquait d'empressement et de politesse à l'égard des pieuses pèlerines. Elles laissèrent leurs vaisseaux à Bâle et traversèrent la Suisse et les Alpes à pied. Pantulus les accompagnait avec une escorte, ayant résolu de faire avec elles le pèlerinage de Rome. Aussi, comme il a partagé leurs travaux, il partage aujourd'hui leurs honneurs, et saint Pantulus, ainsi que quelques-uns des compagnons de ce voyage, saint Valérius, saint Maximus, ont un autel à côté du chœur et près du tombeau d'Ursule.

Toute la caravane cheminait donc à pied à travers ces beaux paysages de la Suisse et des Alpes, comme aujourd'hui encore y cheminent à pied les touristes de l'Europe, et elle descendit en Italie, faisant pour la religion le pèlerinage qui se fait aujourd'hui pour les beaux-arts. Arrivées à Rome le pape Cyriaque les baptisa. Elles visitèrent les tombeaux des saints apôtres, puis se préparèrent à retourner sur les bords du Rhin. Le pape Cyriaque renonça au pontificat, dit la chronique, pour les accompagner avec une grande partie du clergé romain.

Jusqu'ici nous n'avons point vu le fils d'Agrippinus;

c'est à Mayence qu'Ursule le trouva. Coman était païen; mais une fiancée jeune et belle, qui avait fait le pèlerinage de Rome, et qui revenait escortée par un pape, devait naturellement avoir un grand ascendant sur l'âme d'un jeune homme idolâtre. Coman se convertit donc, se fit baptiser, puis les deux fiancés et leur cortège, continuant à descendre le Rhin, arrivèrent à Cologne.

Bientôt les Goths assiégèrent la ville, qui fut prise d'assaut; alors commence la scène du martyre. Les tableaux du chœur sont à ce sujet fort détaillés. Cinq ou six représentent les vierges torturées de mille façons, les unes mises en croix, les autres assommées à coups de massue, d'autres décapitées; mais les deux personnages principaux de cette scène de carnage sont Ursule et Coman. Quelque imparfaite que soit cette peinture, elle conserve cependant ce qui fait le trait caractéristique de cette scène. On voit que ce n'est pas seulement un martyre, mais le martyre de deux fiancés. Coman est déjà percé de coups; il regarde Ursule, il semble puiser dans ses yeux la force de mourir en chrétien. Ursule plus sainte, plus détachée des biens de la terre, console Coman de la voix et du geste. Cette peinture grossière rappelle le martyre d'Eudore et de Cymodocée [1]. Ce sont aussi des noces scellées dans les tourments et qui vont s'achever dans les cieux.

De l'église Sainte-Ursule j'allai au dôme ou à la cathédrale. Je suivais de cette façon la chronologie du christianisme, allant des églises, comme on les bâtissait au temps des légendes, aux cathédrales du moyen âge. Si cette cathédrale était finie, ce serait la plus belle église gothique de la chrétienté; ce serait le Saint-Pierre du christianisme septentrional. Figurez-vous tout le luxe, toute la hardiesse, toute la bizarrerie, toute la délicatesse du style gothique, ses flèches, ses aiguilles, ses festons, ses découpures de

[1] *Eudore* et *Cymodocée* sont les deux principaux personnages du poème de Châteaubriand: *Les Martyrs.* Fiancés l'un à l'autre ils souffrirent la persécution suscitée contre le christianisme sous le règne de Dioclétien et furent livrés aux bêtes dans le Colysée. Ce récit de Châteaubriand est une fiction, mais tous les détails en sont empruntés à l'histoire des martyrs.

pierre, ses tours élancées vers le ciel, ses nefs hautes, étroites et sveltes, ses croisées en vitraux de couleur, son demi-jour pieux et mélancolique, et quand vous aurez ainsi rassemblé tout ce que votre mémoire ou votre imagination vous représente de plus grand, de plus gracieux, dans le genre gothique, ordonnez-le dans le plan d'un vaste et immense édifice : telle est, ou plutôt telle serait la cathédrale de Cologne.

Malheureusement ce chef-d'œuvre de l'architecture du Nord n'est qu'à moitié achevé. Des tours du portail, qui devaient avoir cinq cents pieds chacune, une seule s'élève à deux cent cinquante pieds; l'autre s'est arrêtée à vingt pieds de terre. La nef n'a que la moitié de sa hauteur : le chœur seul est fini. Toutes ces constructions imparfaites sont couvertes d'un toit provisoire qui dure depuis trois cents ans. La grue elle-même, qui était placée au haut de la tour pour élever les pierres, est garnie d'ardoises et protégée contre l'injure de l'air. Il semble que quelque pouvoir surnaturel a arrêté ces constructions et les a condamnées à rester continuellement dans cet état d'imperfection. Aussi l'imagination populaire, frappée de la grandeur du plan de la cathédrale et frappée en même temps de cet inachèvement singulier, n'a point manqué de mêler là-dedans du merveilleux. Si cette église est si belle, c'est que ce n'est point l'homme qui en a fait le plan, mais le diable, et, si elle reste imparfaite, c'est que le diable ayant été trompé par l'architecte à qui il en avait donné le dessin, a, pour se venger, condamné l'église à n'être jamais finie.

Tromper le diable ! La chose est-elle possible? Oui, au moyen âge. Nous avons fait au diable, depuis quelque temps, une réputation d'habileté qu'il n'avait pas autrefois. Il n'en était pas ainsi au moyen âge. Au lieu de jouer toujours le rôle du vainqueur, il jouait souvent celui de vaincu et de dupe. Un moine, un ermite grossier, à qui nous serions tentés aujourd'hui de donner les rôles de dupes et de niais, dupait le diable avec toute l'adresse d'un valet de comédie, et le dupait en toute sûreté de conscience; car c'était une ruse pieuse et méritoire que d'attraper l'ennemi du genre humain. Satan, à cette époque, était souvent représenté

comme une espèce d'intrigant maladroit qui s'embarrassait dans ses propres ruses et se prenait dans ses filets. Une relique, une goutte d'eau bénite, une simple croix de bois, employées à propos et dans le moment décisif, suffisaient pour le vaincre.

J'arrive à l'histoire de la cathédrale de Cologne. — L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Son nom a péri; nous verrons pourquoi. L'architecte se promenait donc sur le bord du Rhin, rêvant à ce plan, et il arriva, toujours rêvant, jusqu'à l'endroit qu'on appelle la *Porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher : les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. Ah ! disait l'artiste en regardant se coucher le soleil, une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour, quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah ! cela serait beau ! Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard, qui semblait l'observer avec attention. Une fois l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié : Oui, c'est cela ! le petit vieillard murmura tout bas : Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg. Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré; il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui lui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant: Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs. — Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste fatigué de ces ricanements, vous qui savez si bien blâmer les autres, je voudrais vous voir à l'œuvre. Le vieillard ne répondit rien et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste. —

Voyons ! Essayez donc ! Et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main. Le vieillard le regarda d'une façon singulière; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt: Oh ! je vois que vous connaissez notre art! Êtes-vous de Cologne? — Non, répondit sèchement le vieillard, et il rendit la baguette à l'artiste. — Pourquoi ne continuez-vous pas, dit celui-ci; de grâce, achevez. — Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale et vous en auriez tout l'honneur. — Ecoute, vieillard, nous sommes seuls! (et de fait [1] le rivage en ce moment était désert, la nuit devenait de plus en plus sombre) je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi. — Dix écus d'or! à moi! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air; au bruit qu'elle fit, on pouvait juger qu'elle était pleine d'or. L'artiste s'éloigna de quelques pas, puis revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras, et tirant en même temps un poignard: Achève-le, dit-il, ou tu mourras. — De la violence! contre moi! — Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à terre, et levant aussi un poignard: — Eh bien ! dit-il à l'artiste consterné, eh bien ! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur. — Comment? cria l'artiste. — Engage-moi ton âme pour l'éternité! L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pour-

[1] *De fait* signifie dans le langage familier *effectivement* (*wirklich, in der That*). *On annonça qu'il viendrait bientôt, et, de fait, un quart d'heure après il arriva.* — *De fait* signifie encore *factisch* (de facto) et se dit par opposition à *de droit* ou *de nom. Il n'était roi que de nom; un autre l'était de fait. Possession de droit, possession de fait.*

quoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper: il ne mangea point. Il se coucha; ses rêves furent remplis d'apparitions, et dans ces apparitions toujours se représentait à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan! Le lendemain il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs; rien ne pouvait le satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des prières. Vains efforts! Cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard? Le soir, il se retrouva, sans savoir comment il y était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la Porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse; mais tout à coup l'image se troublait sans que l'œil pût rien y reconnaître. — Eh bien! veux-tu mon plan? dit le vieillard à l'artiste. Celui-ci soupira profondément. — Le veux-tu? Parle! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille en traits de feu l'image d'un portail qu'il effaça aussitôt. — Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui. — A demain donc, à minuit!

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait avoir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre: il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant avec ses eaux qui brillaient des rayons du soleil, et sur ses bords

Cologne semblait descendre et glisser doucement de la colline sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. Voyons, se disait l'artiste, où placerai-je ma cathédrale? Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de sa maison; elle était vêtue de noir. Où vas-tu donc, ma bonne, cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir? — Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance! Et aussitôt fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit en fondant en larmes: „Une messe de délivrance! Mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui puisse me délivrer! Damné, damné à jamais! damné parce que je l'ai voulu!“ C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait; et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de tendresse et de larmes que l'artiste, ne pouvant plus résister, lui conta ce qu'il avait promis. La vieille femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon! cela était-il possible? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois! Il fallait aller tout de suite se confesser. L'artiste sanglotait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice, ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir. Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France! — Mais, mon père .... — Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage! — Après avoir bien pensé et bien médité: „Ma bonne, dit le prêtre, en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de cette merveilleuse église, avant d'avoir signé aucun engagement, puis qu'il montre cette relique.“

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières; lui-même avait prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là, il n'avait pas pris de déguisement. Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait, ne crains rien et approche. L'architecte approcha. — Voilà le plan de ta cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer. — L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale pour se recommander à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique: „Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit", s'écria-t-il, „et par la vertu de cette sainte relique, retire-toi, Satan! retire-toi!" Et en disant ces mots il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un moment immobile. — C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste; c'est une ruse d'église! — Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait pas reprendre son plan ou se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, serrant le plan contre sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier. — Je suis vaincu, cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu! A ces mots le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant, il fit dire le lendemain une messe d'actions de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient trompées, et, quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne

interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain que l'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu. Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église ; mais je ne crois pas qu'il lève le sort attaché à sa construction. Il y a une puissance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable et qu'on ne peut ni vaincre ni tromper avec des reliques et des prières, le manque d'argent. Il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon[1].

Saint-Marc Girardin (1801—1873).

LE COLIMAÇON.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison,
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

Arnault (1766—1834).

[1] Les grands travaux entrepris dans les dernières années ont prouvé que, en dépit de la malédiction du démon, notre époque aura eu la gloire d'achever cette merveille de l'architecture du moyen âge.

LE PARASITE.

J'arrivai heureusement à Pennaflor[1], et j'entrai dans une hôtellerie d'assez bonne apparence, où je demandai à souper. C'était un jour maigre; on m'accommoda des œufs. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi d'un homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé: „Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo[2], et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit dont la réputation est si grande en ce pays? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez: vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde.“ Puis, se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou: „Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.“

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais pas la respiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis: „Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pennaflor.“ — „Comment, connu! reprit-il sur le même ton, nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi fière de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages.“ Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut essuyer, au

[1] *Pennaflor*, ville d'Espagne, à 13 kilomètres Nord-Est de Sarragosse. — [2] *Gil Blas de Santillane* est le héros d'un ouvrage de Lesage, auquel ce récit est emprunté. *Santillane*, ville d'Espagne dans les Asturies occidentales. — Oviédo, capitale des Asturies.

hasard d'avoir le sort d'Anthée[1]. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ces démonstrations ni de ces hyperboles; j'aurais bien connu à ces flatteries outrées que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. „Ah! très volontiers", s'écria-t-il; „je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit", poursuivit-il; „je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance."

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé, et tantôt c'était à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison[2].

[1] *Anthée*, géant, fils de Neptune et de la Terre, lutteur redoutable; tant qu'il touchait la terre, il renouvelait toujours ses forces. Hercule, après l'avoir terrassé vainement trois fois, le souleva enfin en l'air et l'étouffa dans ses bras. — [2] Faire raison à quelqu'un d'une santé qu'il a portée, *Jemandem auf eine ausgebrachte Gesundheit, auf einen Toast Bescheid thun, Jemandem nachtrinken.* — Faire raison d'une insulte, *für eine Beleidigung Genugthuung geben.* Il m'a offensé, il m'en fera (rendra) raison, je lui en demanderai raison, j'en aurai raison

Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait, ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner. Corcuélo (c'était le nom de l'hôte) qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit: „J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront; c'est un morceau trop friand pour vous. — Qu'appelez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami; apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince."

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo: „Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste." L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à nous l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson[1] comme il avait donné sur les œufs. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl[2], il voulut finir la comédie. „Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges; défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de

les armes à la main. — Se faire raison soi-même, à soi-même, *sich selbst Recht verschaffen, zur Selbsthülfe greifen.* — [1] Donner sur un plat, sur un mets, *viel und oft von einem Gerichte essen, auf ein Gericht herfallen.* — [2] *Soûl*, autrefois *saoul* (pr. *sou*) signifie pleinement rassasié, repu, et, plus ordinairement, pris de vin, ivre. *J'en ai tout mon soûl* (*zur Genüge*). *Il a bu et mangé son soûl. — Cet homme est une brute; il est soûl, il se soûle bien souvent* Cette expression, dans ce dernier sens, est un peu familière et vulgaire. On dit plus communément: *Il est ivre* (*il est pris de vin*), *il s'enivre.*

votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde." En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie[1], que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées . . . . . Enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit; mais je ne pus dormir, et je n'avais pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier vint m'avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt; et, pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée; et nonseulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en maudissant de bon cœur le parasite, l'hôte et l'hôtellerie[2].

Lesage (1668–1747).

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
„Hé! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

[1] *Baie*, tromperie, duperie. — [2] Au lieu de *l'hôte* (*Gastwirth*), on dit aujourdhui *l'aubergiste*, *le maître d'hôtel;* au lieu de *l'hôtellerie*, on dit *l'auberge* ou *l'hôtel.*

Le renard s'en saisit et dit: „Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.“ . . .
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine (1621—1695).

BATAILLE DE SEMPACH.

Léopold[1], duc d'Autriche, et les seigneurs de son parti nourrissaient contre les Suisses des quatre Waldstettes[2], un ressentiment profond, qui n'attendait, pour éclater, qu'une occasion favorable. Une insulte, faite à l'un de ces seigneurs par quelques jeunes gens de Lucerne, fut l'étincelle qui alluma cet incendie. Aussitôt Léopold annonça l'intention de venger, sur un nouveau théâtre, la honte de Morgarten,[3] la mort de son père, et la décadence de sa maison. Il était jeune, ambitieux, vaillant entre tous les chevaliers de son âge; et tous les seigneurs et toutes les villes de ses domaines s'empressèrent de répondre à cet appel. Une armée, dont les historiens ont négligé de nous faire connaître le nombre, mais dont la principale force consistait en quatre mille cavaliers, tous gentilhommes, c'est-à-dire admirablement exercés au métier des armes, couverts d'excellentes armures, et qui joignaient, pour les vils manants de la Suisse, le mépris à la haine, marchait sous la bannière autrichienne, pleine d'une orgueilleuse confiance. Au premier bruit de cette formidable invasion neuf cents hommes des trois Waldstettes primitives, et environ cent hommes des petites républiques de Zoug, de Glaris, de Gersau[4], jaloux de partager le péril de leurs

[1] Léopold II, duc d'Autriche, né en 1350. — [2] *Les Waldstettes* forment aujourd'hui quatre cantons: Lucerne, Uri, Schwitz et Unterwald. — [3] *Morgarten*, montagne sur les confins des cantons de Schwitz et de Zoug. Les Suisses, au nombre de 1300, y défirent 20,000 Autrichiens (15 novemure 1315). Les Français y combattirent les Suisses en 1798 et les Autrichiens en 1799. — [4] *Gersau*, bourg qui formait autrefois un petit état indépendant, a été réuni au canton de Schwitz.

compatriotes, vinrent se réunir à quatre cents Lucernois; et cette troupe de paysans, mal armés, mal vêtus, mais forts de la justice de leur cause et de l'amour de leur pays, se prépara, sous le commandement du magistrat de Lucerne, à mourir, s'il le fallait, pour l'indépendance commune.

Postés dans un petit bois de sapins, qui existe encore aujourd'hui, les confédérés attendirent que Léopold, après avoir insulté les bourgeois de Sempach, retranchés derrière leurs murs, vint leur présenter la bataille. Ils n'avaient pas un seul cavalier parmi eux; mais, par une imprudence, ou par une générosité tout à fait conforme au génie chevaleresque de cet âge, leur ennemi lui-même répara ce désavantage, en faisant mettre pied à terre à sa cavalerie. Ce mouvement détermina l'attaque des Suisses. Ils sortent alors du petit bois où ils venaient de renouveler le serment de leur primitive alliance et ne craignent plus d'exposer leur petit nombre et leurs armes inégales aux regards et à la risée de leurs ennemis. Quelques-uns portaient les hallebardes avec lesquelles leurs ancêtres avaient vaincu à Morgarten; le plus grand nombre n'avait, au lieu de bouclier, qu'une petite planche de sapin liée autour du bras gauche. Ils descendent en silence dans la plaine: tout à coup ils font halte, tombent à genoux, et, après avoir imploré, par une prière courte et fervente, l'assistance divine, ils se relèvent et courent à l'ennemi en poussant des cris belliqueux. C'était le 9 juillet 1386; le jour était avancé et la chaleur excessive.

Les soldats de Léopold, tout couverts de fer, formaient un bataillon serré que leurs larges boucliers et leurs longues javelines, qui pouvaient se prolonger au dehors depuis le quatrième rang, rendaient presque impénétrable comme eux-mêmes. Immobiles à leur poste, ces soldats reçurent sur la pointe de leurs lances les premiers efforts de leurs ennemis; et toute l'impétuosité des Suisses vint échouer, à plusieurs reprises, contre ce rempart hérissé de pointes menaçantes. En vain, dans leur rage impuissante, ils avaient brisé le bois de quelques lances et tenté de s'ouvrir un passage à travers cette forêt meurtrière; leurs plus braves guerriers, victimes de ces efforts désespérés, avaient

mordu la poussière. La bannière de Lucerne, portée par l'avoyer, venait d'échapper des mains de ce magistrat mortellement blessé, et la phalange ennemie, s'ébranlant avec un bruit formidable, menaçait d'envelopper la petite troupe des confédérés. La vue de leurs pertes et de leurs dangers glaçait déjà leur courage, et cette irrésolution même, en suspendant leurs coups, allait achever leur défaite. Arnold de Winkelried, gentilhomme d'Unterwald, s'élance à ce moment hors des rangs où il avait combattu: „Mes amis", s'écrie-t-il, „je vais vous frayer une voie; ayez soin de ma femme et de mes enfants; chers confédérés, pensez à ma famille." Plus prompt que l'éclair, il court à l'ennemi, embrasse de toutes ses forces autant de lances autrichiennes qu'il peut en saisir, les enfonce dans sa poitrine; et, entraînant avec lui, en tombant, ceux qui les portaient, il ouvre à travers la phalange ennemie un passage, où la foule des Suisses entre et se précipite. Pareilles à un glaive tranchant, leurs files étroites et serrées pénètrent dans les rangs autrichiens, qu'ils rompent et dispersent. Vaincus par l'étonnement, avant d'être frappés par le fer, les ennemis se culbutent eux-mêmes; ils tombent sans résistance et la plupart expirent, étouffés sous le poids de leurs pesantes armures. Tous ceux qui passent sur le corps de Winkelried semblent avoir retenu sa grande âme. L'armée autrichienne est détruite, et Léopold, vainement protégé par les corps de ses plus braves compagnons, massacrés à ses yeux, trouve une mort honorable dans les rangs de ses ennemis.

Raoul-Rochette (1789—1854).

CEUX QUI SONT MORTS POUR LA PATRIE.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère.
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

Aussi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons;
Chaque jour, pour eux seuls, se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait briller leur mémoire et redore leurs noms!

V. Hugo (1802—1885).

LA MÉMOIRE.

La mémoire est une puissance, une faculté par laquelle l'âme conserve les idées et les images des objets qui ont été présentés à l'esprit, ou qui ont frappé les sens.

De toutes les facultés de l'âme, il n'y en a guère dont on puisse moins rendre raison que de la mémoire. En effet, est-il aisé de concevoir comment les objets qui s'offrent à l'œil, et les sons qui frappent l'oreille (et il en faut dire autant de tous les autres sens, et encore plus des pensées et des notions les plus spirituelles[1]) peuvent imprimer sur le cerveau des traces qui y gravent une image subsistante de ces objets, et qui, au premier commandement de l'âme, lui en rappellent le souvenir? Quel est donc cette espèce de magasin où l'homme met comme en dépôt tant de choses, et de si différentes? Quelle étendue doivent avoir les vastes champs de la mémoire pour contenir un nombre infini de connaissances et de sensations de toute espèce, qui s'y amassent pendant une longue suite d'années? Que de petites loges, que de niches différentes (qu'on me pardonne ces expressions) pour cette multitude incroyable d'objets qui sont tous rangés à leur place sans mélange et sans confusion, sans que l'un trouble l'autre, ou le déplace ou le dérange!

Mais au milieu d'un ordre si admirable, quelle inégalité quelquefois, et, si j'ose m'exprimer ainsi, quelle bizarrerie! Dans de certains temps, les objets se présentent d'eux-mêmes au premier signal et dès qu'ils sont appelés;

[1] *Les plus spirituelles*, c'est-à-dire les plus métaphysiques, les plus dégagées de toute idée de matière, comme par exemple les notions que nous avons de l'âme, du *moi*, de Dieu, etc.

dans d'autres, ils se font longtemps chercher, et il faut les tirer comme par force des recoins où ils se cachent et des enfoncements secrets où ils se tiennent renfermés. Ils viennent quelquefois tous ensemble par troupes, et il faut que l'esprit, comme par un signe de la main, les écarte pour discerner dans la foule ceux dont il a besoin. Pendant que des choses arrivées trente ou quarante ans auparavant sont présentes à l'esprit, d'autres qui sont toutes récentes lui échappent et se dérobent à sa vue.

Un accident, une maladie effacent tout d'un coup toutes les traces qui étaient imprimées dans le cerveau; quelques années après, le rétablissement de la santé les fait toutes revivre [1].

Si la mémoire est une faculté merveilleuse dans sa cause et dans ses effets, on peut dire aussi qu'elle est d'une utilité infinie pour tous les usages de la vie, et surtout pour l'acquisition des sciences. C'est elle qui est la gardienne et la dépositaire de tout ce que nous voyons, de ce que nous lisons, et de tout ce que les maîtres ou nos propres réflexions nous apprennent. C'est un trésor domestique [2] et naturel, où l'homme met en sûreté des richesses sans nombre et d'un prix infini.

Rollin (1661—1741).

IMAGE DE LA VIE.

Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau?
Dit un enfant à sa mère;
Sur cette rive si chère
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir?

[1] Ceci prouve, non pas que les facultés de l'âme résident dans l'organisme et en sont le produit, mais que l'âme, tant qu'elle reste emprisonnée dans le corps, ne peut exercer certaines de ces facultés qu'avec le secours des organes, et par conséquent à la condition, que ces organes remplissent leurs fonctions. — [2] *Domestique* signifie *privé*, qui nous appartient en propre. L'auteur, nourri dans l'étude des lettres anciennes, a donné à cet adjectif une des significations qu'il a dans la langue latine, où il est opposé à *public*.

— Non, mon fils, loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours,
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours.

Mme. Tastu (1798—1885).

ÉDUCATION MATERNELLE.

La religion de ma mère était tout entière dans son âme. Elle croyait humblement; elle aimait ardemment; elle espérait fermement. Sa foi était un acte de vertu et non un raisonnement. Elle la regardait comme un don de Dieu reçu des mains de sa mère, et qu'il eût été coupable d'examiner et de laisser emporter au vent du chemin. En altérant sa croyance, elle aurait cru perdre à la fois son innocence, sa vertu et son bonheur. La piété, c'était sa nature, et cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus vive et la plus constante. A cela elle réussissait sans système et sans efforts et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler. Le matin, le soir, avant et après nos repas, elle nous faisait faire de courtes prières. Sa figure était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous imprimait à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait.

Nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous. L'effusion d'amour et de reconnaissance qui s'échappait de son âme était sa seule et naturelle prédication. Notre mère faisait le contraire de ce qu'on fait ordinairement. Au lieu de nous commander une dévotion chagrine, qui arrache les enfants à leurs jeux ou à leur sommeil pour les forcer à prier Dieu, elle faisait pour nous une fête de l'âme de ces courtes invocations auxquelles elle nous conviait. Le matin, quand nous étions réveillés, que le soleil étincelait sur nos fenêtres, que les oiseaux chantaient sur les arbres du jardin ou dans leurs cages et que nous l'attendions impatiemment pour nous

lever, elle montait, elle entrait, le visage rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie; elle nous embrassait dans nos lits; elle nous aidait à nous habiller; elle écoutait ce joyeux ramage d'enfants dont l'imagination rafraîchie gazouille au réveil, comme un nid d'hirondelle gazouille sous le toit quand la mère approche; puis elle nous disait: „A qui devons-nous ce bonheur dont nous allons jouir ensemble? C'est à Dieu, c'est à notre père céleste. Sans lui, ce beau soleil ne se serait pas levé; ces arbres ne seraient pas parés de leurs feuilles; les gais oiseaux seraient morts de faim et de froid sur la terre nue, et vous, mes pauvres enfants, vous n'auriez ni lit, ni maison, ni jardin, ni mère pour vous abriter et vous nourrir, vous réjouir toute votre saison! Il est bien juste de le remercier de tout ce qu'il nous donne avec ce jour, de le prier de nous donner beaucoup d'autres jours pareils." Alors elle se mettait à genoux, elle joignait nos petites mains, elle faisait lentement et à demi-voix la courte prière du matin que nous répétions avec ses paroles et ses inflexions.

Le soir, elle n'attendait pas que nos yeux, appesantis par le sommeil, fussent à demi fermés pour nous faire balbutier, comme en rêve, des paroles qui auraient retardé péniblement pour nous l'heure du repos; elle nous réunissait, aussitôt après le souper, dans le petit salon de famille, avec les domestiques et même les paysans des hameaux les plus voisins et les plus amis de la maison. Elle prenait un livre de pieuses instructions pour le peuple; elle en lisait quelques courts passages à son rustique auditoire. Cette lecture était suivie de la prière qu'elle disait elle-même à haute voix ou que mes sœurs disaient à sa place, quand elles furent plus âgées. L'un de nous était toujours chargé de dire à son tour une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin particulier du village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit rôle dans l'acte sérieux de la prière, elle nous y intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la prendre en froide habitude ou en vaine cérémonie. Outre ces deux prières presque publiques, le reste de la journée avait encore de fréquentes élévations de nos âmes d'enfants

vers Dieu. Mais ces prières, nées de la circonstance, n'avaient rien de régulier ni de fatigant pour nous. Ainsi, quand le frugal repas était servi sur la table, notre mère, avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une minute l'impatience de notre appétit, pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâce en quelques mots. Si nous partions pour une promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas, et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation intérieure à Dieu, pour qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, dans quelque grande et sombre forêt de sapins où la solennité des ténèbres ébranlait nos jeunes imaginations; si un beau soleil couchant groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusité, notre mère manquait rarement de profiter de la grandeur ou de la nouveauté de nos impressions pour nous faire élever notre âme à l'auteur de toutes ces merveilles. Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne, où nous ramassions des fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit du ruisseau, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle, et, le cœur débordant de son pieux enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs! Je ne sais si ces explications de la nature, des éléments, de la vertu des plantes, de la destination des insectes étaient bien selon la science; mais s'il n'en sortait pas des systèmes irréprochables de la nature, il en sortait un profond sentiment de la Providence.

En rentrant, elle nous faisait presque toujours passer devant les maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits, elle leur donnait quelques consolations, quelques conseils. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances, qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort. Elle ne nous écartait pas des

plus affreux spectacles de la misère, de la douleur et même de l'agonie. Je l'ai vue souvent au chevet de ces grabats des chaumières, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment et attendre patiemment que leur âme eût passé à Dieu. Elle faisait de nous aussi les ministres de ses aumônes. Nous étions souvent occupés à porter au loin dans les maisons isolées de la montagne, tantôt un peu de pain blanc, tantôt une bouteille de vin vieux, ou un peu de bouillon pour les mères malades ou les vieillards épuisés, faute de nourriture. Ces petits messages étaient pour nous des plaisirs et des récompenses. Ils nous accoutumaient de bonne heure à compatir au sort des malheureux et à nous faire un devoir et un besoin de les soulager.

Lamartine (1790—1869).

L'AMOUR MATERNEL.

Oh! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Victor Hugo (1802—1885).

LES PRÉTENDUS FANTOMES [1].

Nous revenions de Saint-Cloud, M. de Lisieux (l'évêque de cette ville), madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisy, M. de Turenne, M. de Brion, Voiture et moi. La pointe du jour (on était dans les plus grands jours de l'été) commençait à paraître, quand l'on arriva au bas

[1] Ce fragment est tiré des *Mémoires* du cardinal de Retz, un des écrivains les plus originaux du dix-septième siècle. Ces *Mémoires* sont aussi remarquables par le style qu'intéressants par le fond. Quoiqu'ils n'offrent pas partout cette pureté, cette correction soutenue qui distingue certains ouvrages de l'époque classique, ils n'en sont pas moins un des monuments les plus curieux de cette éloquence naturelle dont César a offert chez les anciens le modèle le plus frappant. Il est à regretter que

de la descente des Bons-Hommes[1]. Justement au pied, le carrosse arrêta tout court. Comme j'étais à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il arrêtait, et il me répondit d'une voix fort étonnée: „Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi?“ Je mis la tête hors de la portière, et comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisy, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais qui étaient derrière criaient: Jésus Maria! et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta hors du carrosse, aux cris de madame de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs; je descendis aussi; je pris l'épée d'un laquais, je la tirai et j'allai rejoindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point.

Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit en me poussant du bras et assez bas: „Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces femmes“, qui en vérité hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *oremus*; vous connaissez peut-être les cris aigus de madame de Choisy; mademoiselle de Vendôme disait son chapelet; madame de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait: „Ma fille, n'ayez point peur, vous êtes en la main de Dieu“; et le comte de Brion avait entonné bien dévotement, à genoux avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme vous pouvez imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il

ces récits n'aient pas toujours ce caractère d'authenticité qu'on aimerait à leur reconnaître. La Rochefoucauld a dit du cardinal de Retz: „Il aime à raconter; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire.“ — [1] La descente des Bons-Hommes à Passy, près Paris, recevait son nom d'un couvent de *minimes* (c'est-à-dire *les plus petits, les derniers entre tous*), auxquels on donnait populairement le nom de *bons-hommes* de Passy.

se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner, et me dit ces paroles: „Allons voir ces gens-là.“— „Quelles gens?“ lui repartis-je; vraiment, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit: „Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables.“ Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas et que nous étions plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne, mais qui par la réflexion que je fis, que j'avais longtemps cherché des esprits et qu'apparemment j'en trouvais en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ses manières ne lui permettaient de faire.

Je fis deux ou trois sauts vers la procession. Les gens du carrosse, qui croyaient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri, et ce ne furent pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur. Les pauvres Augustins déchaussés[1], que l'on appelle les capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination[2], voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, eurent une panique, et l'un d'eux, se détachant de la troupe, nous cria: „Messieurs, nous sommes de pauvres diables qui ne faisons de mal à personne et qui venons de nous rafraîchir dans la rivière, pour notre santé.“ Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec les éclats de rire que vous pouvez vous imaginer, et nous fîmes, lui et moi, dans le moment même, deux observations que nous nous communiquâmes dès le lendemain matin. Il me jura que la première apparition de ces fantômes imaginaires lui avait donné de la joie, quoiqu'il eût toujours cru auparavant qu'il aurait peur s'il voyait jamais quelque chose d'extraordinaire; et je lui avouai que la première vue m'avait ému, quoique j'eusse souhaité toute ma vie de voir des esprits. La seconde observation que nous fîmes fut que ce que nous lisons dans la vie de la plupart des hommes est souvent faux: M. de Turenne me jura qu'il n'avait pas senti la moindre émo-

[1] Il y a des religieux qui ne portent ni bas ni souliers et qui n'ont que des sandales (*Barfüssermönche*). — [2] *Nos diables d'imagination,* c'est-à-dire *les diables vus dans notre imagination.*

tion, et il convint que j'avais eu sujet de croire, par son regard si fixe et par son mouvement si lent, qu'il en avait eu beaucoup. Je lui confessai que j'en avais eu d'abord, et il me protesta qu'il aurait juré sur son salut que je n'avais eu que du courage et de la gaieté. Qui peut donc écrire la vérité que ceux qui l'ont sentie? Et le président de Thou[1] a eu raison de dire qu'il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par les hommes qui ont été assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes.

De Retz (1614—1679).

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposait une peinture
Où l'artisan[2] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé;
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion, en passant, rabattit leur caquet.
„Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si nos confrères savaient peindre."

La Fontaine (1621—1695).

[1] De Thou, auteur d'un grand ouvrage historique, rédigé en latin sous le titre de *Historia mei temporis*, allant de 1543 à 1607. — [2] On dirait aujourd'hui *l'artiste* (*der Künstler*). *Artisan*, qui se disait autrefois de celui qui exerçait soit les beaux-arts, soit les arts mécaniques, ne se dit plus que de celui qui exerce un art mécanique (*Handwerker*). Le mot *artiste* tend de nos jours à s'appliquer à toute personne qui exécute des ouvrages délicats, élégants, qui exigent du goût et une certaine habileté de main: *artiste en cheveux, en fleurs artificielles*, etc. *Artisan* s'emploie en figure comme synonyme de *cause, auteur. Il a été l'artisan de sa fortune.*

FRAGMENT DE L'AVARE.

Harpagon, l'avare; Valère, intendant; dame Claude, servante; maître Jacques, cocher-cuisinier; La Merluche et Brindavoine, laquais.

Harpagon. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et, surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Mtre Jacques (à part). Châtiment politique!

Harpagon (à dame Claude). Allez... Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Mtre Jacques (à part). Oui, le vin pur monte à la tête.

Harpagon. Oh çà! maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

Mtre Jacques. Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon. C'est à tous les deux.

Mtre Jacques. Mais à qui des deux le premier?

Harpagon. Au cuisinier.

Mtre Jacques. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Mtre Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

Harpagon. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

Mtre Jacques. Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Mtre Jacques (à part). Grande merveille!

Harpagon. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

Mtre Jacques. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon. Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire; de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet[1], de l'argent!

Valère. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est la chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Mtre Jacques. Bonne chère avec peu d'argent!

Valère. Oui.

Mtre Jacques (à Valère). Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier. . . .

Harpagon. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

Mtre Jacques. Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon. Ah! je veux que tu me répondes.

Mtre Jacques. Combien serez vous de gens à table?

Harpagon. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère. Cela s'entend.

Mtre Jacques. Hé bien! Il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . Potages. — Entrées. —

Harpagon. Que diable! voilà pour traiter une ville tout entière.

Mtre Jacques. Rôt . . .

Harpagon (mettant la main sur la bouche de maître Jacques). Ah! traître, tu manges tout mon bien.

Mtre Jacques. Entremets . . .

[1] Expression usitée autrefois pour désigner une chose importante, et qui provenait du poignard que l'on tenait, la nuit, près de son chevet (*Kopfende des Bettes.*)

Harpagon (mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques). Encore !

Valère (à maître Jacques). Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon. Il a raison.

Valère. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harpagon. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour viv* . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Valère. *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harpagon (à maître Jacques). Oui. Entends-tu ? (à Valère). Quel est le grand homme qui a dit cela ?

Valère. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère. Je n'y manquerai pas : et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon. Fais donc.

M^tre^ Jacques. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harpagon (à Valère). Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère. Reposez-vous sur moi.

Molière (1622—1673).

LE BAPTÊME DU MALHEUR[1].

Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant, car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême
Et qu'à ce triste prix tout doit être achevé.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs.
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs[2].
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part un jour la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?
De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur;
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?

A. de Musset (1810—1857).

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET[3].

En notre forêt de Lions[4], vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine, qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin[5], il y avait un bonhomme,

[1] Le baptême (pr. *batême*) est pour la vie chrétienne cet que le malheur est pour la vie morale, c'est-à-dire une initiation, une purification. — [2] Ce symbole a été créé par l'imagination du poète, mais l'idée n'en est pas moins très heureuse et facile à saisir. — [3] Suivant un éminent critique, ce petit récit peut être regardé comme un modèle de style simple et naïf, tel qu'il convient au conte populaire et à la légende, genre de style moins fréquent dans la littérature française que dans la littérature allemande, sans doute parce qu'il est moins conforme à la nature de l'esprit français. Cependant, si le genre est rare, ce n'est pas, comme on le voit, la faute de la langue. — [4] Belle forêt, située dans le département de l'Eure, près de la petite ville de Lions-la-Forêt, chef-lieu du canton. — [5] Ces petits détails ont pour objet de stimuler la curiosité

bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme, qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu; c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la Bichonne, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, où les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette: „Femme, je vous prie de ne laisser courir ni „Biscotin ni Biscotine, tant que monsieur le grand-louve-„tier[1] ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. „Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, „depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang, pour „les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, „de ne pas laisser sortir la Bichonne qui ne demande qu'à „trotter."

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains: „Mon Dieu, qu'il est attardé! . . ."

Et puis elle sortait en criant: „Eh! Brisquet!"

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire: N'irai-je pas?

et de donner aux faits un caractère plus marqué d'authenticité. D'ailleurs cette prolixité est naturelle dans la bouche des bonnes gens qui sont censées raconter l'histoire. — [1] Le grand-louvetier, *der Wolfsjägermeister*. —

„Paix! lui dit Brisquette. — Ecoute, Biscotine, va „jusque devers[1] la butte, pour savoir si ton père ne revient „pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin le long de l'étang, „et regarde bien s'il n'y a pas de piquets qui manquent... „Et crie fort: Brisquet! Brisquet!..."

„Paix! la Bichonne!"

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte: „Mordienne[2], dit Biscotin, je trouverai „notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront."

„Pardienne[3], dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi."

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le chemin de Puchay, en passsant à la croix aux ânes près l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait fait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

„As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

— Nos enfants? dit Brisquet, nos enfants? mon Dieu! sont-ils sortis?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang; mais tu as pris par un autre chemin."

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

„Si tu menais la Bichonne?" lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier: „Biscotin! Biscotine!" on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

[1] *Devers,* du côté de. Cette expression est tombée en désuétude. — [2] *Mordienne* (mort Dieu), expression populaire, qui n'est guère en usage chez les gens de la campagne et qui peut se traduire ici par *wahrlich.* — [3] Pardi, pardienne (par Dieu), *wahrlich.*

La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un grand loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet.

Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort; mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin:

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe: *Malheureux comme le chien à Brisquet*[1], *qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit*[3].

Charles Nodier (1783—1844).

DÉPART DU PETIT SAVOYARD.

„Pauvre petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance:
Pars, mon enfant; c'est pour ton bien.

„Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et satisfaite en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire:
Renonce aux baisers de ton fils.

[1] *Le chien à Brisquet*, locution populaire pour *le chien de Brisquet*. La possession, l'appartenance s'exprime quelquefois par le datif. *C'est une grande faute à un prince. C'est folie à eux de le croire. La barque à Caron* (Acad.). — [2] *Allit, mangit* au lieu de *alla, mangea*. Le vieux français préférait, dans certaines formes de verbes, la voyelle *i* à l'*a* et à l'*u*. On disait *corist* pour *courut, lit* pour *lu*. Froissard (1333—1410) écrit *eslisit* pour *élut, accordissiez* pour *accordassiez*. Calvin a dit *trouvissiez* au

„Mais je suis veuve ; on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi.
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie :
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

„Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère ;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

„Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
Que je vais prier Dieu pour toi ! . . . .

„Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ? . . .
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

„Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être . . .
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant !

„Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

„Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main :
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée :
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

lieu de *trouvassiez*. Ces formes en *i* sont même enseignées dans la vieille grammaire de Jean Pillot, qui recommande expressément, contrairement à l'usage d'aujourd'hui, de dire *aimissions* au lieu de *aimassions*.

„Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu:
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne;
Prie, et demande au riche; il donne au nom de Dieu:
Ton père le disait; sois plus heureux, adieu."

Le soleil descendait des montagnes prochaines;
Et la mère avait dit: „Il faut nous séparer";
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se retournant parfois, et n'osant pas pleurer.

A. Guiraud (1788–1847).

ÉDUCATION DU DUC DE BOURGOGNE PAR FÉNELON[1].

Depuis longtemps Louis XIV cherchait autour de lui des instituteurs dignes d'élever son petit-fils et de donner un bon roi à la France. Son choix tomba sur le duc de Beauvilliers, dont il connaissait les mérites et les vertus. Il le nomma gouverneur; puis, l'ayant consulté sur le choix d'un précepteur, il se décida pour l'abbé de Fénelon, qui se vit tout à coup appelé à la cour, et qui vint y occuper une place à laquelle on attachait les destinées de la France.

Ce fut au mois de septembre 1689 que Fénelon commença ses fonctions de précepteur; il avait alors trente-huit ans. Tout ce qui concourait avec lui à l'éducation du jeune duc était d'un mérite distingué. Monsieur l'abbé de Fleury, aussi célèbre par ses vertus que par ses ouvrages[2], le secondait en qualité de sous-précepteur.

[1] Le duc de Bourgogne, né en 1682, devint *Dauphin* de France à la mort de son père *Louis* (1711), connu sous le nom de *Grand-Dauphin* (voyez page 70). Le duc de Bourgogne mourut du pourpre en 1712. Il fut père de Louis XV. — [2] Ses principaux ouvrages sont: *Catéchisme historique, Mœurs des Israélites, Histoire ecclésiastique.*

Le premier soin de Fénelon fut d'étudier son élève, de démêler ses inclinations, de s'assurer de la portée et de l'étendue de ses facultés, et d'y proportionner ses enseignements. Il s'attacha ensuite à gagner sa confiance sans recourir à de basses flatteries, ou à de lâches complaisances, mais en ne le trompant jamais sur rien, en lui résistant quelquefois, et en lui montrant toujours la vérité, non comme un obstacle à ses caprices, mais comme le seul objet digne de ses recherches, et le seul qui pût le conduire au bonheur.

Des difficultés qui auraient paru insurmontables à tout autre que lui s'offrirent dès l'abord. „Le duc de Bourgogne, dit Saint-Simon, naquit terrible, et dans sa première jeunesse fit trembler: dur, colère jusqu'aux derniers emportements même contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, sans entrer dans des fougues à faire craindre pour sa vie (c'est ce dont j'ai été souvent témoin); opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec une justesse frappante, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec lesquels il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine les princes ses frères lui paraissaient intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts jusque dans ses furies; ses réponses étonnaient, et tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements."

Tel était le prince qui fut confié à la sagesse de Fénelon; et le prodige est qu'en très peu de temps cet enfant terrible jusqu'aux derniers emportements, cet enfant farouche, cruel, incapable de souffrir la moindre contradiction, se transforma tout à coup en une créature pleine de douceur et de charité; les vices les plus redoutables devinrent les vertus les plus touchantes, et, de cet abîme de colère et de méchanceté, on vit sortir un prince affable, doux, humain, patient, modeste, sévère pour lui seul, et indulgent pour tous les autres. La révolution était com-

plète; on reconnaissait un ange où l'on n'avait vu qu'un démon.

De tous les vices du jeune duc, celui qui le faisait le plus redouter était cette fierté dure et hautaine qui bravait les menaces, et que rien n'avait pu dompter. Fénelon ne crut pas devoir attaquer ce vice par des privations; il se contenta d'abord de douces remontrances, de railleries fines, et de ces réflexions simples et naturelles que les enfants d'esprit saisissent facilement; il parut même céder quelquefois, et n'usa de fermeté que lorsqu'il se fut bien assuré de son influence, ou, pour mieux dire, de son autorité.

Pour bien connaître la méthode de Fénelon, il suffit de lire ses *Fables*: elles furent toutes composées pour rappeler au duc de Bourgogne une faute qu'il venait de commettre, ou pour lui inculquer d'une manière plus précise la leçon qui devait l'instruire. On remarque d'abord que ces fables ne conviennent qu'à un prince, et à un prince destiné à régner. Tout se rapporte à cet objet, et on y suit, pour ainsi dire, les progrès de l'élève dans les développements de la pensée du maître.

„Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans: il se coucha hier les délices du genre humain[1]: ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira: il fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment: par la raison qu'il les a aimées, il ne saurait plus les souffrir. Les parties de divertissements qu'il a désirées lui deviennent ennuyeuses: il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même, il ne se trouve bon à

[1] *Les délices du genre humain.* Ces termes rappellent le surnom donné à Titus.

rien, il se décourage : il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler; il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude; il revient à la société, et s'aigrit contre elle. On se tait, ce silence affecté le choque : on parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui ; on parle tout haut, il trouve qu'on parle trop et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste, cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes; on rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup; il est comme on peint les possédés, sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne : poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée . . . Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change;[1] il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour vous convaincre que vous ne l'êtes pas."[2]

Ce portrait du fantasque, qui ressemble tant à celui que Saint-Simon a tracé du duc de Bourgogne, fut un jour composé en présence du prince, qui venait d'en représenter les scènes les plus saillantes. Qu'on juge de l'effet d'une pareille leçon sur un cœur plein de fierté ! Il croyait paraître redoutable, et il ne s'était montré qu'insensé et ridicule.

Une autre fois Fénelon cherche à rendre son élève sensible aux douceurs de la vertu :

[1] Donner le change, faire prendre le change à quelqu'un, *Jemand täuschen*. Prendre le change, *sich täuschen*. — [2] Il est impossible de ne pas remarquer dans ce tableau l'art avec lequel l'auteur a mêlé parfois l'éloge au blâme pour faire passer l'un à la faveur de l'autre.

„Quel est donc ce berger ou ce dieu inconnu qui vient orner notre bocage? Il est sensible à nos chansons; il aime la poésie; elle adoucira son cœur, et le rendra aussi aimable qu'il est fier.

„Que ce jeune héros croisse en vertus comme une fleur que le printemps fait éclore! Qu'il aime les doux jeux de l'esprit! Que les grâces soient sur ses lèvres! Que la sagesse de Minerve règne dans son cœur!

„Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits! Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la fierté! Qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux! Que les Muses fassent naître en lui toutes les vertus!

„Il aime nos douces chansons; elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent, et le rendent toujours fortuné! Qu'il tienne en sa main la corne d'abondance! Que l'âge d'or revienne par lui! Que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, et que les fleurs naissent sous ses pas!"

Toutefois, il n'était pas toujours au pouvoir du précepteur de maîtriser le caractère impétueux de l'élève. Mais ce cas même était prévu: à peine le prince, dans ses fureurs, s'était-il déclaré en état de rébellion, que tout s'attristait autour de lui. Le gouverneur, les instituteurs, les officiers, et jusqu'aux domestiques gardaient un morne silence; tous le fuyaient avec un air d'effroi, comme s'ils eussent craint de s'approcher d'un être privé de raison. On paraissait ne s'occuper de lui que par cette espèce de compassion humiliante que l'on accorde à un malheureux atteint de folie. On le traitait comme un malade digne de pitié, et non plus comme un prince digne d'amour. Enfin on lui retirait ses livres, on lui refusait l'instruction, comme si ces choses lui fussent devenues inutiles dans l'état déplorable où il se trouvait réduit. Ainsi isolé, abandonné, l'enfant commençait à reconnaître son impuissance, et bientôt il venait implorer son pardon en faisant l'aveu de ses fautes, et en jurant sur l'honneur de n'y plus retomber.

Nous avons recueilli un de ces engagements d'honneur, écrit de la main du prince, et dont l'original fut découvert, il y a peu de temps, dans les papiers de Fénelon.

„Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénelon, de faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneur. Fait à Versailles, le 29 novembre 1689.

„*Signé* Louis."

Il est impossible de lire sans émotion cet engagement d'honneur d'un enfant de huit ans, dont, jusqu'à cette époque, le caractère avait paru indomptable. Mais ce qui accroîtra encore l'admiration, c'est que, lorsque ce billet fut écrit, l'éducation du prince n'était commencée que depuis peu de temps.

Un jour que Fénelon s'était vu forcé de parler à son élève avec beaucoup de sévérité, le jeune duc, vivement blessé, lui répondit: „Non, non, monsieur, je ne me laisse point commander; *je sais qui je suis et qui vous êtes.*" Fénelon ne répondit pas un seul mot. Il sentit que, dans la disposition où était son élève, la raison n'arriverait pas jusqu'à lui. Voulant lui donner une leçon dont le souvenir fût ineffaçable, il affecta de ne plus lui parler de la journée, et son air de tristesse témoignait assez son mécontentement.

Le lendemain, Fénelon entra dans la chambre du duc au moment de son réveil, et, avec une gravité froide et respectueuse, il lui dit: „Je ne sais, monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier, que vous saviez qui vous êtes et qui je suis. Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc, monsieur, être plus que moi? Quelques valets, sans doute, vous l'auront dit; et moi, je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, que je suis plus que vous. Vous comprenez assez qu'il n'est pas question ici de la naissance. Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson sans arroser celle de ses voisins: vous ne seriez pas plus sage, si vous vouliez

tirer vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous pour les lumières et les connaissances; vous ne savez que ce que je vous ai appris, et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qu'il me restait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai, moi-même, pleine et entière sur vous. Le roi et monseigneur votre père vous l'ont dit souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de vous? Désabusez-vous encore, monsieur, je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi et faire plaisir à Monseigneur, et nullement pour le pénible avantage d'être votre précepteur; et, afin que vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez sa majesté, pour la supplier de vous en nommer un autre, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens!"

Cette déclaration inattendue jeta le prince dans les anxiétés les plus douloureuses. „Ah! monsieur, s'écria-t-il en pleurant, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier. Si vous parlez au roi, vous me ferez perdre son amitié! . . . Si vous m'abandonnez, que pensera-t-on de moi? . . . Au nom de Dieu, ayez pitié de moi! je vous promets de vous satisfaire à l'avenir."

Fénelon ne céda point tout de suite à ses prières; il le laissa un jour entier dans l'inquiétude, et ne se rendit qu'aux instances de Madame de Maintenon, qu'on avait fait intervenir.

Cependant les accès de colère du jeune prince revenaient à chaque instant. Fénelon ne les combattit d'abord que par sa douceur insinuante; mais il sentit enfin la nécessité de les soumettre ou de les vaincre. Dans ce but il imagina d'opposer colère à colère, fureur à fureur; de frapper l'imagination tendre de son élève, en lui offrant le tableau d'un homme dont la violence dominerait la sienne. Un matin donc que le jeune duc s'arrêtait à considérer les outils d'un menuisier qui travaillait dans son appartement, l'ouvrier, à qui Fénelon avait fait la leçon, lui dit, du ton le plus absolu, de passer son chemin. Le prince, peu accoutumé à

de pareilles brusqueries, se fâcha ; mais l'ouvrier haussant la voix, et comme hors de lui-même, lui cria : „Retirez-vous, mon prince, car, quand je suis en fureur, je casse bras et jambes à tous ceux que je rencontre.“ Effrayé, le duc de Bourgogne courut avertir son précepteur qu'on avait introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. — C'est un bon ouvrier, dit froidement Fénelon ; son unique défaut est de se livrer aux emportements de la colère. — Il faut le renvoyer, dit le prince ; c'est un méchant homme. — Je le crois plus digne de pitié que de châtiment, reprit Fénelon ; vous l'appelez un méchant homme, parce qu'il a fait une menace, lorsque vous l'interrompez dans son travail : et quel nom donnerez-vous à un prince qui bat son valet de chambre dans le même temps que celui-ci lui rend des services ?“

Fénelon se gardait bien toutefois de trop multiplier ces leçons. Elles naissaient des circonstances, toujours naturellement, et sans aucun apprêt qui pût les rendre suspectes au jeune duc. Mais ce qui contribua le plus efficacement à l'amélioration de son caractère, ce furent les sentiments de piété qu'on eut soin de lui inspirer ; les images touchantes et majestueuses sous lesquelles Fénelon lui montrait la divinité pénétraient à la fois son esprit et son cœur, et lui inspiraient le désir de remplir tous ses devoirs. C'était sous les yeux de Dieu, c'était pour Dieu qu'on lui demandait l'obéissance et l'étude. Fénelon lui apprenait à bénir Dieu bien plus qu'à le craindre ; et ces leçons délicieuses, adressées à l'âme de l'élève, étaient le délassement des travaux de son esprit ; elles se faisaient sans livres, sans apprêts, dans des conversations intimes, où le maître et le disciple portaient, l'un toute l'ardeur de la curiosité, et l'autre toute l'onction de l'amour.

L'éducation morale et religieuse du jeune prince ne fit point négliger son éducation littéraire et classique. Il était passionné pour le beau, et Fénelon avait toujours soin de le lui montrer comme le résultat de ses études. La connaissance des langues antiques devait le conduire à la connaissance de Virgile, d'Horace, d'Homère et de Platon. Aussi les progrès furent-ils rapides : la perspective du point

d'arrivée fit franchir les distances. Pour faciliter ces travaux, Fénelon composait lui-même les thèmes et les versions de son élève. Il rédigea même un dictionnaire de la langue latine, où les acceptions différentes et la valeur poétique de chaque mot se trouvaient indiquées et appuyées par des exemples. Ce travail se faisait pendant la leçon, en sorte que le jeune duc lui-même y participait, et que les découvertes qu'on lui préparait adroitement servaient à mieux fixer son attention.

„Il nous a dit souvent, dit Fénelon dans une lettre, qu'il se souviendrait toute sa vie de la douceur qu'il goûtait en étudiant. Nous l'avons vu demander qu'on lui fît des lectures pendant son repas et à son lever, tant il aimait toute chose qu'il avait besoin d'apprendre. Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure et avec autant de délicatesse les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence. Il concevait sans peine les principes les plus abstraits; dès qu'il me voyait faire quelque travail pour lui, il entreprenait d'en faire autant, et travaillait de son côté sans qu'on lui en parlât."

A dix ans, M. le duc de Bourgogne écrivait élégamment en latin, et traduisait les auteurs les plus difficiles avec une exactitude, une finesse de style qui surprenaient les connaisseurs; il avait lu les plus belles *Oraisons* de Cicéron, et Tite-Live tout entier; il avait expliqué Horace, Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide, traduit les *Commentaires* de César, et commencé la traduction de Tacite, qu'il acheva dans la suite.

Au milieu de toutes ces études, celle de l'histoire ne fut point négligée. Les progrès du jeune prince furent si rapides, que Fénelon conçut le projet de faire passer sous ses yeux tous les personnages qui ont influé sur les destinées des peuples par des beaux ouvrages ou par des actions mémorables. Son but était moins de retracer les événements déjà connus de son élève, que de fixer son opinion sur le mérite réel des hommes célèbres. Il s'agissait de réduire à leur juste valeur les réputations usurpées, et aussi de rétablir dans leur gloire les réputations calomniées. La connaissance des hommes n'était pas moins utile que celle

de l'histoire, pour composer un pareil ouvrage : Fénelon l'entreprit sous les yeux de son élève. Les *Dialogues* furent presque toujours inspirés par les circonstances ; ils arrivaient comme une leçon ou comme un exemple; ils étaient à la fois une récompense, une instruction et un délassement. Tous les hommes que Fénelon fait revivre sont obligés de dire la vérité sur eux-mêmes et sur les autres. Il met ainsi à découvert les petits ressorts qui les font agir, et les petites passions qui les ont séduits ou égarés; il fait ressortir par leurs propres aveux, ou par les combats de leur vanité, tous les torts de leur conduite, et tous les crimes de leur ambition; et il annonce ainsi au jeune prince comment l'histoire doit le juger un jour. Les lecteurs attentifs reconnaîtront, dans ces *Dialogues*, les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes opinions sur le bonheur des peuples, sur les devoirs des rois, que l'auteur développa plus tard dans le *Télémaque*.

Ainsi, la religion, la morale, la philosophie, l'histoire, les langues, les belles-lettres, la politique, tout ce qui peut contribuer à faire aimer et respecter un prince, fut enseigné au duc de Bourgogne avec succès. Ce jeune prince connaissait la France comme le parc de Versailles; il n'eût été étranger dans aucun pays ; les temps passés lui étaient présents comme les événements du jour. Toute la suite des siècles, dit l'abbé Fleury, était rangée nettement dans sa mémoire: il étudiait l'histoire des pays voisins dans les auteurs originaux, les lisant chacun en sa langue, et il savait l'histoire de l'Eglise jusqu'à étonner les prélats les plus savants.

Rien ne devait manquer à la gloire de Fénelon, et le suffrage de Bossuet lui-même allait consacrer le double suffrage de la cour et de la nation. Ce grand prélat, étonné de tout ce qu'on racontait de l'instruction du duc de Bourgogne, ne voulait s'en rapporter qu'à son propre jugement; il demanda et on lui ménagea une entrevue particulière avec le jeune prince; et, après un long entretien sur toutes les matières religieuses, politiques et scientifiques, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise et son admiration: il prédit dès lors qu'il n'en serait pas de la réputation du

duc de Bourgogne comme de celle que la flatterie fait quelquefois aux enfants des rois, et qui s'évanouit dès qu'ils paraissent sur le théâtre du monde.

C'est pendant l'exercice de ces hautes fonctions, en 1693, que Fénelon fut appelé, d'une voix unanime, à l'Académie française, où la mort de Pélisson laissait une place vacante. Les suffrages qui l'y portèrent ne furent donnés ni à l'illustre noblesse de sa maison, ni à la dignité et à l'importance de son emploi; mais seulement aux grandes qualités qui l'y avaient fait appeler.

Cette faveur de la fortune fut longtemps la seule dont on récompensa ses services. Pendant six ans, personne ne songea à lui dans la distribution des grâces ecclésiastiques. Le public lui donnait toutes les grandes places qui venaient à vaquer, et il n'arrivait pas même aux plus médiocres. La longue habitude de borner ses désirs, jointe à son caractère de modestie et de désintéressement, lui ôtait jusqu'à la pensée de s'élever. Enfin le roi, étonné de l'avoir oublié pendant tant d'années, le nomma à l'abbaye de Saint-Valéry, et voulut le lui annoncer lui-même, en s'excusant de lui donner si peu après un si long oubli. Puis, quelques mois s'étant écoulés, il fut nommé à l'archevêché de Cambrai. En recevant cette seconde faveur, il crut devoir renoncer à la première, et rendit son abbaye au roi, qui lui en exprima sa surprise, peu accoutumé qu'il était à trouver dans sa cour un pareil désintéressement.

A cette époque, l'éducation du prince était presque terminée; toutefois Fénelon voulut achever son ouvrage. Forcé à une résidence de neuf mois dans son archevêché, il surveillait et dirigeait de Cambrai les travaux de son élève, comme le témoignent plusieurs notes et instructions manuscrites adressées à l'abbé Fleury.

C'est pendant un des fréquents voyages que Fénelon faisait à Paris pour veiller aux progrès de son élève, qu'on lui apprit un jour que le feu avait pris à son palais, et que tous les livres de sa bibliothèque et une partie de ses manuscrits étaient consumés par les flammes. Cette nouvelle lui fut annoncée avec quelques ménagements, qui l'étonnèrent. „Pourquoi tant de précautions, dit-il sans s'émou-

voir. Je regrette mes livres, mais je pourrai m'en passer, ou en acheter d'autres; j'aime bien mieux que le feu ait brûlé ma maison que s'il avait brûlé la récolte ou les chaumières des malheureux paysans de mon diocèse!"

Pour compléter autant qu'il est en nous cette esquisse trop rapide de l'éducation du duc de Bourgogne, nous citerons un fragment où Fénelon lui-même cherche à se rappeler quelques traits de la vie du prince que la mort venait d'enlever à son amour et à l'amour de la France: „Il y avait si longtemps que j'étais loin du prince, que je n'ai pu être témoin d'aucun des faits arrivés dans son âge mûr, où il pouvait édifier le monde. Je vous dirai seulement, pour le temps de son enfance, que je l'ai toujours vu sincère et ingénu, jusqu'au point où nous n'avions besoin que de l'interroger pour apprendre de lui les fautes qu'il avait faites. Un jour, il était de très mauvaise humeur, et il voulait cacher, dans sa passion, ce qu'il avait fait en désobéissant. Je le pressai de me dire la vérité *devant Dieu*. Alors il se mit en colère, et il s'écria: Pourquoi me le demandez-vous *devant Dieu?* Eh bien! puisque vous me le demandez ainsi, je ne puis vous cacher que j'ai fait telle chose. Il était comme hors de lui par l'excès de la colère, et cependant la religion le dominait tellement qu'elle lui arrachait un aveu si pénible. Dès que sa promptitude était passée, il revenait à ceux qui l'avaient corrigé, il avouait sa faute; il fallait l'en consoler, et il savait bon gré aux personnes qui se chargeaient du travail de sa correction. Je l'ai entendu souvent nous dire, quand il était en liberté de conversation: *Je laisse derrière la porte le duc de Bourgogne, je ne suis plus avec vous que le petit Louis.* Il parlait déjà ainsi à neuf ans . . . Je ne l'ai jamais vu aimer les louanges; il disait simplement qu'il connaissait trop ses défauts pour croire qu'il méritât d'être loué . . . Je ne l'ai jamais vu penser, excepté pendant les moments d'humeur, que selon la plus droite raison, et conformément aux pures maximes de l'Evangile. Il n'ouvrait son cœur et ne se confiait entièrement qu'aux personnes qu'il croyait sincèrement pieuses. On ne lui disait rien de ses défauts qu'il ne connût, qu'il ne sentît, et qu'il n'écoutât avec reconnais-

sance. Je n'ai vu personne à qui j'eusse moins craint de déplaire en lui disant contre lui-même les plus dures vérités. J'en ai fait des expériences étonnantes. Enfin, sa fermeté était à toute épreuve sur tout ce qui lui paraissait intéresser la religion, la justice, l'honneur, la vérité, la probité et la fidélité du commerce[1]."

Aimé-Martin (1786—1847).

LE PETIT SAVOYARD A PARIS.

J'ai faim! vous qui passez, daignez me secourir,
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit; je ne suis qu'un enfant:
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines,
Eh bien, moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête, et j'en entends le bruit,
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

[1] *Commerce* signifie ici *Umgang, Lebensverkehr.* Cet homme est d'un commerce agréable, *er ist angenehm im Umgang.* Il est d'un commerce sûr, *er ist zuverlässig im Umgang, man kann auf seine Verschwiegenheit bauen.*

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure:
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi . . .
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

„Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Eh! que sert d'espérer? . . . Que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte; elle est morte de faim."

Et faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

„Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure;
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Guiraud (1778—1847).

UTILITÉ DES FABLES.

Platon, ayant banni Homère de sa République,[1] y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande

[1] Dans son livre de la *République*, Platon imagine une société de laquelle il bannit les artistes et les poètes, comme énervant les âmes et corrompant les mœurs; il ne fait grâce à Homère lui-même.

aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer.[1] Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; que le bouc, au contraire, y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et, que, par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant : ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

La Fontaine (1621—1695).

Nous reproduisons ici un fragment d'un auteur contemporain, M. Nisard, qui fait ressortir, par d'autres considérations, le charme et l'utilité des fables aux différents âges de la vie.

On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables; et à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on

[1] Crassus (L. Linius) successivement préteur, consul et censeur, forma, avec Pompée et César, le premier triumvirat, l'an 60 avant J.-C.; se fit nommer gouverneur de Syrie et charger de la guerre contre les Parthes. Après avoir obtenu

peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité des caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mère leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin; ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les livres qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inépuisable. Ils sont trop superbes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture du père de famille, dans le temps

quelques succès, il fut battu complètement à Carrhes, par Suréna, l'an 53 avant J.-C., et fut mis à mort par les ordres de ce général, dans le camp duquel il s'était laissé attirer sous prétexte de traiter de la paix. — Le pays des Parthes est un vaste empire de la Haute-Asie.

des conseils minutieux et réitérés, où le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant parmi les animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand, de ses forces en luttant avec un plus fort, de son intelligence en voyant le prix remporté par un plus habile; quand il est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on peut en ôter de points par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme „du long espoir et des vastes pensées[1]“, le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît: la morale, qui se confond avec notre propre expérience; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même plaisir qu'étant enfants, sans doute par l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance.

Nisard (1806—1888).

[1] Les mots entre guillemets sont tirés de la fable de La Fontaine: *Le vieillard et les trois jeunes hommes*, dans laquelle trois jeunes présomptueux, forts de leur jeunesse et de leur santé et comptant sur un long avenir, conseillent à un octogénaire de quitter *le long espoir et les vastes pensées*, et qui, tous les trois, précèdent le vieillard dans la tombe.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
Eh! vous voilà! bonjour, dit-elle:
Que faites-vous ici seule sur un chemin?
La Vérité répond: Vous le voyez, je gèle;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien. —
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble:
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

Florian (1755—1794).

LE LAC DE GERS.

De Sixt on peut se rendre dans la vallée de l'Arve en franchissant une chaîne de hautes montagnes, qui s'étend

entre Cluses et Sallenche. Ce passage n'est guère connu et pratiqué que des contrebandiers qui abondent dans cette contrée. Ces hommes hardis s'approvisionnent à Martigny en Valais; puis s'acheminant, chargés de poids énormes, au travers de cols inaccessibles, ils viennent descendre dans les vallées intérieures de la Savoie, pendant que les douaniers font bonne garde sur la lisière du pays.

Les douaniers sont des hommes qui ont un uniforme, les mains crasseuses et une pipe à la bouche. Assis au soleil, ils fainéantent jusqu'à ce que vienne à passer une voiture, qui ne passe devant eux que par cette raison justement qu'elle ne contient pas trace de contrebande.

Monsieur n'a rien à déclarer?

— Non.

Et les voilà aussitôt, nonobstant cette réponse catégorique, qui ouvrent les valises et fourrent les susdites mains parmi le linge blanc, les robes de soie et les mouchoirs de poche. L'Etat les paye pour excercer cet état. Cela m'a toujours paru drôle.

Les contrebandiers sont des hommes armés jusqu'aux dents, et toujours disposés à piquer d'une balle un douanier qui aurait l'idée d'aller se promener sur le chemin qu'ils se sont réservé pour eux. Heureusement les douaniers qui se doutent de cette circonstance, ne se promènent pas, ou se promènent partout ailleurs. Cela m'a toujours paru un signe de tact chez les douaniers.

. . . . . J'ai eu souvent affaire avec les douaniers. Mes chemises ont eu l'honneur d'être palpées sur toutes les frontières par les agents de tous les gouvernements, absolus ou autres. Ils n'y ont rien trouvé de prohibé. A propos de chemises, voici une histoire. J'allais à Lyon. A Bellegarde, on fouilla nos malles, on voulut aussi palper nos personnes, crainte d'horlogerie;[1] car Genève n'est pas loin. Je me prêtai débonnairement à cette opération; mais un officier anglais qui faisait partie des voyageurs, s'étant fait expliquer ce qu'on lui voulait, tira tranquillement son couteau

[1] C'est-à-dire de peur que l'on n'introduisît des montres en contrebande.

de sa poche et déclara qu'il couperait en deux „le premier, comme aussi le second", qui ferait mine de le palper, même de loin.

Ce fut une grande rumeur. Les douaniers ne demandaient pas mieux que d'exécuter le règlement; mais ce grand gaillard de Waterloo, avec son coutelas d'acier fin les intimidait souverainement. Cependant le chef répétait avec autorité: „Fouillez cet homme!" Mais l'autre répétait avec une croissante fureur: „Venez! et je coupe en deux le premier, comme aussi le second, et encore le troisième avec!" Par ce *troisième* il désignait le chef.

Les choses auraient pu finir d'une manière tragique, tant était grande l'exaspération de ce digne gentleman, lorsque je m'avisai d'intervenir. „Que monsieur, dis-je, fasse passer ses habits aux douaniers, et ils exécuteront leurs ordres sans que sa dignité ait à en souffrir le moins du monde."

A peine eus-je ainsi parlé, que l'Anglais, acquiesçant à ces conditions, ôta ses habits précipitamment, les jetant à mesure à la figure des douaniers. Il se mit nu comme la main, et je n'oublierai jamais de quel air il coiffa le chef avec sa chemise, en disant: Tenez! misérable! tenez!

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers; cependant j'eus quelque rapport avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul de Sixt à Sallenche par les montagnes dont j'ai parlé. Je m'étais fait indiquer la route. Une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac nommé le lac de Gers; au delà on suit une crête de rocs qui traverse une plaine de neiges glacées; après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un étang encaissé entre des pentes verdoyantes qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol. Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse,[1] je m'y regardais . . .

[1] Personnage mythologique. Il se noya en contemplant dans l'eau son visage dont il était épris.

je m'y regardais manger une aile de poulet, sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient, dans ce miroir, voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme, ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le sommet d'un mont. C'était celui que j'allais gravir. Je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte qu'attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau, je me remis en route, bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder d'un côté et de l'autre, et quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir de rochers que je gravissais dans cet instant. C'est, je crois, l'heure de la dire. Dix-huit contrebandiers, chargés chacun d'un sac de poudre de Berne, passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai, une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et à ce cri les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs, pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il enten-

dit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées et remontant par les gorges lui causa une surprise merveilleuse : c'étaient les dix-sept sacs qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi, je remarque deux choses.

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont; après quoi l'on vous démontre que c'est celle que le Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent; mais remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le critérium d'une histoire modèle; car, dans une, bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent c'est mesquin; que tous périssent, c'est nuit close. Mais que du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait fort chaud dans mon couloir; toutefois à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet . . . je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés; j'allai m'imaginer que ce pouvait être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement je suis né très peureux ; je déteste le

danger où les héros se plaisent, dit-on; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite en tête, en queue et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif; d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pis qu'un duel, ce pouvait être un attentat sur ma bourse ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable; et personne pour en porter la nouvelle! Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement, en fumant leurs pipes qu'ils allumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'assirent sur leurs sacs, précisément comme les dix-sept. Par malheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux, s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe toute allumée. A cette vue je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils

allaient parcourir; puis, revenant vers ses compagnons: „On ne le voit plus," dit-il.

— Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre!

— Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant. Un douanier déguisé, je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part . . .

— Ah! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et salutaire! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit le second qui avait parlé. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a péri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine; c'est celle-ci. Son procès fut vite fait. A peine on le tint, que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe, et le farceur ne lui dit qu'après: „Jean-Jean, fais ta prière!"

Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ: „Parbleu! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur!"

Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je vis ou je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

„Messieurs, leur dis-je, messieurs, je . . . vous vous trompez . . . permettez . . . baissez d'abord ces armes . . . Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde (ils froncèrent le sourcil) . . . baissez, je vous prie, vos armes, qui pourraient partir sans votre volonté . . . Je suis homme de lettres . . . tout particulièrement étranger aux douanes . . . marié, père de famille . . . Baissez, je vous en conjure, vos armes, qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi . . Je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer! reprit, d'un ton de Cartouche,[1] le plus mauvais des trois.

— Du tout! du tout! . . . je suis ici pour . . .

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas, épier, regarder . . .

— . . . La belle nature, mes bons messieurs, rien autre.

— La belle nature! . . . Et ce coin où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples? Mauvais métier que celui que tu fais; les montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière!"

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent, plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles à la suite desquelles l'un d'eux plaçant sans façon sa charge sur mes épaules: „Yu!" cria-t-il. C'est ainsi que je me trouvais faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai toutefois de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand j'étais à considérer la flaque d'eau. „C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre, marche. Voici tout à l'heure la forêt; on t'y fera ton affaire."

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade qui nous conduisit à la forêt prochaine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié.

[1] Fameux voleur, exécuté à Paris en 1721.

Encore avais-je en ma faveur mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas, je ne voulus pas l'autre, en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là, ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et . . . et au lieu de m'abattre, comme ils avaient fait de Jean-Jean : „Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie. Demain en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret.“ Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute; ces hommes de bien, honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était réellement rendue. Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et, quand je revins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler au récit d'angoisses, devenues risibles par le dénoûment auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur en cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré je rendis grâces à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes que je versais avec tant de douceur étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde qui ne peuvent être sentis que pour celui-là seulement qui tient nos jours en sa main? Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à ma personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout

voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments, que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange; mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et, sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac de contrebande apparemment.

„Holà! hé! au secours! brave homme," lui criai-je. Au lieu d'accourir, il s'arrêta court et huma une énorme prise ...

Töpffer (1799—1846).

LA CHANSON DU ROUET.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent!
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,
Et le gai logis, et le vêtement.
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux.
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

O mon cher rouet, ma blanche bobine!
Vous me filerez mon suaire étroit,
Quand, près de mourir et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.
Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

Leconte de Lisle (1818).

FRAGMENT DU „GRAND OEUVRE“.

Je ne me lasserai pas de le redire : il est doux de s'éveiller au chant des coqs. On ouvre sa fenêtre, il entre une fraîcheur qu'on respire à pleins poumons, et on sent que la vie est bonne. Ce matin, je me suis levé avant le soleil, je suis allé m'asseoir sur la crête de la falaise. Le lac était sombre et semblait fumer. Quand les vapeurs se furent élevées, un frisson courut à la surface des eaux qui se hérissèrent de petites écailles cuivrées; puis le jour grandissant, elles reprirent leur aspect accoutumé, ici plus claires, plus foncées ailleurs, par endroits tachées de lie de vin. Je restai longtemps assis, me gorgeant d'air pur; les coqs chantaient toujours; d'un juchoir à l'autre, ils se racontaient d'une voix passionnée je ne sais quel événement de basse-cour. J'écoutais et je regardais, et selon que la brise fraîchissait ou tombait, je voyais tout le lac s'argenter ou bleuir.

Enfin, je ramassai mon bâton, je quittai la place; des chemins montants, bordés de grandes haies touffues, me conduisirent à l'entrée d'un vallon que resserrent de toutes parts des coteaux. Là je fis une halte sous un pommier sauvage, près d'un tas de pierres. A ma droite, je voyais courir le chemin dont la blancheur disparaissait dans un taillis de jeunes chênes. Devant moi s'étendait un grand champ de sarrasin fleuri ombragé de deux noyers. Le ciel était d'un bleu pâle voilé de nuées blanchâtres si ténues qu'on savait à peine où la nuée finissait, où commençait le ciel. Des corbeaux voletaient à travers le champ; j'entendais au loin la voix d'un laboureur invisible haranguant ses bœufs.

Dans ce recueillement d'une belle journée d'automne, près de ce chemin solitaire et de ces taillis qui se taisaient, en face de cet horizon borné qui suffisait à mes yeux, je sentis une paix délicieuse couler jusqu'au fond de mon âme. J'aurais voulu rester là toujours, ne jamais me relever, demeurer immobile dans un éternel tête-à-tête avec cette solitude, ne voyant que ce chemin, ces bois, cet horizon court, n'entendant d'autre bruit que cette voix lointaine qui par-

lait à des bœufs. Sans oser me le dire, je prenais en déplaisance mes coqs et mon lac, les uns trop bruyants, l'autre trop vaste. Un grand silence dans un petit espace me semblait tout le secret de bonheur.

. . . Un incident fort commun me procura d'autres pensées; aux champs, tout donne à penser. Ma solitude fut troublée par deux jouvenceaux qui dévalèrent la pente d'un coteau, se pourchassant l'un l'autre. Le plus grand, beau garçon bien découplé, avait de l'avance; il s'arrêta sous un noyer et attendit de pied ferme son adversaire, qui, tout haletant, fondit sur lui à corps perdu et s'efforça en vain de le terrasser. La partie n'était pas égale; le plus fort se comporta en bon prince: il recevait mollement les assauts et se contentait de tenir en échec l'assaillant. Celui-ci finit par pleurer de rage; l'autre le consola, lui restitua une serpette de quatre sous qu'il lui avait prise, et tout se termina par une embrassade. Lorsqu'ils se furent éloignés, je n'étais plus auprès de mon tas de pierres, mais à Paris; ce combat corps à corps au pied d'un arbre m'avait transporté dans Saint-Sulpice, à l'entrée de la chapelle des Saints-Anges, et je voyais, sous un autre arbre plus magnifique, Jacob luttant avec l'ange. Le combat dure depuis longtemps, la tête de la caravane a déjà atteint le sommet de la montagne; chameaux et chameliers, l'arrière-garde achève de défiler dans un tourbillon de poussière. Jacob s'acharne, le genou levé et la tête baissée comme un bélier qui cosse; l'ange résiste comme en se jouant; il va toucher la hanche de Jacob, „et voici, le soleil se leva, et Jacob était boiteux d'une hanche".

V. Cherbuliez (1828).

LA GRÈVE DES FORGERONS.

(Fragment.)

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur; enfin,
Cette fois, le faubourg[1] était las d'avoir faim.

[1] Le faubourg (Vorstadt), pour les habitants du faubourg, les ouvriers.

Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret; et là, les plus vieux compagnons
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent: „Père Jean, nous manquons de courage:
Qu'on augmente la paye, ou sinon plus d'ouvrage!
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme?“ Moi je dis:
„Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades.“
Mon président, je n'ai pas fait de barricades;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître;
J'arrive et je le trouve à table; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit:
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin:
Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire.“
Moi, je réponds: „C'est bien, monsieur“.
Je me retire,
Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,

On jure de ne pas rentrer à la boutique;
Et dam![1] je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en réponds, se sentir l'âme gaie,
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
— Pour moi, le coup fut dur; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. — Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits-enfants sur mes genoux,
— Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches —
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide;
Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher :
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit :
„Mon homme,
Tu sais bien que je suis une femme économe :
Je ferai ce qu'il faut; mais les temps sont bien lourds
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours.“
— Moi je repris :
„Cela s'arrangera peut-être!“
Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents
Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges
. . . . . .

[1] Dam, licence poétique pour »*Dame*«! (Herr Gott!).

Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
— J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule,
Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
Mais comme je rentrais une fois, vers la fin
D'une après-midi froide et grise de novembre,
Je vis ma femme assise en un coin de la chambre,
Avec les deux petits serrés contre son sein;
Et je pensai: C'est moi qui suis leur assassin!
Quand la vieille me dit, douce et presque confuse:
„Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété[1] refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain? . . . .

F. Coppée (1840).

[1] Mont-de-Piété, Leihhaus.

Vocabulaire.

—•—

Abandonner *verlassen*
abasourdi *betäubt, verblüfft*
abattement *m. Niedergeschlagenheit.*
abîme *m. Abgrund*
abject *gemein*
abjurer *abschwören*
abondant *reichlich*
abord *m. Umgang*
aboyer *bellen*
abréger *abkürzen*
abri *m. Schutz*
abriter *schützen*
absorbé *versunken, gefesselt*
abus *m. Missbrauch*
abuser (s') *sich täuschen*
accabler *zu Boden drücken*
accablement *m. Niedergeschlagenheit*
acception *f. Bedeutung*
accès *m. Zutritt*
acclimater *heimisch werden*
accommoder *bereiten*
accroître *anwachsen*
accrocher *festhalten*
acquérir *erwerben*
acquiescer *einwilligen*
affadir *anwidern*
affaisser (s') *zusammenbrechen*
affront *m. Schimpf*
affût *m.* (à l') *Anstand*
agacer (s') *sich necken*
agglomération *f. Anhäufung*
agiter *bewegen*
agonie *f. Todeskampf*
agreste *ländlich*
aguerrir *abhärten*
ahuri *bestürzt*
aïeule *f. Grossmutter*
aigrir *reizen*
aigu *gellend*
aiguille *f.* (*Kirchturm-*) *Spitze*
aiguillon *m. Stachel*
aiguiser *schärfen*
air *m.* (du bel air) *vornehmes Auftreten.*
airain *m.* (cloche) *Erz*
ais *m. Brett, Bohle*
aisé *wohlhabend*
ajouter foi *Glauben schenken*
ajuster *genau richten*
alarmer (s') *unruhig werden*
alcyon *m. Eisvogel*
algue *f. Alge*
aligner *in Reih' und Glied stellen*
alimenter *nähren*
allaiter *säugen*
allécher *anlocken*
allégresse *f. Freude*
alouette *f. Lerche*
altérer *verändern*
altier *stolz*
amadou *m. Zunder*
ambulant (marchand) *reisend*
amélioration *f. Verbesserung*
amollir (s') *verweichlichen*
amonceler *aufhäufen*
amorce *f. Köder*
ancre *f. Anker*
animer *begeistern*
anneau *m. Ring*
ânonner *stottern*
anticipé *voreilig, verfrüht*
anxiété *f. Aengstlichkeit*
apitoyer (s') *zum Mitleid gerührt werden*
aplanir *ebnen*
apostrophe (une) *anreden*
apparition *f. Erscheinung*
appas *m. p. Reiz*

applaudir *Beifall schenken*
application *f. Aufmerksamkeit*
apprenti *m. Lehrling*
apprêt *m. Zurüstung*
apprêter *bereiten*
apprivoiser (s') *zahm werden*
aquatique *Wasser-*
aquilin *Adler-*
aquilon *m. Nordwind*
araignée *f. Spinne*
arbitraire *willkürlich*
arbitre *m. Schiedsrichter*
arbuste *m. Gesträuch*
arc *m. Bogen*
archer *m. Bogenschütze*
ardent *feurig*
ardoise *f. Schiefertafel*
arène *f. Kampfplatz*
argument *m. Beweis*
armoire *f. Schrank*
armure *f. Rüstung*
arpent *m. Morgen*
arpenter *durchmessen*
arsenal *m. Zeughaus*
artifice *m. Kunstgriff*
ascendant *m. Einfluss*
asperge *f. Spargel*
aspirer *streben*
assaillir *anfallen*
assaisonner *würzen*
assaut (d') *m. Sturm*
assertion *f. Behauptung*
assiette *f. Teller*
assigner *bestimmen*
assommer *totschlagen*
assoupir (s') *einschlafen*
astre *m. Gestirn*
atonie *f. Schlaffheit*
âtre *m. Herd*
attablé *am Tisch sitzend*
attachement *m. Zuneigung*
attaquer *angreifen*
attendrir *geführt werden*
attendu que *in Betracht dass*
attentions *f. pl.* (avoir des) *Aufmerksamkeiten erweisen*
attirail *m. Gepäck*
attrait *m. Reiz*
attrayant *reizend, anziehend*
aube *f. Morgenröte*
aubépine *f. Weissdorn*
auguste *erlaucht*
aumônier *m. Schiffsprediger, Feldprediger*
aune *f. Elle*
aurore *f. Morgenröthe*
austérité *f. Strenge*
autoriser *ermächtigen*
avalanche *f. Lawine*
avaler *hinunterschlucken*
avantage *m. Vorteil*
avare *m. Geizige*
aventure (à l') *auf geratewol*
avenue *f. Weg, Pass.*
aveugle *m. Blinder*
avide *begierig*
aviron *m. Ruderstange*
aviser (s' de) *auf etwas verfallen*
avisé *klug schlau*
azur *azurblau*

Babil *m. Geschwätz*
babine *f. Lefze*
badaud *m. Maulaffe*
badiner *scherzen*
badinerie *f. Schäkerei*
baguenauder *Possen treiben*
bagues *f.* (jeu de) *Ring* (*spiel*)
baie *f. Bucht*
baîller *gähnen*
bailli *m. Amtmann*
baiser *küssen*
balancer *schaukeln*
balancement *m. Schaukeln*
balançoire *f. Schaukel*
balbutier *stammeln*
baleine *f. Wallfisch*
balle (jouer à la) *Ball* (*spielen*)
bambou *m. Bambus*
banal (four banal) *gewöhnlich, für alle Leute*
bananier *m. Pisang*
bannir *verbannen*
barbet *m. Pudelhund*
barbiche *f. Kinnbart*
barbouiller *beschmieren*
barrière *f. Eingangsthor*
barrique *m. Stückfass*

bas *m.* *Strumpf*
basané *schwarzbraun*
bas-relief *m.* *Flacharbeit*
basse-cour *f.* *Hühnerhof*
bassin *m.* *Becken*
bastille *f.* *Bastille*
bateleur *m.* *Gaukler*
bâtiment *m.* Schiff
battant *m.* *Glockenschwengel*
batteur *m.* *Drescher*
battre les buissons *den Wald durchstreifen*
battre le pays *das Land durchziehen*
baudet *m.* *Esel*
baume *m.* *Balsam*
bayer aux corneilles *Maulaffen feil haben*
béat *glücklich*
beaupré *m.* *Bugspriet*
bêcher *umgraben*
becquée *f.* *Schnabel voll*
belles-lettres *f.* *(schöne) Literatur*
belliqueux *kriegerisch*
berceau *m.* *Wiege*
bergeronnette *f.* *Bachstelze*
berlue (avoir la) *geblendet sein*
besogne *f.* *Arbeit*
bilboquet *m.* *Kugelbecher*
bille *f.* *Kugel*
bimane *zweihändig*
bimbeloterie *f.* *Spielwaaren*
bique *f.* *Geiss*
biscuit *m.* *Zwieback*
bizarre *seltsam*
bizarrerie *f.* *Seltsamkeit*
blason *m.* *Wappen*
blé *m.* *Getreide*
blottir (se) sich decken
blouse *f.* *Blouse, Kittel*
bobine *f.* *Spule*
bocage *m.* *Gebüsch*
bombarde *f.* *Donnerbüchse*
bondir *springen*
bords *m.* *Ufer*
borne *f.* *Grenze*
borner (se) *sich beschränken*
bosquet *m.* *Hain, Gebüsch*
bossu *buckelig*
bouc *f.* *Bock*
bouclé *lockig*
bouclier *m.* *Schild*
bouger *sich rühren*
bouillonner *sieden*
bouquetière *f.* *Blumenhändlerin*
bourdonner *summen*
bourgeon *m.* *Knospe*
bourrasque *f.* *Sturm*
bourreau *m.* *Henker*
bout *m.* *Ende*
boutade *f.* *Einfall, Laune*
brancard *m.* *Tragbahre*
braquer *richten*
braver *trotzen*
bredouiller *schnell und undeutlich sprechen*
breloque *f.* *Berloque*
brièvement *kurz*
brin *m.* *Halm*
briquet *m.* *Feuerstahl*
brise *f.* *sanfter Wind*
briser (se) *sich brechen*
brodequin *m.* *Halbstiefel*
brouiller *verwickeln*
brouillon *m.* *Kladde*
broyer zerreiben
brume *f.* *dicker Nebel*
brunir *bräunen*
bruyamment *geräuschvoll*
bruyère *f.* *Heidekraut*
bûcher *m.* *Scheiterhaufen*
bûcheron *m.* *Holzhauer*
buffet *m.* *Speiseschrank*
buisson *m.* *Gebüsch*
buissonnière (faire l'école) — *schwänzen*
bulletin *m.* *Bericht, Zeugniss*
butte *f.* *Hügel*

Cabaler *Ränke schmieden*
cabane *f.* *Hütte*
cabine *f.* *kleine Kajüte*
cabrer (se) *sich bäumen*
cabriolet *m.* *leichter Einspänner*
cache-cache (à) *Verstecken*
cacher *verstecken*
cachot *m.* *Gefängniss*
cadence *f.* *Tonfall*

cadet *jünger*
cadre *m. Einfassung*
cahot, *m.* cahoté *hin- und hergerüttelt*
caille *f. Wachtel*
calcaire *Kalk-*
calebasse *f. Kürbisflasche*
calembour *m. Kalauer, Wortspiel*
calendrier *m. Kalender*
calice *m. Kelch*
campanile *m. Glockenturm*
campanule *f. Glockenblume*
canard *m. Ente*
cancre *m. Krabbe, fauler Schüler*
capiteux *berauschend*
capituler *übergeben*
capote *f.* (chapeau)
capricieux *launenhaft*
captation *f. Erbschleicherei*
captif *m. Gefangener*
captiver *fesseln*
caquet *m. Schnabel*
carène *f. Kiel*
caresse *f. Liebkosung*
caresser *liebkosen*
carreau (jeter sur le) *tot niederstrecken*
carrefour *m. Kreuzweg*
carrière *f. Bahn*
cartonnage *m. Papparbeit*
cascade *f. Wasserfall*
case *f. Hütte*
casque *m. Helm*
castor *m. Biber*
casuel *m. ungewisses Einkommen*
cataracte *f. Wasserfall*
catastrophe *f. Catastrophe*
causer avec quelqu'un *mit jd. plaudern*
cave *f. Keller*
céder *nachgeben*
cécité *f. Blindheit*
ceint, -te *gegürtet*
cendre *f* Asche
cénobite *m. Klostermönch*
cep *m. Weinstock*
cerceau *m. Reif*
cercueil *m. Sarg*
cerveau *m. Gehirn*
chagrin *m. Kummer*
chagrin, *-ine grämlich*
chaire *f. Kanzel*
chaland *m. Kunde, Plattschiff*
chaloupe *f. Schaluppe*
chamois *m. Gemse*
chansons que tout cela *Unsinn!*
chanvre *m. Hanf*
chapelet *m. Rosenkranz*
chapiteau *m. Knauf, Kapital*
chapon *m. Kapaun*
charge *f. Last, Aufgabe*
charger *beschweren*
charité *f. Nächstenliebe*
charmille *f. Hagenbuchenhecke*
charpente *f. Gebälk*
charrette *f. Wägelchen*
chassieux *triefend*
châtaigne *f. Kastanie*
châtelain *m. Schlossherr*
châtiment *m. Züchtigung*
chatouiller *kizeln*
chaume *m. Stroh(halm)*
chaumière *f. Strohhütte*
chaumine *f. Strohhütte*
chausson *m. Socke*
chauve-souris *f Fledermaus*
cheminée *f. Kamin*
cheminer *marschieren, gehen*
chenevière *f. Hanfacker*
chenille *f. Raupe*
chère *f.* (bonne) *Mahl*
chevreau *m. Zicklein*
chèvrefeuille *f. Geissblatt*
chevrotant *mäckernd*
chiffon *m. Lumpen*
chimère *f. Chimäre*
choc *m. Anprall*
choquer (se) (*aneinander*) *stossen*
choux *m. Kohl*
chute *f. Fall.*
cicatrice *f. Narbe*
cigale *f. Grille*
cil *m. Wimper*
circonspection *f. Behutsamkeit*
circonstance *f. Umstand*
circuit *m. Umkreis*
circuler *laufen*

citadin *m. Bürger*
cité *f. Altstadt*
citer *citieren*
claquer *klappern*
clématite *f. Waldrebe*
cligne-musette *f. Blindekuhspiel*
clocher *m. Kirchthurm*
cloison *f. Verschlag*
cocagne (pays de) *Schlaraffenland*
cocher *m. Kutscher*
coexistence *f. Mitvorhandensein*
coin *m. Ecke*
coléoptère *m. Käfer*
colifichet *m. Flitterkram*
colimaçon *m. Schnecke*
collection *f. Sammlung*
colonne *f. Säule*
combles *m.* (les) *Gipfel*
commémoration *f. Gedächtniss*
commerce (entretenir un) *Handel treiben*
commettre *Auftrag geben*
commisération *f. Mitleid*
commotion *f. Erschütterung*
communiquer *verkehren*
compagnon *m. Gefährte*
compartiment *m. Abtheilung*
compas *m. Zirkel*
compatir *Mitleid fühlen*
compliquer *verwickeln*
compromettre *blosstellen*
comptant (argent) *baar*
concevoir *begreifen*
concourir *sich bewerben*
condition *f. Bedingung*
confidence *f. vertrauliche Mittheilung*
confesseur *m. Beichtvater*
confiné *begrenzt*
confiner *grenzen*
confins *m. pl. Grenzen*
confondre *vermischen*
confondre l'orgueil *den Hochmuth beschämen*
conjecturer *vermuten*
conjurer *beschwören*
considérer *betrachten*
consommer *vollenden*
consternation *f. Bestürzung*
constituer *über etwas setzen*
consumer *verzehren*
contagieux *ansteckend*
contemplation *f. Betrachtung*
contigu *angrenzend*
continence *f. Enthaltsamkeit*
convalescence *f. Wiedergenesung*
convenance *f. Geschmack, Behagen*
convertir *bekehren*
convier *einladen*
convoi *m. Leichenzug*
coque *f. Schaale.*
coquille *f. Schneckenhaus*
corbeau *m. Rabe*
cordage *m. Tauwerk*
corne *f. Horn*
corneille *f. Krähe*
corps de logis *m. Hauptgebäude*
corselet *m. leichter Brustharnisch*
corvée *f. Frohndienst*
cosser *stossen*
coteau *m. Anhöhe*
côtes *f.* (du corps) *Rippen*
côtoyer *entlang gehen*
cotret *m. Reisbündel*
cotte d'armes *f. Waffenrock*
couchant (le) *Untergang*
couler (se) *sich einschleichen*
coulevrine *f. Feldschlange*
couloir *m. Schlupfgang*
coupe *f. Becher*
coupe-gorge *m. Halsabschneider*
courbe *f. Krümmeweg*
courlis *m. Brachschnepfe*
courroux *m. Grimm*
courtil *m. Hof*
courtine *f. Gardine*
courtisan *m. Höfling*
courtoisement *höflich*
couver *brüten*
crasseux *schmutzig*
cratère *m. Crater*
créancier *m. Gläubiger*
crèche *f. Krippe*
crémaillère *f. Hacken*
crème *f. Rahm*

crénelé *mit Zinnen versehen*
crépir übertünchen
crépuscule *m. Dämmerung*
cresson *m. Kresse*
crête *f. Spitze, Kamm*
creuser *höhlen*
crever *krepiren*
cri *m. Schrei*
criard *schreiend*
crinière *f. Mähne*
crise *f. Krisis*
croisée *f. Fenster*
crouler *einstürzen*
crucifix *m. Crucifix*
cueillir *pflücken*
cuisse *f. Schenkel*
cultiver *pflegen*
curé *m. Pfarrer*
curée *f. Jägerrecht*
cygne *m. Schwan*
cytise *m. Bohnenbaum*

Daigner *geruhen*
dalle *f. Diele, Fliese*
damier *m. Damenbrett*
débattre (se) *(sich) wehren*
débauche *f. Ausschweifung*
déblayer *aufräumen*
déboucher *münden*
débrouiller *entwirren*
décapiter *enthaupten*
découler *entspringen*
déchaîner *entfesseln*
décharné *entfleischt*
déchet *m. Verlust, Abgang*
déchiqueter *zerstückeln*
décombres *f. pl. Abfall*
déconfiture *f. Niederlage*
décorer *schmücken, zieren*
découper (se) *sich abheben*
découplé *schlank*
découpure *f. Ausschnitt*
décousu *unzusammenhängend*
découverte *f. Entdeckung*
décréter *beschliessen*
décrier *verrufen*
défendeur *m. Vertheidiger*
défier *herausfordern*
défilé *m. Hohlweg*
dégoûter *anwidern*
degré *m. Steinstufe*
déguster *kosten*
délai *m. Verzug*
délassement *m. Erholung*
délicat *zart*
démêler *entwirren*
démembrer *zerstückeln*
déménager *ausziehen*
démence *f. Wut*
démonter *abbrechen*
dénaturer *entstellen*
denier *m. Heller*
dénoncer *verraten*
dent de sagesse *f. Weisheitszahn*
dépayser *dem Standort entfremden*
dépecer *zerstückeln*
dépêcher, *in die andere Welt schicken*
dépendre de *abhängen von*
dépit *m. Aerger*
déplorable *bedauerlich*
dépositaire *m. Verwahrer*
dépouiller *ausziehen*
dépouille *f. Ueberrest*
dépouilles *f. pl. Fell*
déraison *f. Unvernunft*
déranger *stören*
dériver *ableiten*
dérouter *aus der Fassung bringen*
désabuser (se) *von seinem Irrtum zurückkommen*
désastre *m. Unglück*
désert *einsam*
désinence *f. Endung*
désœuvrement *m. Untätigkeit*
désolation *f. Zerstörung*
désorienter *verwirren*
désormais *hinfort*
desséché *vertrocknet*
dessein *m. Absicht*
destination *f. Bestimmung*
détaché *losgelöst*
détaillé *genau*
détenu *m. Gefangener*
détonation *f. Knall*
détour *m. Umweg*
détromper *enttäuschen*

dueil *m. Trauer*
dévaler *herunterlassen*
dévaliser *ausplündern*
deviser *über etwas sprechen*
dévouement *m. Aufopferung*
dévorer *verschlingen*
dévotion *f. Andacht*
diantre *Teufel*
diapré *bunt*
différend *m. Streitigkeit*
différer *verschieben*
diffusion *f. Ausbreitung*
digitale *f. Fingerhut (Giftpflanze)*
digue *f. Deich*
dilater *erweitern*
diligence *f. Fleiss*
diligence, faire *sich beeilen*
dimension *f. Ausdehnung*
diminutif *m. Verkleinerungswort*
discerner *unterscheiden*
discordant *unharmonisch*
discorde *f. Zwietracht*
disjoint *getrennt*
dissension *f. Zwist*
dissiper *zerstreuen*
dissoudre *auflösen*
distraction *f. Zerstreuung*
distribuer *vertheilen*
dit et contredit *m. Hin- u. Herrede*
docile *gelehrig*
doctrine *f. Lehre*
dolent *klagend*
donjon *m. Schlossturm*
donner sur *sehen auf*
douceur *f. Sanftmut*
douteux *zweifelhaft*
duper *betrügen*
duvet *m. Flaum*

Ébats *m. pl.* Belustigung
ébattre (s') (*sich*) *belustigen*
ébaucher *anfangen*
ébloui geblendet
éboulé *eingefallen*
ébranler *erschüttern*
écaille *f. Schuppe*
écart (à l'écart) *bei Seite*
échapper *entrinnen*
s'échauffer *sich erhitzen*
éclabousser *bespritzen*
éclairer *erleuchten*
éclatant *glänzend*
éclat de bois *m. Splitter*
éclater *ausbrechen, krachen*
éclipse *f. Finsterniss*
éclore *sich öffnen*
écluse *f. Schleuse*
écorcer *schälen*
écorcher *die Haut abziehen*
écorchure *f. Schramme, Wunde*
écorner *die Ecken abstossen*
écoulé *verflossen*
écourté *gestutzt*
écraser *zerschmettern*
écrin *m. Schrein*
écueil *m. Klippe*
écuelle *f. Schüssel*
écumer *schäumen*
effacer *auswischen*
effarouché *erschreckt, schüchtern*
efficace *wirksam*
effleurer *streifen*
effronterie *f. Frechheit*
effusion *f. Erguss*
égard *m. Rücksicht*
égarer *irreführen, verlegen*
égrener *auskörnen*
élancé *schlank*
s'élancer *sich aufschwingen*
éluder *umgehen*
émail *m. Schmelz*
émaner *ausströmen*
embarrassé *verlegen*
s'embarrasser *sich verwickeln*
emboîter *einfügen*
embouchure *f. Mündung*
embraser *entzünden*
embûche *f. Fallstrick*
émeute *f. Aufstand*
émotion *f. Aufregung*
émousser (s') *sich abstumpfen*
empêcher *hindern*
emphase *f. Nachdruck*
emplette *f. Einkauf*
emplir *füllen*
emploi *m. Stelle*
emporter *wegtragen*
empresser (s') *sich beeilen*

empourprer *purpurrot färben*
emprunter *entlehnen*
enchanter *bezaubern*
enceinte *f. Umzäunung*
enclos *m. Einfriedigung*
endommager *beschädigen*
endroit *m. Ort*
enflé *geschwollen*
enfreindre *übertreten*
engloutir *verschlingen*
engourdir (s') *sich abstumpfen*
enivrement *m. Rausch*
s'enivrer *sich berauschen*
enluminer *illustriren*
enrôler (s') *Kriegsdienste nehmen*
enroué *heiser*
ensemencer *besäen*
enseveli *begraben*
entonner *anstimmen*
entrechoquer (s') *aneinanderstossen*
entremets *m. Zwischengericht*
entrecoupé *durchschnitten*
entrelacé *verschlungen*
énumération *f. Aufzählung*
envahir *angreifen*
enveloppe *f. Umschlag, Couvert*
envi (à l'envi) *um die Wette*
envier *beneiden*
épais *dicht*
épancher (s') *sich ergiessen*
épanchement *m. Erguss*
épanouir (s') *sich aufheitern*
épars *zerstreut*
épeler *buchstabiren*
éperdu *ausser sich*
éphémère *eintäglich, vorübergehend*
épi *m. Aehre*
épier *ausforschen*
épiscopal *bischöflich*
épouser *heiraten*
épouvanter *erschrecken*
épreuve *f. Probe*
équilibre *m. Gleichgewicht*
équipage *m. Mannschaft*
érable *m. Ahorn*
ère *m. Ära*
escabeau *m. Schemel*
escabelle *f. Schemel*
escadron *m. Schwadron*
escalader *ersteigen*
escarmouche *f. Scharmützel*
escarpé *steil, schroff*
escalier *m. Treppe*
escorte *f. Geleite*
espiègle *mutwillig*
esprit *m. Geist*
essaim *m. Schwarm*
essieu *m. Achse*
essor *m. Aufschwung*
essuyer une défaite *eine Niederlage erleiden*
estomac *m. Magen*
établi *m. Hobelbank*
étable *f. Stall*
étagère *f. Wandschrank*
étaler *ausbreiten*
étamer *verzinnen*
étang *m. Teich*
étinceler *funkeln*
étincelle *f. Funken*
étonnement *m. Erstaunen*
étouffer *ersticken*
étourdi *unbesonnen*
étreindre *fest zusammendrücken*
évanouir (s') *ohnmächtig werden*
évasion *f. Entweichen*
évier *m. Gussstein*
évoquer *hervorrufen*
exalter *erhitzen, begeistern*
exaucer *erhören*
exciter *erregen, anstiften*
exécrable *schrecklich*
exécuter *ausführen*
exhaler *ausatmen*
exhausser *erhöhen*
exhortation *f. Ermahnung*
exhorter *ermahnen*
expansion *f. Mitteilungsgabe*
expédient *m. Ausweg*
expéditif *flink*
expirer *verscheiden, verfliessen*
exposer (s') *sich aussetzen*
extinction *f. Erlöschen*

Face (en) *gegenüber*
fâcheux *überlästig*

façon (bonne façon) *gutes Aussehen*
façonné *gebildet*
fagot *m. Reisbündel*
faîte *m. Gibel*
falaise *f. Brandung*
familiariser *vertraut machen*
faner (faire les foins) *heuen*
fantasque *eigensinnig*
fantassin *m. Fusssoldat*
fantôme *m. Phantom*
farce *f. Farce*
fardeau *m. Last*
farine *f. Mehl*
fasciner *bezaubern*
faste *m. Pomp*
fastidieux *lästig*
fatal *fatal*
faucher *mähen*
faute *f. Fehler*
fauve *falb*
fauvette *f. Grasmücke*
faux *f. Sense*
fécond *fruchtbar*
fée *f. Fee*
feindre *verstellen*
fendre *spalten*
fendeur *m. Spalter*
fente *f. Spalte*
féodal *feudal*
fermenter *gähren*
féroce *wild*
fertiliser *fruchtbar machen*
ferveur *f. Eifer, Andacht*
feston *m. Blumengehänge*
festonné *wellenförmig gefaltet*
feuillée *f. Blätterwerk*
fève *f. Bohne*
fi (faire fi) *verachten*
fiacre *m. Droschke*
fibre *f. Fiber*
fichu *m. Halstuch*
fief *m. Lehen*
fil *m.* (tenir à un fil) (*an einem*) *Faden* (*hängen*)
file (à la) *der Reihe nach*
filer *spinnen*
fiole *f. Fläschchen*
fiscalité *f. Fiscalrecht*
fixer *festsetzen*
flagrant délit *auf frischer That*
flairer *wittern*
flambeau *m. Fackel*
flâner *bummeln*
flaque *f. Pfütze, Lache*
flanquer *die Seite decken, bei Seite werfen, schütten*
fléau *m. Geissel*
flèche *f. Pfeil*
flétrir *welken, schänden*
flexible *beugsam*
flocon *m. Flocke*
flux et reflux m. *Ebbe und Flut*
fluxion *f. Entzündung*
folâtrer *scherzen*
foin *m. Heu*
fond *m.* (au fond de) *(im) Hintergrund*
fondé de pouvoir *bevollmächtigt*
fonds *m. pl. Kapital*
fontinale *f. Quellmoos*
forcer *zwingen*
formidable *furchtbar*
forfait *m. Missetat*
fortifié *befestigt*
fossé *m. Graben*
fougue *f. Ungestüm, Wut*
fougueux *feurig*
fouiller *wühlen*
four *m. Ofen*
fourmiller *wimmeln*
fourrager, -ère *Futter-*
fourré *m. Dickicht*
foyer *m. Herd*
fracas *m. Getöse*
fragment *m. Bruchstück*
frange *f. Franse*
frayer *bahnen*
frémissement *m. Schauder*
frêne *m. Esche*
fréquenter *besuchen*
friand *m. Leckermaul*
friche (en friche) *brach*
frimas *m. pl. Reif*
frisson *m. Schauder*
frivole *nichtig*
froc *m. Ordenskleid*
frôler *streifen*

frotter *reiben*
frugal *mässig*
frugalité *f. Mässigkeit*
fugitif *flüchtig*
funèbre *Trauer*
fût *m. Gestell, Fass*
futaine *f. Barchent*
fuseau *m. Spindel*

Gages *m. pl. Lohn*
gagner les hauteurs *die Höhen erreichen*
gaieté *f. Fröhlichkeit*
gaillard *m. lustiger Kerl*
gaillard d'arrière *m. Schanze*
gaillardement *fröhlich, munter*
gambader *Sprünge machen*
gamelle *f. Soldatenschüssel*
gamin *m. Strassenjunge*
gangrener *anstecken*
garant *m. Bürge*
garde (n'avoir garde de) *es sich nicht einfallen lassen*
gazon *m. Rasen*
gazouiller *zwitschern*
geai *m. Häher*
genêt *m. Ginster*
geôlier *m. Kerkermeister*
germe *m. Keim*
girouette *f. Wetterfahne*
gîte *m. Lager*
glacé *gefroren*
glaise *f. Thon*
glaive *m. Schwert*
glaneur *m. Aehrenleser*
glapissant *kreischend*
glisser *gleiten*
glousser *glucksen*
gobelet (joueur de) *Taschenspieler*
goémon *m. Tang*
goguette (en) *lustiger Laune*
gorge *f. Schlucht*
gosier *m. Kehle*
goudronné *getheert*
gouffre *m. Abgrund*
gourmade *f. Faustschlag*
gourmand *m. gefrässiger Mensch*
gousset *m. Uhrtasche*
goûter (le) *Vesperbrod*
gouttelette *f. Tröpflein*
gracieux *anmuthig*
grâce à *Dank*
gradué, -e *stufenweise*
grange *f. Scheune*
grappe *f. Traube*
grain *m. Korn, Kugel*
gratter *kratzen*
gravier *m. Kies*
gravir *ersteigen*
gravité *f. Ernst*
gré (bon-, mal) *wol oder übel*
gredin *m. Lump*
grenouille *f. Frosch*
grève *f. Gestade, Strand, Streik*
griffe *f. Kralle*
grille *f. Gitter*
grimace *f. Grimasse*
grimper *klettern*
grison *Grauchen*
grive *f. Drossel*
groseille *f. Johannisbeere*
gué (à gué) *Furt*
guère *kaum*
guéridon *m. Nipptisch*
guérite *f. Schilderhaus*
guetter *aufpassen*
gueule *f. Rachen, Kehle*
gueux *m. Lump*

Hacher hacken
haillon *m. Lumpen*
hâlé *von der Sonne verbrannt*
haleine *f. Atem*
haleter *keuchen, schnaufen*
hamac *m. Hängematte*
hameau *m. Weiler*
hanche *f. Hüfte*
hanneton *m. Maikäfer*
happer *erhaschen*
haricot *m. Bohne*
hauban *m. Wandtau*
haut-le-corps *Ruck, plötzliche Bewegung des Körpers.*
hécatombe *f. Opfer*
héler (se) *sich anrufen*
hépatique *f. Steinleberkraut*
herboriser *botanisiren*

hère *m. Schlucker*
héréditaire *erblich*
hérissé *stachelig, bedeckt, gespickt*
hermine *f. Hermelin*
héritage *m. Erbschaft*
herse *f. Egge*
hésitation *f. Schwanken, Zögern*
hêtre *m. Buche*
heurter *stossen*
hideux *scheusslich*
hisser *hissen*
horion *m. Schlag*
hospitalité *f. Gastfreundschaft*
hotte *f. Tragkorb*
hottée *f. ein Tragkorb voll*
houle *f. hohle See*
houleux *hohlgehend*
houppelande *f. weiter Ueberrock*
houx *m. Stechpalme*
huileux *ölig*
huissier *m. Gerichtsdiener*
humble *bescheiden*
humecter *befeuchten*
humer *einsaugen, schlürfen*
humeur *f. Laune*
hurlement *m. Geheul*
hurler *heulen*

Idolâtrie *f. Götzendienst*
ignoble *niedrig*
if *m. Eibenbaum*
imbiber *tränken*
immense *ungeheuer*
immobile *unbeweglich*
imperceptible *unmerklich*
imperturbabilité *f. Gelassenheit*
impétuosité *f. Ungestüm*
implorer *anflehen*
importun *lästig*
imposer *imponieren*
impôt *m. Steuer*
imprimer *drucken*
improviser *improvisieren*
improviste (à l') *unversehens*
imputer *anrechnen*
inabordable *unzugänglich*
innaccessible *unzugänglich*
inclus (-se) *einliegend*
inconstant *unbeständig*
inconvénient *m. Hinderniss*
inculquer *einschärfen*
incurable *unheilbar*
incursion f. *Einfall*
indéfinissable *unbestimmbar*
indigent *notleidend*
indistinctement *ohne Unterschied*
indolemment *gleichgültig*
indolence *f. Trägheit, Gleichgültigkeit*
indulgent *nachsichtig*
industrieux *fleissig*
ineffable *unaussprechlich*
ineffaçable *unauslöschlich*
inévitable *unvermeidlich*
inexorable *unerbittlich*
infamie *f. Schmach*
infériorité *f. Zurückstehen*
inflexion *f. Stimmfall*
influer sur *beeinflussen*
ingénu *harmlos*
inhumer *bestatten*
iniquité *f. Unbilligkeit*
inonder *überschwemmen*
inquiéter (s') *sich beunruhigen*
inquiétude *f. Unruhe*
insatiable *unersättlich*
insister *beharren*
insomnie *f. Schlaflosigkeit*
instance *f. Drängen*
instar (à l') *nach Art*
insulte *f. Beleidigung*
insulter à *beleidigen*
intendant *m. Verwalter*
intention *f. Absicht*
intercepter *hemmen*
intéressé *beteiligt*
interrompre *unterbrechen*
interpréter *auslegen*
interruption *f. Unterbrechung*
interstice *m. Zwischenraum*
intervalle *m. Zwischenraum*
intituler *betiteln*
intrigant *m. Ränkeschmied*
investigation *f. Nachforschung*
invoquer *anrufen*
issue *f. Ausgang*

Jabot *m. Hemdkrause*
jaillir *heraustreten*
japper *kläffen*
jargon *m.* (*eigenthümliche*) *Sprache*
jarret *m. Kniekehle*
jasmin *m. Jasmin*
jaser *schwatzen*
jaunir *gelb werden*
javeline *f. kleiner Wurfspiess*
javelot *m. Wurfspiess*
jet *m. Wurf*
jeun (à) *nüchtern sein*
jeûne *m. Fasten*
jointure *f. Gelenk*
jonc *m. Binse*
joncher *bestreuen*
jouer (se jouer de) *sich lustig machen*
jouissance *f. Genuss*
jouter *Lanzen brechen*
jovial *fröhlich*
juchoir *m. Hühnerstange*
jupon *m. Unterrock*
juridiction *f. Gerichtsbarkeit*

Laisser (ne laisser de) *nicht umhin können*
laitue *f. Lattich*
laitage *m. Milchspeise*
lambeau *m. Fetzen*
lambiner *zaudern*
lambris *m. Getäfel*
lame *f.* (sur mer) *Woge*
lancer *werfen*
languir *schmachten*
larron *m. Dieb*
las *müde*
latéral *Seiten-*
lavande *f. Lavendel*
lavoir *m. Waschhaus*
légataire *m. Erbe*
léthargie *f. Erstarrung*
lézard *m. Eidechse*
lie de vin *f. Hefe*
lierre *m. Epheu*
lieu (avoir lieu de) *Grund haben*
lieue *f. Meile*
ligneux *holzig*
limpide *klar*
lisière *f. Saum*
livrée *f. Livree*
livret *m.* Katolog
loge *f.* Zimmer
loisir *m. Musse*
longer *entlang gehen*
lot *m. Loos*
louange *f. Lobgesänge*
lourdaud *m. Tölpel*
lugubre *traurig*
lumière *f. Licht*
lunette *f.* d'approche *Fernrohr*
lustre *m. Kronleuchter*
lustré *glänzend*

Mâcher *kauen*
mâchicoulis *m. Pechnase*
magie *f. Zauberei*
magnificence *f. Pracht, Freigebigkeit*
maigre *mager*
maille *f. Masche*
maintien *m. Haltung*
maîtriser *beherrschen*
malotru *m. Tölpel*
mamelle *f. Brust*
manant *m. Bauer*
mangeaille *f. Esswaare*
manche *f. Aermel*
manchette *f. Handkrause*
mander *kommen lassen*
mander *sagen lassen*
mânes *f. pl. abgeschiedene Seelen, Schatten*
manier *handhaben*
manne *f. Manna*
manoir *m. Wohnung, Sitz*
manquer *fehlen*
manteau *m. Mantel*
marchander *feilschen*
mardi-gras *Fastnacht*
marécage *m. Moor*
marée *f. Ebbe und Flut*
marinier *m. Seemann*
marionnettes *f. pl. Marionette*
marmite *f. Topf*
marmot *m. kleiner Junge*
marmotte *f. Murmelthier*

marquisat *m. Markgrafschaft*
masque *m. Maske*
massif *massiv*
massue *f. Keule*
matelot *m. Matrose*
matou *m. Kater*
maux *m. pl. Uebel*
mausolée *m. Mausoleum*
méditatif *nachdenkend*
mélange *m. Mischung*
mélèze *m. Lärchenbaum*
mémento *m. Erinnerungsruf*
mémorable *denkwürdig*
ménage *m. Haushaltung*
ménager *schonen*
mendicité *f. Bettelstab, Armut*
mentionner *erwähnen*
menu *klein*
menuiserie *f. Schreinerei*
méridienne *m. Mittagsschlaf*
méritoire *verdienstlich*
merle *m. Amsel*
merveille *f. Wunder*
mesure (à) (*nach*) *Maass*
métairie *f. Meierei*
métier *m. Beruf*
métropole *f. Mutterstadt*
mets *m. Gericht*
mettre à jour *blosslegen*
meurtrir (se) *sich quetschen*
miel *m. Honig*
milliaires (pierres) *Meilen-*
mime *m. Mime*
mineur *m. Minenarbeiter*
minutieux *ins Einzelne gehend*
mobile *beweglich*
modique *bescheiden*
modulation *f. Modulation*
moellon *m. Baustein*
moineau *m. Sperling*
monotone *eintönig*
morcelé *zerstückelt*
morfondu *erkältet*
morne *düster*
morne (montagne) *m. Hügel*
morsure *f. Biss*
mortier *m. Mörser*
mouche *f. Fliege*
mouiller *nass machen*
mouvant *beweglich*
mugissement *m. Gebrüll*
mulet *m. Maulthier*
multiplier *vermehren*
mûre *f. Maulbeere*
mûrir *reifen*
museau *m. Schnauze*
muser *tändeln, müssig sein*
mutilé *verstümmelt*
mutin *keck*
mutiné *aufständisch*
mutuel *gegenseitig*
mutuellement *gegenseitig*
mystère *m. Geheimniss*
mystérieux *geheimnissvoll*

Nageoire *m. Flosse*
naguère *früher*
nappe *f. Tischtuch*
narine *f. Nüster*
naseau *m. Nasenloch*
nasillard *näselnd*
naturel (sub.) *natürliche Anlage, Landeskinder*
naufrage *m. Schiffbruch*
nautonnier *m. Schiffer*
néant *nichts*
nébuleux *nebelhaft*
nef *f. Schiff*
nettoyer *rein machen*
niaiserie *f. Albernheit*
niche *f. Nische*
nicher *nisten*
niveau (au) (*auf der gleichen*) *Stufe*
noirâtre *schwärzlich*
nourrice *f. Amme*
noyau *m. Kern*
nudité *f. Nacktheit*
nuée *f. Gewölk*
numéraire *m. Geld*

Obligation *f. Verpflichtung*
oblong *länglich*
obole *f. Heller*
observation *f. Beobachtung*
obvier *abhelfen, verbeugen*
occupation *f. Beschäftigung*
octogénaire *m. Achtziger*

octroyer *gewähren*
oculaire *Augen-*
odorat *m. Geruch*
office (avocat d'), *Amt, Stelle*
oiseaux de passage *m. Zugvögel*
oisif *müssig*
oison *m. Gänschen*
ombrageux *scheu*
onde *f. Woge*
ondée, *f. Regenguss*
ondulation *f. wellenförmige Bewegung*
onduleux *wellig*
onéreux *lästig*
opérer *arbeiten*
opprobre *m. Schmach*
opulence *f. Ueberfluss*
orange *f. Orange*
oraison *f. Gebet*
ordinaire (subst.) *m. Alltagskost*
orifice *m. Mündung*
ortie *f. Nessel*
oseille *f. Ampfer*
ormeau *m. Rüster*
ornement *m. Schmuck*
ossements *m. pl. Knochen*
osseux *knochig*
ouïe (à l') (*beim*) *Hören*
ouïr *hören*
outrager *beleidigen*
ouragan *m. Orkan*
outil *m. Werkzeug*

Paillasson *m. Strohmatte*
paisible *friedlich*
palais *m. Palast*
pâle *blass*
palette *f. Palette*
palier *m. Flur*
palmier *m. Palmbaum*
palmipède *plattfüssig*
palmiste *m. Zwergpalme*
palper *tasten*
palpiter d'aise *beben vor Vergnügen*
palsambleu (*Fluch*) *Gottstrambach*
pâmer *ohnmächtig werden*
pampre *m. Weinrebe*
pan *m. Stück*
panique *f. panischer Schrecken*
panne (étoffe) *f. Pelzsammet*
paon *m. Pfau*
papillon *m. Schmetterling*
parapet *m. Brustwehr*
parasite *m. Schmarotzer*
pareils *m. pl. Euresgleichen*
parer (se) *sich schmücken*
pariétaire *f. Mauerkraut*
parquer *einpferchen*
parsemer *bestreuen, schmücken*
particularité *f. Eigentümlichkeit*
pas de la porte *m. Thürschwelle*
passant *m. Vorübergehender*
passe-passe (tour de) *Taschenspielerstück*
passer *durchkommen*
passer condamnation *veurteilt werden*
passion *f. Leidenschaft*
pastorale *f. Hirtengedicht*
pastourelle *f. Hirtenmädchen*
pâté *m. Pastete*
patin *m. Schlittschuh*
pâtir *leiden*
patois *m. Dialekt*
pâtre *m. Hirte*
patte *f. Pfote*
pâture *f. Weide*
paupière *f. Wimper*
pavillon *m.* (navire) *Flagge*
pêche *f.* (fruit) *Pfirsich*
peigner *kämmen*
peine *f. Mühe, Pein*
pêle-mêle *durcheinander*
pelé *kahl*
pèlerin *m. Pilger*
peloton *m. Knäuel*
pelouse *f. Rasen*
pencher (se) *sich neigen*
pénétrant *eindringlich*
pénétration *f. Scharfblick*
pénible *mühsam*
percher (se) *sich setzen*
percer *durchbohren*
perclus *lahm*
péril *m. Gefahr*
périlleux *gefährlich*

péristyle *m. Säulengang*
perler *perlen, glänzen*
péroraison *f. Schluss*
perpétuer *erhalten*
perplexité *f. Bestürzung*
perron *m. Freitreppe*
perruque *f. Perücke*
persévérance *f. Ausdauer*
perspective *f. Aussicht*
persuader (se) *sich überzeugen*
pervers *verderbt*
pestilentiel *pestartig*
pétiller *knistern, prasseln*
petit-maître *m. Stutzer*
peuplier *m. Pappel*
peureux *furchtsam*
phalange *f. Phalanx*
pic *m. Bergspitze*
pie *f. Elster*
piédestal *m. Fussgestell*
pie-grièche *f. Würger*
piège *m.* (tendre un) *eine Falle legen*
piéton *m. Fussgänger*
pieu *m. Pfahl*
pilier *m. Pfeiler*
pillage *m. Plünderung*
pilote *m. Pilot*
pin *m. Fichte*
pincer *mit der Zange fassen*
piocher *hacken*
piocheur *m. Ochser*
piquer (au vif, d'honneur) *schmerzlich berühren*
piste *f. Spur*
piteux *kläglich*
piton *m. Bergspitze*
pittoresque *malerisch*
plage *f. Strand*
plaider *verhandeln*
plaie *f. Wunde*
plane *flach, eben*
planer *schweben*
plaque *f. Platte*
plastron *m. Zielscheibe*
platane *m. Platane*
plateau *m. Hochebene*
pleureuses *f. pl. Trauer-*
plier (se) *sich biegen*
plonger *tauchen*
plongeon *m. Meertaucher*
ployer *beugen*
poids *m. Gewicht*
poignant *peinlich*
poil *m. Haar*
poinçon *m. Kolben, Stift*
pointeur *m. Stückrichter*
pointu *spitzig*
pois *m. Erbse*
policé *gesittet*
poltron *m. Hasenfuss*
pont d'un navire, pont-levis *m. Deck*
portée (être à) *nah genug sein*
porte-voix *m. Sprachrohr*
posséder *besitzen*
poudre *f. Sand, Staub*
poudré *bestäubt*
poulailler *m. Hühnerstall*
poulain *m. Füllen*
poumon *m. Lunge*
pourrir *verfaulen*
pourvoir *versehen*
pourvoyeur *m. Lieferant*
pousse *f. Schössling, Trieb*
poutre *f. Balken*
prairie *f. Prairie*
praticable *gangbar*
préambule *m. Einleitung*
précaire *ungewiss*
précepte *m. Vorschrift*
prêcher d'exemple *mit dem Beispiele vorangehen*
précipice *m. Abgrund*
précipiter (se) *sich stürzen*
précipitamment *eilig*
précoce *frühreif*
prédilection *f. Vorliebe*
préjudiciable *nachtheilig*
prendre (se — à) (*sich an Jd.*) *halten*
préoccupé *sinnend*
prérogative *f. Vorrecht*
presse (fendre la) *Menge*
presser (le vin) *keltern*
pressoir *m. Kelter*
prestement *flink*
prestige *m. Einfluss, Ansehen*

primitif *ursprünglich, einfach*
printanier *Frühlings-*
prisme *m. Prisma*
probité *f. Rechtschaffenheit*
procédé *m. Verfahren*
proclamer *ausrufen*
procurer *verschaffen*
prodigieux *wunderbar*
profane *profan*
profil *m. Profil*
prohiber *verbieten*
proie *f.* (oiseau de) *Beute, Raub*
projeter *werfen*
propager *verbreiten*
proportion *f. Verhältnis*
propre (à) *geeignet (für)*
prosterner (se) *sich niederwerfen*
protester *protestieren*
proue *f. Bug*
prouver *beweisen*
providence *f. Vorsehung*
provision *f. Vorrat*
prunelle *f.* (fruit) *Schlehe*
prunelle de l'œil *f. Augapfel*
puiser *schöpfen*
puits *m. Brunnen*
pupille *m. Zögling*
pupille de l'œil *f. Pupille*

Qualification *f. Bezeichnung*
qualité *f.* (gens de) *Stand*
quartier (accorder) *m. Pardon (geben)*
quenouille *f. Spinnrocken*
quêter *spüren, Almosen sammeln*
queue (être à la) *Schwanz, Ende*
quille de vaisseau *f. Kiel*
quinconce *m. Schachbrettform*

Rabattre *herunterhängen abziehen*
radeau *m. Floss*
radieux *strahlend*
rage *f. Wut*
raidir *steif werden*
raillerie *f. Spott*
rainure *f. Fuge, Falz*
ralentir (se) *langsamer werden (lassen)*
rallier *wieder versammeln*
ramage *m. Gesang (der Vögel)*
rame *f. Ruder*
rameau *m. Zweig*
ramification *f. Verzweigung*
ramper *kriechen*
rance *ranzig*
rapide *schnell*
rapine *f. Raub*
raquette *f. Brettchen*
rassasier *sättigen*
ravage *m. Verwüstung*
ravin *m. Schlucht*
raviser (se) *sich eines bessern besinnen*
rangé (bataille) *ordentliche Feldschlacht*
rayé, -e *gezogen*
rayonner *strahlen*
rebelle *widerspenstig*
rebondi *dick, rund*
rebuter *zurückstossen, abweisen*
receler *entfalten*
réclamation *f. Klage*
récolte *f. Ernte*
recourir *seine Zuflucht nehmen*
récréation *f. Stärkung, Erfrischung*
recruteur *m. Werber*
reçu *m. Empfangschein*
recueillement *m. Ausruhen*
reculer *zurückweichen*
reddition *f. Uebergabe*
réduire *versetzen, beschränken*
réduit *m. kleine Wohnung*
réfléchir (se) *sich spiegeln*
reflet *m. Wiederschein*
refrain *m. Schlussreim*
refuge *m. Zufluchtsort*
régent *m. Regent*
régime *m. Ordnung*
région *f. Gegend*
registre (tenir r.) *Buch führen*
régulatrice *m. Reglerin*
rein *m. Niere*
rejaillir zurückprallen
réjouissance *f. Freude*
relâche *m.* (sans) *ohne Aufhören*
relais *m. Vorspann*

relief *m. Erhabenheit*
relique *f. Reliquie*
reliquaire *m. Reliquienschrein*
reliure *f. Buchbinderei*
remettre (se) *sich beruhigen*
remonter *zurückgehen*
rempart *m. Wall*
renfler (se) *anschwellen*
renforcer *verstärken*
rengorger (se) *sich brüsten*
rêne *f. Zügel*
renoncer *verzichten*
renverse (à la) *rücklings*
repaire *m. Zufluchtsort*
repas *m. Mahl*
repli *m. Falte*
replier (se) *sich wieder krümmen*
représentation *f. Vorstellung*
réprimande *f. Verweis*
réprimer *unterdrücken*
reproche *m. Vorwurf*
repousser *zurückstossen*
reptile *m. Reptil*
répugnance *f. Widerstreben*
requin *m. Haifisch*
réquisition (mettre en) (*in*) *Anspruch nehmen.*
réseau *m. Netz*
réservoir *m. Behälter*
résonner *klingen*
ressentiment *m. Groll*
resserrer *zusammenpressen*
ressort *m.* (du r. de) (*im*) *Gebiet*
résumer *zusammenfassen*
résultat *m. Ergebniss*
retentissant *weithin schallend*
retirer *zurückziehen*
retraite *f. Rückzug*
retrancher *verschanzen*
retremper *stählen, stärken*
rétribution *f. Belohnung*
rétrograder *zurückweichen*
révéler *enthüllen*
revers *m. Kehrseite, Unglück*
revue *f. Heerschau, Musterung*
ricaner *grinsen, hohnlachen*
ricochet *m. Abprall*
ridé *voll Runzeln, Falten*
rideau *m. Vorhang.*

rigoureux *streng*
rincer *spühlen*
risée *f. Gelächter*
rival *m. Nebenbuhler*
riverain *m. Uferbewohner*
robinet *m. Hahn*
robuste *kräftig*
roche *f. Felsen*
rôder *herumlungern*
ronce *f. Dornen*
ronger *nagen*
roseau *m. Schilfrohr*
rosée *f. Tau*
rossignol *m. Nachtigall*
rotin *m. Rotang*
roue *f. Rad*
rouet *m.* Spinnrad
rouge-gorge Rotkelchen
roulade *f. Triller*
roulis *m. Schwanken*
ruche *f. Bienenkorb*
ruade *f. Ausschlagen*
rudement *heftig*
ruer *schlagen*
ruisseler *strömen*
rumeur *f. Gerücht*
ruminer un sujet *kauen*
rustique *bäuerisch*

Sable *m. Sand*
sabot *m. Holzschuh*
sacrifier *opfern*
saillant *hervorragend*
sain et sauf *gesund und heil*
salpêtre *m. Salpeter*
salut *m. Heil*
sanglier *m. Eber*
sangloter *schluchzen*
saper *untergraben*
sarment *m. Reisig*
sarrasin *m. Buchweizen*
saut *m. Sprung*
sautiller *hüpfen*
sauvegarde *f. Schutz*
savane *f. Grasebene*
saveur *f. Geschmack*
sceller *siegeln*
scintiller *funkeln*
scolopendre *m. Hirschzunge*

sculpté *ausgehauen*
seau *m. Eimer*
seconder *unterstützen*
séculaire *weltlich*
secourir *helfen*
sédition *f. Aufruhr*
séduisant *verführerisch*
seigle *m. Roggen, Korn*
semer *säen*
sensation *f. Aufsehen*
sens (bon) *m. (gesunder) Menschenverstand*
sentier *m. Pfad*
sentence *f. Spruch*
séparation *f. Trennung*
serpenter *schlängeln*
serpette *f. Garten-, Winzermesser*
serpillière *f. Packleinwand*
serré (le cœur) *gepresst*
serre *f. Treibhaus*
serrer (se) *sich zusammenziehen*
servitude *f. Sklaverei*
seuil *m. Schwelle*
sève *f. Saft*
sied (il) *es passt*
sifflement *m. Pfeifen*
siège *m. Sitz*
signal *m. Zeichen*
silence *m Stille.*
sillon *m. Furche*
simples *m. pl. Gräser*
sinueux *voll Krümmungen*
sinuosité *f. Krümmung*
site *m. Lage*
sobriquet *m. Spitzname*
socle *m. Sockel*
soigner *pflegen*
soin *m. Sorge*
sol *m. Boden*
solennel *feierlich*
solive *f. Balken*
solliciter *angehen*
sollicitude *f. Sorgfalt*
solution *f. Lösung*
sommairement *kurzgefasst*
somptueux *prächtig*
sonner (d'un instrument) *spielen*
souche *f. Stamm*
soucier (se) *sich kümmern*
soudain *plötzlich*
souffle *m. Athem*
soufflet *m. Blasebalg*
soufre *m. Schwefel*
soûler *betäuben*
soumission *f. Unterthänigkeit*
soupçonner *vermuthen, ahnen*
soupente *f. Hängeboden*
souple *geschmeidig*
source *f. Quelle*
sourdement *dumpf, heimlich*
sournois *m. Duckmäuser*
soutenu *anhaltend*
souterrain *m. Erdgeschoss*
souvenir *m. Erinnerung*
soutien *m. Stütze*
soustraire *entziehen*
splendeur *f. Glanz*
spolier *berauben*
squelette *m. Skelett*
stagnant *stehend*
stipuler *abmachen*
stupéfait *entsetzt*
suaire *m. Leichenkleid*
sublime *erhaben*
subvenir *abhelfen*
suc (sucer) *m. Saft*
successivement *aufeinanderfolgend*
succomber *unterliegen*
sueur *f. Schweiss*
sujet *m.* (à ce) *Gegenstand*
superbe *stolz*
surface *f. Oberfläche*
surgir *sich erheben*
superstition *f. Aberglauben*
supplier *inständig bitten*
surprendre *überraschen*
sursaut (en) *plötzlich*
susciter *hervorbringen*
suspect *verdächtig*
suspendre *unterbrechen*
suzerain *m. Beherrscher*
sycomore *m. Maulbeerfeigenbaum*
symbole *m. Sinnbild*

Tabouret *m. Schemel*
tâche *f. Aufgabe*
tacheté *gefleckt*
taille *f.* (pierre de) *Quaderstein*
taillis *m. Schlag*
talisman *m. Talisman*
taloche *f. Klapps*
talon *m. Ferse*
talus *m. Böschung*
tantôt *bald*
tapir (se) *sich ducken*
tarder (il me tarde) *sich sehnen*
tartelette *f. Törtchen*
tâtonner *tasten*
tâtonnement *m. Tasten*
tatoué *tättowirt*
taxer *schätzen*
teinte *f. Farbenton*
témérité *f. Kühnheit*
témoin *m. Zeuge*
tempéré *gemässigt*
temporisation *f. Zögern*
tenaille *f. Zange*
tenancier *m. Grundbesitzer*
tendre *zärtlich*
tendresse *f. Zärtlichkeit*
ténébreux *finster*
tension *f. Spannung*
tentation *f. Versuchung*
tenture *f. Tapete*
terrasser *zu Boden werfen*
terne *trüb*
terrier *m. Bau*
théorème *m. Aufgabe*
thym *m. Thymian*
tiède lau
tige *f. Stengel*
tillac *m. Oberlauf*
tiller *brechen* (*Hanf*)
timbre *m. Ton*
timon *m. Deichsel*
tinter *anschlagen*
tintamarre *m. Getöse*
tire-d'aile (à) *Flügelschlag*
tirer un coup de fusil *schiessen*
tison *m. Brand*
tissu *m. Gewebe*
toile *f. Leinwand*
toison *f. Fliess*
tombeau *m. Grab*
tondre *scheeren*
tonneau *m. Fass*
torrent *m. Strom*
tortue *f. Schildkröte*
tortueux *gewunden*
touffe *f. Büschel*
touffu *dicht, buschig*
tourbillon *m. Wirbelwind*
tournoiement *m. Drehen*
tournure *f. Wendung*
torturer *quälen*
tracer *zeichnen*
tradition *f. Ueberlieferung*
traduire (se) *übersetzt werden, umschlagen*
train de derrière *m. Hintertheil*
traîneur *m. Nachzügler*
trait, portée de *Schussweite*
tranche *f. Schnitte*
tranchée *f. Laufgraben* (*Mannschaft*)
transformer *verwandeln*
transfuge *m. Abtrünniger*
transi *erstarrt*
transition *f. Uebergang*
transporter (se) *sich begeben*
traversée *f. Ueberfahrt*
traversin *m. Kopfkissen*
trèfle *m. Klee*
treille *f. Weinlaube*
trépas *m. Hintritt*
tressaillir *erbeben*
trêve *f. Waffenstillstand*
triangle *m. Dreiangel*
tribulation *f. Quälerei*
tribut *m. Tribut*
trivial *trivial*
trombe *f. Trombe, Wasserhose*
trompe *f. Trompete*
tromper (se) *sich irren*
tronc *m. Stamm, Strunk*
trotter *traben*
troubler *stören*
trousseau *m. Ausrüstung*
tuile *f.* Ziegelstein
tumulaire *Leichen-*
tumulte *m. Lärm*
turbulent *lärmend*

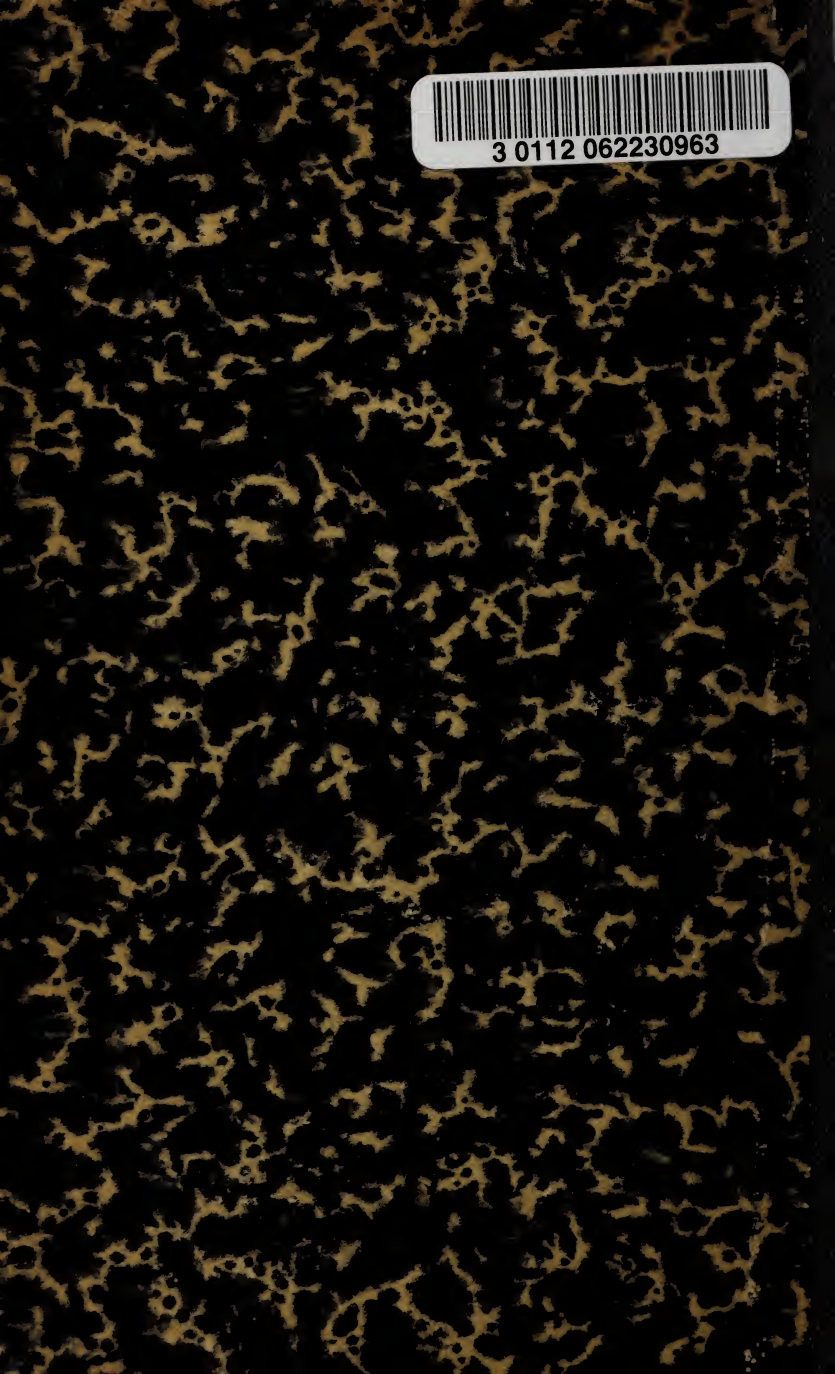
tutelle *f. Vormundschaft*
tuyau *m.* Rohr

Ulcéré *erbittert*
usage *m. Gebrauch*
user *abnützen*
usurper *sich anmassen*

Vacances *f. pl. Ferien*
vacant *frei*
vaciller *schwanken*
vagabond *m. Vagabund*
valet *m. Diener*
varech *m. Tang, Meergras*
vague (Adj.) *unbestimmt*
vanité *f. Eitelkeit*
vaquer *offen stehen*
vaurien *m. Taugenichts*
vautour *m. Geier*
vautrer (se) *sich wälzen*
vaux (par monts et v.) *Täler*
vedette *f. Wache*
véhément *heftig*
vendange *f. Weinlese*
vendre *verrathen*
vénérable *ehrwürdig*
vêpres *m. pl. Abendläuten*
verdir *grünen*
verger *m. Baumgarten*
verglas *m. Glatteis*
vergue *f. Raa*
vermeil *dunkelrot*
verser *giessen, bezahlen*
vertige *m. Schwindel*
vestibule *Halle, Vorzimmer*
vertèbre *f. Wirbelbein*
veuf, veuve *Wittwe, Wittwer*
vide *leer*
vif *lebhaft*
vigilant *wachsam*
vigne *f. Weinberg, Weinrebe*
vigneron *m. Weinbauer*
vil *gemein*
virginal *jungfräulich*
viril *männlich*
visage *m. Gesicht*
vision *f. Erscheinung*
vitrier *m. Glaser*
vivace *lebenskräftig*
vivifier *beleben*
vœu *m. Wunsch*
voguer *fahren*
voie *f. Weg*
voie lactée *f. Milchstrasse*
voies de fait *f. pl. Tätlichkeiten*
voile *f.* (de vaisseau) *Segel*
voile *m. Schleier*
volant *m. Federball*
voltiger *flattern*
vouloir (en) *böse sein*
voûte *f. Gewölbe*

Zéphyr *m. Südwind*
zébré *gestreift*

Grammaire Larousse


3 0112 062230963